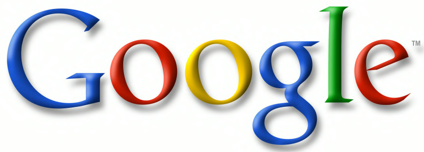
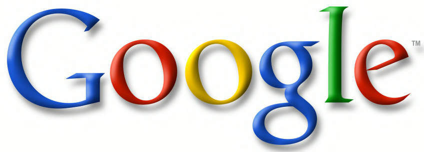





3 3433 06828768 3


G. DVCHARME


G. DVCHARME



LES PRÉDICATEURS PIONNIERS DE L'OUEST AMÉRICAIN

C. Lelièvr

INTRODUCTION

—

La colonisation de l'ouest des États-Unis demeurera l'un des faits les plus considérables de l'histoire contemporaine. Il faudrait peut-être remonter jusqu'aux grandes invasions qui annoncèrent la chute et la régénération de l'empire romain, pour trouver quelque chose de comparable à ce puissant mouvement d'émigration qui a peuplé en quelques années ces vastes régions où ne passaient, il y a un siècle, que quelques Indiens poursuivant leur gibier.

Il semble, d'une manière générale, que ces déplacements d'hommes soient voulus de Dieu pour hâter le développement de l'humanité. Qui ne verrait l'action de la Providence dans ce besoin étrange qui s'empare à certaines époques des mul-

titudes et les entraîne vers telle contrée nouvelle qui servira de berceau à un peuple? Ces migrations viennent briser désagréablement, pour les yeux épris de la symétrie, les grandes lignes de l'histoire, mais elles sont une preuve, pour les esprits religieux, que Dieu ne se désintéresse pas des affaires de ce monde et que c'est lui, après tout, qui dirige ce courant humain en apparence si capricieux et si désordonné. Qui peut dire à quelles étapes reculées se serait attardée l'humanité, au point de vue politique, intellectuel et religieux, sans ces immenses déplacements d'hommes qui se nomment le partage du monde entre les descendants de Noé, la dispersion de Babel, les migrations du peuple hébreu, et plus tard les invasions des Barbares, les Croisades, les découvertes maritimes et les vastes tentatives de colonisation qui en furent la suite au quinzième et au seizième siècle?

La colonisation de l'Ouest est aussi l'un de ces grands événements de l'histoire qui méritent d'être étudiés, car il est évident dès maintenant qu'il est appelé à exercer une influence considérable sur les générations qui nous suivront. Cet événement a d'ailleurs ses caractères particuliers qui le distinguent nettement des grandes crises historiques que nous venons de rappeler. C'est une entreprise comme le dix-neuvième siècle pouvait seul en conce-

voir et en exécuter. L'intelligence y a eu plus de part que la force, et l'individu plus que la société. C'est ce qui en fait une œuvre toute moderne et tout américaine. La conquête de l'Ouest n'est pas en effet l'œuvre des armées de l'Union, mais celle des colons qui se sont avancés bravement, un à un, dans une région où la nature elle-même semblait leur barrer le passage.

Nous voudrions essayer, dans les pages qui vont suivre, de faire connaître un côté généralement ignoré de cette œuvre de conquête pacifique qui a reculé jusqu'au Grand Océan les frontières des États-Unis. D'autres ont raconté, dans des récits dramatiques, les travaux et les luttes des colons. Nous nous bornerons, quant à nous, à dire l'œuvre et à esquisser le caractère des humbles et vaillants missionnaires qui ont voulu mettre la Bible à la base de cette civilisation naissante et qui ont réussi à faire du peuple de l'Ouest un peuple religieux.

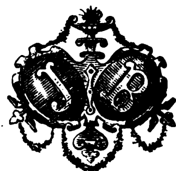
Cette étude, dont les parties essentielles ont paru, il y a une douzaine d'années, dans le *Chrétien évangélique* de Lausanne, que rédigeait alors l'excellent Louis Bridel, n'a pas la prétention de traiter au complet le sujet qu'elle embrasse. C'est une suite d'esquisses faites d'après les documents originaux et qui est loin d'épuiser la matière. Si ce livre, dont nous sentons vivement les imperfec-

PARIS. — TYP. DE CH. MEYRUEIS
13, RUE CUJAS, 13

LES PRÉDICATEURS PIONNIERS DE L'OUEST AMÉRICAIN

PAR

MATTH. LELIÈVRE



PARIS
J. BONHOURE ET Cie, ÉDITEURS
48, RUE DE LILLE, 48

1876

INTRODUCTION

—

La colonisation de l'ouest des États-Unis demeurera l'un des faits les plus considérables de l'histoire contemporaine. Il faudrait peut-être remonter jusqu'aux grandes invasions qui annoncèrent la chute et la régénération de l'empire romain, pour trouver quelque chose de comparable à ce puissant mouvement d'émigration qui a peuplé en quelques années ces vastes régions où ne passaient, il y a un siècle, que quelques Indiens poursuivant leur gibier.

Il semble, d'une manière générale, que ces déplacements d'hommes soient voulus de Dieu pour hâter le développement de l'humanité. Qui ne verrait l'action de la Providence dans ce besoin étrange qui s'empare à certaines époques des mul-

titudes et les entraîne vers telle contrée nouvelle qui servira de berceau à un peuple ? Ces migrations viennent briser désagréablement, pour les yeux épris de la symétrie, les grandes lignes de l'histoire, mais elles sont une preuve, pour les esprits religieux, que Dieu ne se désintéresse pas des affaires de ce monde et que c'est lui, après tout, qui dirige ce courant humain en apparence si capricieux et si désordonné. Qui peut dire à quelles étapes reculées se serait attardée l'humanité, au point de vue politique, intellectuel et religieux, sans ces immenses déplacements d'hommes qui se nomment le partage du monde entre les descendants de Noé, la dispersion de Babel, les migrations du peuple hébreu, et plus tard les invasions des Barbares, les Croisades, les découvertes maritimes et les vastes tentatives de colonisation qui en furent la suite au quinzième et au seizième siècle?

La colonisation de l'Ouest est aussi l'un de ces grands événements de l'histoire qui méritent d'être étudiés, car il est évident dès maintenant qu'il est appelé à exercer une influence considérable sur les générations qui nous suivront. Cet événement a d'ailleurs ses caractères particuliers qui le distinguent nettement des grandes crises historiques que nous venons de rappeler. C'est une entreprise comme le dix-neuvième siècle pouvait seul en conce-

voir et en exécuter. L'intelligence y a eu plus de part que la force, et l'individu plus que la société. C'est ce qui en fait une œuvre toute moderne et tout américaine. La conquête de l'Ouest n'est pas en effet l'œuvre des armées de l'Union, mais celle des colons qui se sont avancés bravement, un à un, dans une région où la nature elle-méme semblait leur barrer le passage.

Nous voudrions essayer, dans les pages qui vont suivre, de faire connaître un côté généralement ignoré de cette œuvre de conquête pacifique qui a reculé jusqu'au Grand Océan les frontières des États-Unis. D'autres ont raconté, dans des récits dramatiques, les travaux et les luttes des colons. Nous nous bornerons, quant à nous, à dire l'œuvre et à esquisser le caractère des humbles et vaillants missionnaires qui ont voulu mettre la Bible à la base de cette civilisation naissante et qui ont réussi à faire du peuple de l'Ouest un peuple religieux.

Cette étude, dont les parties essentielles ont paru, il y a une douzaine d'années, dans le *Chrétien évangélique* de Lausanne, que rédigeait alors l'excellent Louis Bridel, n'a pas la prétention de traiter au complet le sujet qu'elle embrasse. C'est une suite d'esquisses faites d'après les documents originaux et qui est loin d'épuiser la matière. Si ce livre, dont nous sentons vivement les imperfec-

tions, trouve un bon accueil auprès du public, nous pourrons peut-être le compléter un jour en publiant l'autobiographie de Cartwright, le plus célèbre et le plus original des prédicateurs pionniers de l'Ouest.

Nîmes, décembre 1875.

PREMIÈRE PARTIE

—

L'ŒUVRE



LES

PRÉDICATEURS PIONNIERS

DE

L'OUEST AMÉRICAIN

C. Lelièvr

PARIS. — TYP. DE CH. MEYRUEIS
13, RUE CUJAS. 13

LES

PRÉDICATEURS

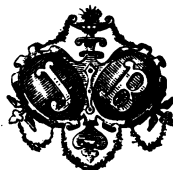
PIONNIERS

DE

L'OUEST AMÉRICAIN

PAR

MATTH. LELIÈVRE



PARIS
J. BONHOURE ET Cie, ÉDITEURS
48, RUE DE LILLE, 48

1876

LES

PRÉDICATEURS PIONNIERS

DE

L'OUEST AMÉRICAIN

C. Lelièvre

PARIS. — TYP. DE CH. MEYRUEIS
13, RUE CUJAS, 13

LES

PRÉDICATEURS

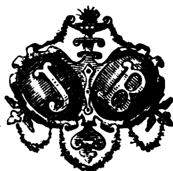
PIONNIERS

DE

L'OUEST AMÉRICAIN

PAR

MATTH. LELIÈVRE



PARIS

J. BONHOURE ET Cie, ÉDITEURS

48, RUE DE LILLE, 48

1876

litudes; né au sein des austères grandeurs d'une création puissante, bercé au souffle de l'ouragan déchaîné, il s'étudie, comme on l'a fait remarquer, à développer ses facultés de perception, à l'exclusion de son intelligence, qui demeure à l'état embryonnaire. La chasse et la guerre, qui remplissent son existence, achèvent de développer sa force physique, en même temps qu'une finesse dans les sens qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. La vue et l'ouïe atteignent chez lui une délicatesse qui semble presque tenir du prodige.

L'Indien a une contenance sombre. Son regard tourné en dedans exprime avec une mélancolique fierté le souvenir douloureux des nombreuses souffrances du passé. Si sa peau n'a pas assez de transparence pour accuser les sentiments qui sont en lutte dans son âme, si même on sent qu'il y a chez lui un effort évident pour déguiser sa pensée sous le calme apparent de l'extérieur, néanmoins ce regard profond et rêveur où la mélancolie s'est établie en permanence en dit long sur les ressentiments qu'ont laissés dans l'âme de ce peuple vaincu les injustices séculaires des blancs.

Les traits principaux du caractère indien sont une fermeté de décision indomptable, une persévérance à toute épreuve, une fierté hautaine, une bravoure téméraire dans le combat, une arrogante vanité dans la victoire, une patience admirable

INTRODUCTION

—

La colonisation de l'ouest des États-Unis demeurera l'un des faits les plus considérables de l'histoire contemporaine. Il faudrait peut-être remonter jusqu'aux grandes invasions qui annoncèrent la chute et la régénération de l'empire romain, pour trouver quelque chose de comparable à ce puissant mouvement d'émigration qui a peuplé en quelques années ces vastes régions où ne passaient, il y a un siècle, que quelques Indiens poursuivant leur gibier.

Il semble, d'une manière générale, que ces déplacements d'hommes soient voulus de Dieu pour hâter le développement de l'humanité. Qui ne verrait l'action de la Providence dans ce besoin étrange qui s'empare à certaines époques des mul-

titudes et les entraîne vers telle contrée nouvelle qui servira de berceau à un peuple ? Ces migrations viennent briser désagréablement, pour les yeux épris de la symétrie, les grandes lignes de l'histoire, mais elles sont une preuve, pour les esprits religieux, que Dieu ne se désintéresse pas des affaires de ce monde et que c'est lui, après tout, qui dirige ce courant humain en apparence si capricieux et si désordonné. Qui peut dire à quelles étapes reculées se serait attardée l'humanité, au point de vue politique, intellectuel et religieux, sans ces immenses déplacements d'hommes qui se nomment le partage du monde entre les descendants de Noé, la dispersion de Babel, les migrations du peuple hébreu, et plus tard les invasions des Barbares, les Croisades, les découvertes maritimes et les vastes tentatives de colonisation qui en furent la suite au quinzième et au seizième siècle?

La colonisation de l'Ouest est aussi l'un de ces grands événements de l'histoire qui méritent d'être étudiés, car il est évident dès maintenant qu'il est appelé à exercer une influence considérable sur les générations qui nous suivront. Cet événement a d'ailleurs ses caractères particuliers qui le distinguent nettement des grandes crises historiques que nous venons de rappeler. C'est une entreprise comme le dix-neuvième siècle pouvait seul en conce-

voir et en exécuter. L'intelligence y a eu plus de part que la force, et l'individu plus que la société. C'est ce qui en fait une œuvre toute moderne et tout américaine. La conquête de l'Ouest n'est pas en effet l'œuvre des armées de l'Union, mais celle des colons qui se sont avancés bravement, un à un, dans une région où la nature elle-même semblait leur barrer le passage.

Nous voudrions essayer, dans les pages qui vont suivre, de faire connaître un côté généralement ignoré de cette œuvre de conquête pacifique qui a reculé jusqu'au Grand Océan les frontières des États-Unis. D'autres ont raconté, dans des récits dramatiques, les travaux et les luttes des colons. Nous nous bornerons, quant à nous, à dire l'œuvre et à esquisser le caractère des humbles et vaillants missionnaires qui ont voulu mettre la Bible à la base de cette civilisation naissante et qui ont réussi à faire du peuple de l'Ouest un peuple religieux.

Cette étude, dont les parties essentielles ont paru, il y a une douzaine d'années, dans le *Chrétien évangélique* de Lausanne, que rédigeait alors l'excellent Louis Bridel, n'a pas la prétention de traiter au complet le sujet qu'elle embrasse. C'est une suite d'esquisses faites d'après les documents originaux et qui est loin d'épuiser la matière. Si ce livre, dont nous sentons vivement les imperfec-

titudes et les entraîne vers telle contrée nouvelle qui servira de berceau à un peuple? Ces migrations viennent briser désagréablement, pour les yeux épris de la symétrie, les grandes lignes de l'histoire, mais elles sont une preuve, pour les esprits religieux, que Dieu ne se désintéresse pas des affaires de ce monde et que c'est lui, après tout, qui dirige ce courant humain en apparence si capricieux et si désordonné. Qui peut dire à quelles étapes reculées se serait attardée l'humanité, au point de vue politique, intellectuel et religieux, sans ces immenses déplacements d'hommes qui se nomment le partage du monde entre les descendants de Noé, la dispersion de Babel, les migrations du peuple hébreu, et plus tard les invasions des Barbares, les Croisades, les découvertes maritimes et les vastes tentatives de colonisation qui en furent la suite au quinzième et au seizième siècle?

La colonisation de l'Ouest est aussi l'un de ces grands événements de l'histoire qui méritent d'être étudiés, car il est évident dès maintenant qu'il est appelé à exercer une influence considérable sur les générations qui nous suivront. Cet événement a d'ailleurs ses caractères particuliers qui le distinguent nettement des grandes crises historiques que nous venons de rappeler. C'est une entreprise comme le dix-neuvième siècle pouvait seul en conce-

voir et en exécuter. L'intelligence y a eu plus de part que la force, et l'individu plus que la société. C'est ce qui en fait une œuvre toute moderne et tout américaine. La conquête de l'Ouest n'est pas en effet l'œuvre des armées de l'Union, mais celle des colons qui se sont avancés bravement, un à un, dans une région où la nature elle-méme semblait leur barrer le passage.

Nous voudrions essayer, dans les pages qui vont suivre, de faire connaître un côté généralement ignoré de cette œuvre de conquête pacifique qui a reculé jusqu'au Grand Océan les frontières des États-Unis. D'autres ont raconté, dans des récits dramatiques, les travaux et les luttes des colons. Nous nous bornerons, quant à nous, à dire l'œuvre et à esquisser le caractère des humbles et vaillants missionnaires qui ont voulu mettre la Bible à la base de cette civilisation naissante et qui ont réussi à faire du peuple de l'Ouest un peuple religieux.

Cette étude, dont les parties essentielles ont paru, il y a une douzaine d'années, dans le *Chrétien évangélique* de Lausanne, que rédigeait alors l'excellent Louis Bridel, n'a pas la prétention de traiter au complet le sujet qu'elle embrasse. C'est une suite d'esquisses faites d'après les documents originaux et qui est loin d'épuiser la matière. Si ce livre, dont nous sentons vivement les imperfec-

blisse un seul moment, et il mourra en héros, sans pousser un cri.

Cet ensemble contradictoire de vices et de qualités rend ce peuple intéressant et bien digne des efforts dévoués de la charité chrétienne. Sa religion, où se mêlent des éléments d'un spiritualisme élevé et des pratiques idolâtres, ajoute un nouveau trait à cette esquisse rapide que nous avons tracée de son état. Nous verrons que les chrétiens ont tenté de sérieux efforts pour faire pénétrer la lumière évangélique au milieu de ces tribus. Ces efforts, grâce à Dieu, n'ont pas été infructueux. Toutefois, cette race paraît marcher à grands pas vers sa totale extinction; et son nom s'ajoute à la liste déjà nombreuse des peuples infortunés qui ont été offerts en holocauste sur l'autel de la civilisation. Tandis que les Indiens se comptaient par millions au commencement du siècle, on évalue leur nombre aujourd'hui à cinq cent mille à peine, et ce chiffre décroît rapidement. Eux-mêmes ne se font aucune illusion sur leur avenir, et déclarent mélancoliquement « qu'ils sont en marche pour rejoindre les mânes de leurs pères, du côté du soleil couchant. »

Ce résultat lamentable ne saurait être empêché que par l'action énergique des principes chrétiens. Le christianisme seul est de force à sauver d'une entière destruction un peuple que la science et la

civilisation ont condamné. Il essaye de le faire directement en travaillant au relèvement moral et des vainqueurs et des vaincus.

En face de cette population qui décroît et s'éloigne, l'Ouest voit une population nouvelle s'avancer et grandir. Nous voulons parler des colons de diverses nations qui se sont jetés sur ces riches contrées et ont dépossédé les possesseurs primitifs du sol. Ces colons appartiennent à une foule de nationalités diverses; la majorité vient sans doute des États-Unis, mais on compte en outre une foule d'Irlandais et d'Allemands. L'émigration française a été moins nombreuse, mais si l'on ajoute aux émigrants de ce siècle les débris des divers essais malheureux de colonisation entrepris par la France dans le passé, on comprendra que l'élément français soit représenté d'une manière fort appréciable. Tous ces éléments hétérogènes semblaient peu susceptibles de se fondre et de s'amalgamer dans une unité vivante. Cette fusion a eu lieu pourtant, ou plutôt c'est un phénomène qui se continue et qui s'accomplit à l'heure qu'il est d'une manière saisissante, et dès maintenant on peut dire qu'un grand peuple existe au delà des Alleghany. Il nous reste à essayer de faire connaître ce peuple dans les grands traits de son caractère. Disons quelques mots d'abord de la colonisation elle-même.

Bien que, comme nous l'avons vu, la pensée de conquérir les contrées occidentales de l'Amérique du Nord sur leurs possesseurs naturels soit fort ancienne, ce ne fut guère qu'à la suite de la révolution qui sépara les États-Unis de leur métropole que commença, d'une manière sérieuse, la colonisation du pays. La république naissante semble avoir voulu prouver sa vitalité par une de ces conquêtes pacifiques qui honorent un peuple et un siècle. Là où les Espagnols et les Français avaient échoué, elle devait jeter les fondements d'un empire durable. On ne s'imagine pas d'ordinaire au milieu de quelles difficultés et de quels périls s'accomplissait cette émigration à la fin du siècle dernier. « Il fallait franchir toute la chaîne des Alleghany et traverser d'interminables forêts infestées de sauvages. Le Kentucky ne justifiait que trop son nom indien de *terre de sang*. Il n'était la propriété d'aucune tribu; les sauvages qui habitaient sur les bords de l'Ohio ou du Tennessée le regardaient comme une sorte de terrain neutre, comme une réserve immense où ils venaient poursuivre le gibier, et d'où il fallait écarter tout étranger. Aussi luttaient-ils avec acharnement contre les empiétements des Américains. Il n'y avait encore aucune route à travers les forêts : à peine y trouvait-on d'étroits sentiers impraticables pour les chariots. Les émigrants em-

portaient tout leur bagage à dos de cheval. Aucune famille ne s'aventurait isolément; on se réunissait en caravanes, et on se procurait une escorte de jeunes gens rompus à la fatigue, connaissant les chemins et habiles tireurs. Il était impossible de faire une marche d'une journée dans la forêt sans rencontrer quelque cadavre scalpé, et de distance en distance un nom sinistre, comme le *camp de la défaite*, venait rappeler quelque effroyable boucherie (1). »

Citons un trait emprunté aux mémoires de Pierre Cartwright, un des prédicateurs de l'Ouest dont le nom reviendra le plus fréquemment dans ces pages. Son père, vers 1790, émigra au Kentucky, avec une caravane de deux cents familles, qui, bien que défendue par une nombreuse escorte, fut harcelée par les Indiens tout le long de sa route. « La nuit nous surprit une fois, raconte notre auteur, à sept milles de Crab-Orchard, où s'élevait un fort et où nous devions rencontrer le premier établissement civilisé du pays. Nous fîmes halte, et on alla aux voix pour décider si l'on camperait sur le lieu même ou si l'on pousserait jusqu'au fort. On avait vu des Indiens rôder pendant toute la journée autour de notre troupe. Aussi tous furent-ils d'avis de poursuivre, à l'ex-

(1) Article de M. Cucheval-Clarigny, dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 août 1859.

ception toutefois de sept familles qui déclarèrent ne pas vouloir faire un pas de plus. On les laissa, et sans plus de souci ces pauvres gens se livrèrent au sommeil. Pendant la nuit, une troupe d'Indiens se précipita sur eux, et ils furent tous massacrés, hommes, femmes et enfants, à l'exception d'un pauvre homme qui parvint à fuir jusqu'auprès de nous, dans son costume de nuit, et nous apporta la lamentable nouvelle. »

Après les difficultés du voyage, venaient les difficultés de l'établissement, et elles étaient grandes. Outre les ennemis naturels que les premiers colons trouvaient dans les habitants primitifs du sol, ils avaient à lutter contre la démoralisation qui s'introduit si aisément dans une société naissante. Les émigrants n'étaient pas toujours, en effet, de premier choix, et, à côté des hommes qu'attirait la fertilité des terrains ou la nécessité de relever, par des entreprises nouvelles, les ruines de leur fortune, se rencontraient une foule d'aventuriers et de gens désœuvrés; souvent même des hommes qui avaient un passé suspect venaient demander un refuge à ces contrées reculées où ils savaient bien que la justice n'irait pas les chercher. Laissons encore sur ce point la parole au témoin oculaire que nous avons entendu :

« Le comté de Logan était surnommé, lorsque mon père y établit sa demeure, le *refuge des co-*

quins. C'était en effet le rendez-vous d'une foule de gens accourus de toutes les parties de l'Union pour échapper à la justice, avec laquelle ils avaient eu quelque démêlé; car, bien que les lois existassent pour cette partie du pays comme pour les autres, elles n'étaient pas en vigueur, et il en résultait un état de choses vraiment lamentable. Assassins, voleurs de chevaux, voleurs de grand chemin, faux-monnayeurs foisonnaient; un moment même ils furent en majorité. Les citoyens honnêtes tentaient bien de mettre en exercice les lois à l'égard de ces fripons; mais ceux-ci se venaient mutuellement en aide par de faux témoignages et se moquaient de la loi. Les choses en vinrent à un tel degré de violence de leur part que les honnêtes gens durent s'organiser en parti, et se charger eux-mêmes, sous le nom de *régulateurs*, de faire respecter les lois. Il serait difficile d'imaginer un pire état social. Peu de temps après que les *régulateurs* se furent associés pour leur défense commune et eurent établi leurs règlements, les deux partis ennemis se rencontrèrent à Russelville. Une querelle ne tarda pas à s'allumer, et des injures on en vint à une vraie bataille. La mêlée fut chaude; chacun se servit de ce qui lui tombait sous la main, fusil, pistolet, poignard, coutelas ou gourdin. Plusieurs cadavres jonchèrent le champ du combat, et le nombre des bles-

sés fut grand; la victoire favorisa les *coquins*, qui demeurèrent maîtres de la place et mirent en fuite les *régulateurs*. Mais ceux-ci se rallièrent, poursuivirent les *coquins* et en firent une terrible exécution, sans faire appel à une procédure régulière. Ceux qui échappèrent à ce châtiment sommaire jugèrent prudent de fuir et s'en allèrent où ils purent. »

C'est ainsi que les rudes colons de l'Ouest se rendaient justice à eux-mêmes d'une manière expéditive. Tout, dans la législation qu'ils se donnèrent pour résister aux empiétements de la démoralisation, était de la plus grande simplicité; on trouve pourtant dans ces essais mêmes si imparfaits des traces évidentes des grandes qualités que l'avenir devait développer chez eux. C'est ainsi que, dès les premiers jours de l'émigration, ce peuple de travailleurs prit une mesure excellente pour couper court à l'oisiveté, plaie des sociétés naissantes : celle de ne pas souffrir dans la contrée la présence d'un homme privé de moyens d'existence visibles et honorables. Un jour, dans une portion du pays où cette loi était en pleine vigueur, arriva un jeune homme qui paraissait n'avoir d'autre occupation que de se promener les mains dans les poches et en sifflant quelque chanson. Les anciens de la communauté vinrent bientôt lui faire part des statuts qui, du consentement de

tous, régissaient le pays, et le prièrent de vider la place, s'il était décidé à demeurer inactif. Le jeune aventurier toisa majestueusement ses interlocuteurs du haut de sa dignité offensée et en ayant l'air de les traiter de vieux radoteurs. Il portait dans sa poche un paquet de cartes graisseuses, sa seule ressource pour gagner sa vie; il voulait initier aux mystères de leur manipulation les jeunes gens du lieu, et de la sorte s'approprier leur argent en corrompant leurs mœurs. A l'expiration du délai qui lui avait été accordé, les anciens lancèrent contre lui un mandat d'arrêt, et, à sa grande stupéfaction, le mirent en prison. Ce ne fut pas tout. Après qu'on lui eut laissé le temps d'y méditer sur les fâcheuses conséquences de l'oisiveté, on l'amena, ainsi que l'exigeait la loi, sur la place du marché, et là le crieur public mit à l'encan le vagabond. Le plus offrant fut le forgeron du village auquel il échut, et qui, après lui avoir mis une chaîne au pied, le conduisit dans sa forge où, pendant trois mois, il lui apprit, depuis l'aube jusqu'au soir, à se servir de l'enclume et du marteau. A l'expiration de cet apprentissage, il fut mis en liberté. L'histoire ne dit pas si la leçon lui profita.

Le plus souvent, il faut bien le dire, le seul tribunal auquel on fît appel était celui de la force, et le seul juge, ce redoutable juge Lynch, qui rendait

ses arrêts sous le premier arbre venu, arrêts sans appel et qui s'exécutaient sur l'heure. Ces lois toutes primitives, bien qu'elles reposassent au fond sur les principes de l'équité, se ressentaient de leur origine; elles ne pouvaient qu'être violentes, promulguées qu'elles étaient par une société turbulente et à peine ébauchée, que l'usage continuel des armes et l'habitude des grandes chasses du désert ne prédisposaient que trop à la violence.

La vie des premiers émigrants était loin d'être douce, et il n'y a pas lieu de s'étonner que leur caractère prît une rudesse un peu sauvage au milieu des privations auxquelles ils étaient condamnés, loin de tout centre de civilisation. Laissons encore à Cartwright le soin de nous faire pénétrer au sein de cette existence; le tableau qui suit a bien son intérêt :

« Quand mon père s'établit dans le pays, il n'y existait pas un seul journal, on ne trouvait pas un moulin à quarante milles à la ronde et le pays ne possédait pas une école digne de ce nom. Le dimanche se passait tout entier à la chasse, à la pêche, aux courses de chevaux, aux jeux, aux bals et aux danses. C'était dans les bois qu'il fallait chercher notre nourriture. Nous devions écraser notre blé et notre orge dans un mortier; puis on étendait une peau de daim sur un cerceau, l'on y pratiquait des trous avec les pointes rougies au

feu d'une fourchette, et on s'en servait en guise de tamis. Tout cela ne nous empêchait pas de manger notre pain du meilleur appétit du monde. Quant à notre thé, nous le trouvions tout préparé dans les bois : la sauge, le sassafras et d'autres plantes odorantes nous en tenaient lieu. Pour ce qui est du café, je crois bien n'en avoir pas goûté une fois pendant dix ans. Notre sucre n'était autre chose que le suc de l'érable. Et même ces choses-là étaient-elles du luxe en ces temps reculés. Nous produisions notre provision de coton et de lin; nous rouissions et nous teillions nous-mêmes notre lin; nous devions nettoyer à la main notre coton; puis nos mères et nos sœurs devaient carder, filer et tisser l'étoffe dans laquelle elles taillaient ensuite nos vêtements. Nous n'avions aucun magasin d'articles de ménage. Heureusement qu'il existait un poste militaire au fort Messick, sur la rive nord de l'Ohio, où le gouvernement avait établi un dépôt de ces articles. Ayant confectionné une grande quantité de poudre, il nous vint à la pensée de préparer une expédition pour nous rendre par eau au fort. La question la plus embarrassante était celle du bateau de transport que nous ne possédions pas; mais l'auteur du projet abattit un énorme peuplier, et en construisit un canot, puis il entreprit de descendre la Rivière-Rouge, puis la rivière Cumberland, pour remonter ensuite l'Ohio

jusqu'au fort. Chacun alors apporta son argent ou ses objets d'échange, avec la liste des objets qu'il désirait avoir en retour. L'un demanda un quart de livre de café, un autre un mètre de ruban, celui-ci un couteau de boucher, celui-là un gobelet d'étain. Notre voyageur revint sans accident, et le résultat de sa mission satisfit à peu près tous les intéressés. Pendant bien des semaines, tout le monde fut en liesse; on se félicitait de ce que même le Kentucky était admis à jouir des glorieux avantages de la navigation. »

C'étaient là bien certainement les moindres privations auxquelles étaient exposés les émigrants. Il en était de plus pénibles qui réclamaient de leur part une énergie de volonté et une force d'âme peu communes. Nous n'avons pas à nous étendre sur ces difficultés, dont nous n'avons parlé que parce qu'elles nous révèlent le secret de ces caractères vigoureux et d'une individualité si marquée. Rien ne donne à une âme une trempe virile comme ces luttes quotidiennes contre la barbarie et contre les privations et les épreuves multipliées d'une vie isolée. Rien ne devait d'ailleurs mieux cimenter l'union et mieux opérer la fusion des éléments hétérogènes que l'émigration poussait dans l'Ouest. Au milieu des épreuves de l'existence commune, chacun oubliait sa nationalité particulière pour se mieux donner à sa patrie d'adop-

tion. Si l'on ajoute à ce baptême de privations et de misères supportées en commun le fait que les colons avaient à conquérir le pays par leurs seules ressources, on comprendra qu'ils durent bien vite s'y attacher comme au sol natal. Ce grand Ouest était l'enfant de leurs sueurs et de leurs fatigues, et sa pensée s'associait toujours dans leur esprit au souvenir d'efforts gigantesques et de dévouements héroïques. Ainsi grandit en peu d'années une nation une et compacte, qui s'assimilait avec une merveilleuse facilité tous les éléments nouveaux que l'émigration, comme un fleuve grossissant, y déversait à chaque instant. Dès l'origine, ce peuple eut son originalité, et il fut bien vite possible de déterminer les traits distinctifs de son caractère. Nous ne pouvons ici que rappeler quelques-uns de ces traits qui se rapportent le mieux à notre sujet, et qui faciliteront l'intelligence de nos récits.

L'homme de l'Ouest, comme l'Américain en général, a un goût inné pour l'éloquence. Lorsqu'il ne possédait pas encore de tribune officiellement reconnue, il y suppléait par une tribune libre. Les citoyens d'un canton se réunissaient fréquemment pour débattre les intérêts de la communauté naissante, et le plus disert était toujours le mieux écouté et celui dont l'avis prévalait. Les grandes assemblées ainsi convoquées réunissaient

des hommes dont la nature physique s'était développée un peu au détriment de la vie intellectuelle; ce qui dominait chez eux c'était un bon sens tout pratique, à l'exclusion de ce qui est délicat et raffiné dans les sentiments; ils ne dérivaient pas leurs connaissances des livres qu'ils ne possédaient qu'en bien petit nombre, mais plutôt des dures nécessités et des incessants labeurs d'une vie où l'activité était fiévreuse et les périls journaliers.

A cette tournure d'esprit toute pratique, les colons joignaient souvent un esprit ouvert et sur lequel les grands spectacles d'une nature luxuriante ne devaient pas être sans effet. Le sens de l'admiration, qui manque presque complétement à tant de natures gâtées par trop de raffinement, avait toute sa puissance et toute sa naïveté dans ces âmes. La contemplation d'une nature à la fois féconde et grandiose leur conservait une certaine élévation de pensée et les rendait accessibles aux émotions religieuses.

En même temps que la tournure d'esprit des émigrants subissait l'influence profonde du milieu où elle se développait, le langage lui-même n'échappait pas à cette transformation bienfaisante, Il devenait pittoresque et imagé, et s'efforçait d'emprunter aux magnificences de la création quelque chose de leur incomparable poésie. Une gaieté de bon aloi venait ajouter un assaisonnement spi-

rituel à cet idiome rajeuni. Même aux plus sombres jours de leur histoire, lorsque la détonation du mousquet ou le sifflement du *tomahawk* remplissaient leurs oreilles, les colons de l'Ouest ne résistèrent jamais au plaisir de lancer un bon mot. Ce trait du tempérament national est essentiel à noter; il sert à expliquer à l'avance certains caractères particulièrement originaux que nous rencontrerons par la suite.

Nous ne nous étendrons pas longuement sur l'état des populations du bassin du Mississipi au point de vue religieux, attendu que nous aurons fréquemment l'occasion d'en parler. Qu'il nous suffise de dire qu'à l'époque où nous remontons, cet état était déplorable. Éloignés de la société dont ils étaient les enfants perdus et quelquefois le rebut, les colons avaient bien vite oublié le peu qu'ils savaient en fait de vérités religieuses; l'ignorance la plus triste s'unissait bientôt chez eux à l'indifférence la plus complète. La lutte de tous les instants qu'il fallait soutenir contre les résistances d'une nature vierge ou contre les attaques d'indigènes perfides, absorbait à tel point leurs pensées qu'elle ne leur laissait guère de loisirs. Le peu qu'ils en avaient, ils le passaient en amusements frivoles et en réunions mondaines, où les jeux, les danses et les harangues achevaient de dissiper ces âmes déjà distraites.

« Il était impossible, dit excellemment M. Cucheval-Clarigny, que cette société naissante demeurât dans un pareil état sans retomber promptement dans la barbarie. Elle n'eût point subi impunément le contact des éléments pervers qui venaient se mêler à elle. Si naturels et si vivaces que soient chez l'homme les instincts du juste et du bien, les notions les plus irrésistibles de la morale ne tardent pas à s'obscurcir et à s'oblitérer dans son esprit, si la religion n'est là pour replacer la créature en face du Créateur, pour lui rappeler son origine et sa dépendance, pour lui remettre sans cesse sous les yeux l'éternelle harmonie du devoir et de la récompense, de l'iniquité et du châtiment. Ce n'était pas seulement à titre de frein social et de barrière contre les passions que la religion était nécessaire à ces populations déshéritées; c'était aussi comme nourriture de l'esprit, qu'elle élève et qu'elle fortifie par l'enseignement de ses sublimes vérités. Ne fallait-il pas, en face de la misère et de la faim, comme en face de grossiers plaisirs, détacher de la terre la pensée des colons, les contraindre et les habituer à la réflexion, et affranchir leur intelligence du matérialisme? Et d'où pouvait venir aux émigrants de l'Ouest cet enseignement indispensable? Perdus au milieu des forêts, isolés les uns des autres, séparés des établissements anciens par de vastes so-

litudes et plus encore par les périls du voyage, de qui pouvaient-ils attendre la parole divine? Qui se ferait le pasteur de ce troupeau dispersé? Qui entreprendrait de ramener à Dieu, une par une, les brebis abandonnées ? Il y avait bien peu à espérer du clergé colonial, qui suffisait à peine à sa tâche. Dans la Nouvelle-Angleterre, l'Église puritaine avait perdu à cette époque tout esprit de prosélytisme : alarmée des divisions qui se produisaient dans son sein, elle s'épuisait en efforts impuissants pour conserver une unité factice. En Virginie et dans les colonies du Sud, le clergé anglican, abondamment pourvu par la libéralité des premiers colons, menait une existence facile, fréquentait les propriétaires des grands domaines, et ne prenait nul souci des *petits blancs,* qui chaque année quittaient les rives de l'Océan pour s'aventurer au delà des Alleghany, dans les solitudes de l'Ouest. »

Pour cette œuvre si nécessaire et si difficile de l'évangélisation de l'Ouest, il fallait donc une Église nouvelle et essentiellement missionnaire. Il était réservé à l'Église à laquelle est attaché le nom de Wesley, et qui venait d'accomplir une transformation si admirable au sein des classes populaires de la Grande-Bretagne, d'entreprendre et de mener à bien cette œuvre gigantesque.

CHAPITRE II

L'ÉGLISE MISSIONNAIRE DE L'OUEST

Origine du méthodisme en Amérique. — Philippe Embury et Barbara Heck. — Le capitaine Webb. — Les deux premiers missionnaires envoyés par Wesley. — La question de l'administration des sacrements. — Influence de la guerre de l'indépendance sur l'organisation de l'Église. — Ordination de Coke et d'Asbury. — Les grands traits de l'organisation du méthodisme américain.

L'origine du méthodisme en Amérique remonte à l'année 1766. Quelques émigrants irlandais rattachés aux sociétés religieuses fondées par Wesley dans leur pays natal s'étaient établis, depuis quelque temps, à New-York. Privés de secours religieux, ils n'avaient pas tardé à tomber dans l'indifférence. Heureusement que, parmi ces quelques familles, se trouvait une femme, Barbara Heck, chez laquelle la vie religieuse, plus abondante, avait mieux résisté aux empiétements de la mondanité. Un jour que plusieurs émigrants jouaient aux cartes, elle entra dans la chambre où ils étaient réunis, et, remplie d'une pieuse indignation, elle

saisit le paquet de cartes et le jeta au feu, en leur adressant une sévère répréhension. Puis elle se rendit chez un autre émigrant, Philippe Embury, qui avait été prédicateur local en Irlande, et elle l'exhorta vivement à surmonter sa timidité et à présider, en faveur de ses compatriotes abandonnés, de petites réunions dans sa maison. Après quelques hésitations, Embury y consentit.

La première réunion se composait de cinq personnes seulement, mais d'une semaine à l'autre ce petit noyau grandit, et il devint bientôt nécessaire de chercher un local plus vaste. Aux services publics qui se tinrent dès lors régulièrement, on eut soin d'adjoindre une *classe* ou réunion d'entretiens religieux, ce moyen d'édification dont Wesley fit le pivot de toute l'organisation de ses sociétés.

Peu après ces petits commencements, l'œuvre naissante reçut une vigoureuse impulsion par l'arrivée d'un officier de l'armée anglaise, le capitaine Webb, qui cumulait avec ses fonctions militaires celle de prédicateur local méthodiste. C'était un homme d'une rare originalité. Wesley, qui avait été le moyen de sa conversion à Bristol, avait reconnu chez lui de grandes qualités et s'était empressé de l'enrôler dans sa pacifique armée. « J'admire, disait-il, en parlant de lui, la sagesse de Dieu qui nous suscite des prédicateurs de toute

nature, de manière à satisfaire tous les goûts. Le capitaine est tout vie et tout feu; aussi, sans être ni profond ni même égal, fait-il beaucoup de bien, et une foule de gens qui ne supporteraient pas une prédication raffinée et élégante, et ne se dérangeraient pas pour entendre un autre prédicateur, se pressent en foule lorsqu'il prêche. »

A peine arrivé en Amérique où l'appelaient les devoirs de sa profession, le capitaine Webb se mit en relation avec la petite société méthodiste, dont il devint l'un des prédicateurs habituels. Cet orateur en uniforme, dont la parole avait une verdeur et un entrain tout militaires, fit sensation à New-York et ailleurs. On venait en foule pour l'écouter; toutes les classes de la société étaient représentées dans son auditoire; les militaires y étaient naturellement en grand nombre. Plusieurs témoignages contemporains nous représentent le succès de sa prédication comme égalant presque celui qu'avait eu Whitefield, quelques années plus tôt. John Adams, l'homme d'Etat de la révolution américaine et l'un des premiers présidents de la république, disait de lui : « Ce vieux soldat est l'un des hommes les plus éloquents que j'aie entendus. » Il ne se bornait pas d'ailleurs à exciter la curiosité et réveiller l'admiration; il remuait les consciences et les âmes. Grâce à l'impulsion qu'il donna à l'œuvre, et grâce aussi aux généreux sa-

crifices qu'il s'imposa, la jeune église put acheter, dès 1770, un terrain et se construire une chapelle, qui pouvait contenir un millier d'auditeurs et fut bientôt insuffisante. C'était le temps où la ville de New-York comptait 20,000 habitants et où les provinces qui devaient former les États-Unis n'en avaient que trois millions.

Le capitaine ne contribua pas seulement à affermir l'Église méthodiste à New-York. Il la fonda dans le New-Jersey, la Pensylvanie, le Delaware. Par d'autres moyens, le mouvement se répandit dans le Massachussets, le Maryland et la Virginie. Le moment vint bientôt où ces petites communautés nées presque spontanément sentirent le besoin de se rattacher à la société mère.

« Un appel pressant fut envoyé à Wesley, et, à sa conférence de 1769, il adressa cette question à ses prédicateurs : « Qui d'entre vous veut aller en « Amérique? » Boardman et Pilmoor s'offrirent à entreprendre ce voyage. Pour subvenir aux frais de la traversée, une collecte fut faite parmi les prédicateurs, et ces hommes, qui manquaient souvent eux-mêmes du nécessaire, fournirent une somme de 70 livres sterling (1,750 francs), pour l'établissement de cette première mission méthodiste. A leur arrivée à New-York, les deux missionnaires y trouvèrent une société organisée, composée d'une centaine de membres et une cha-

pelle tellement insuffisante déjà qu'il fallait réunir en plein air une partie des assemblées. « Je n'ai « vu nulle part auparavant, écrivait l'un des nou- « veaux arrivés, un empressement à écouter la « Parole de Dieu, qui puisse se comparer à ce que je « vois en Amérique (1). » L'année suivante, arrivèrent deux nouveaux prédicateurs, dont l'un était un jeune homme de seize ans, nommé Francis Asbury, qui, pendant de longues années, devait être l'âme de l'œuvre d'évangélisation qui, des bords de l'Océan, allait s'avancer vers les profondeurs de l'Ouest.

« Tels furent les débuts de cette œuvre qui devait prendre une si merveilleuse extension. Elle commençait à son heure d'ailleurs. Whitefield, dont l'activité s'était répartie entre l'ancien et le nouveau monde, et qui avait beaucoup fait pour réveiller les Églises indépendantes d'Amérique, mourait au milieu d'elles, cette année même où commençait la mission des deux prédicateurs de Wesley. Incomparable au point de vue des talents oratoires et de l'aptitude missionnaire, il manquait complétement de l'esprit d'organisation, et ne s'occupa guère à fondre dans un organisme vivant les divers éléments préparés par sa prédication. L'organisation savante et forte que Wesley

(1) *John Wesley, sa vie et son œuvre,* par M. Lelièvre, p. 179.

avait donnée à ses sociétés, allait réparer cette lacune et rapprocher dans le faisceau d'une Église constituée des multitudes d'âmes conquises sur l'indifférence et sur la mondanité (1). »

Cette organisation qui créa les cadres de l'armée que le méthodisme lança à la conquête de l'Ouest, mérite d'être racontée et décrite sommairement. En envoyant ses missionnaires en Amérique, Wesley leur avait enjoint d'y être autant que possible les auxiliaires du clergé officiel et d'éviter de s'immiscer dans les fonctions purement pastorales, telles que l'administration des sacrements. Mais cette ligne de conduite qu'il devenait de jour en jour plus difficile de suivre en Angleterre, il était parfaitement impossible de s'y conformer en Amérique. Avec une population disséminée sur de vastes étendues de pays et sans cesse grandissante, avec un clergé anglican peu nombreux et peu zélé, qui se renfermait volontiers dans les grands centres, les missionnaires de Wesley avaient besoin d'avoir leurs coudées franches pour pouvoir se vouer librement à la tâche magnifique que Dieu leur assignait si visiblement.

« La guerre de l'indépendance vint précipiter cette question du côté d'une solution vraiment libérale. Cette grande révolution faillit un moment

(1) *John Wesley, sa vie et son œuvre,* p. 180.

compromettre l'œuvre nouvelle; la plupart des prédicateurs anglais qui dirigeaient les sociétés crurent en effet devoir employer leur influence contre l'insurrection et demeurer fidèles au gouvernement de leur pays. Aussi, pendant tout le cours de la guerre, leur action se trouva-t-elle entravée; quelques-uns furent emprisonnés, d'autres obligés de se cacher, d'autres même durent regagner l'Angleterre. Mais, lorsque la révolution triomphante eut proclamé l'indépendance des États-Unis, les prédicateurs comprirent qu'ils n'avaient plus qu'à se soumettre loyalement au nouvel état de choses. Leur souverain venait d'ailleurs de leur donner l'exemple, par ces paroles remarquables qu'il adressa à l'ambassadeur de la nouvelle république, en le recevant pour la première fois : « J'ai été le dernier dans mon royaume à « reconnaître votre indépendance; je serai le der- « nier à la violer. » En apportant leur adhésion au gouvernement, les chefs du méthodisme américain obéissaient aux sentiments de l'immense majorité de leurs sociétés. Elles allaient entrer résolûment, à la suite du pays, dans une phase nouvelle et décisive de leur existence.

« Le nouveau gouvernement ayant eu la sagesse de se refuser à créer une Église nationale, l'Église anglicane cessait d'avoir une position à part et elle tombait dans le droit commun; ses revenus,

comme ceux des Églises indépendantes proprement dites, allaient se borner aux contributions volontaires des simples fidèles. Une pareille position était loin de sourire aux ministres ; et, en face de l'avenir incertain qui s'ouvrait devant eux, un grand nombre jugèrent prudent de s'en aller; ce fut un sauve-qui-peut général. L'Église anglicane, qui imposait par sa masse et par ses grands airs, se fondit d'une manière fort instructive; en Virginie, elle avait, avant la révolution, quatre-vingt-onze pasteurs, il n'en restait que vingt-huit à la suite de la guerre; les autres étaient rentrés en Angleterre. Dans les autres parties du pays, l'Église établie n'avait jamais été bien forte, et les derniers événements l'avaient dispersée. Sa succession était donc ouverte, et elle devait échoir à qui saurait s'en montrer digne (1). »

Wesley avait trop de perspicacité pour ne pas voir qu'il était temps pour ses sociétés américaines de se constituer sur une base indépendante, et il avait assez de hardiesse dans l'esprit pour ne pas reculer devant les devoirs que cette nécessité lui imposait. Il s'adressa d'abord à l'évêque de Londres, pour lui demander l'ordination d'un prédicateur qui fût chargé de visiter les diverses sociétés pour leur administrer les sacrements et

(1) *John Wesley, sa vie et son œuvre*, p. 235.

pourvoir aux nécessités les plus pressantes de la situation. L'évêque ayant répondu négativement à deux lettres dans ce sens, Wesley n'hésita plus à agir par lui-même. La forme épiscopale répondant à ses traditions religieuses et lui paraissant convenir mieux qu'une autre à une œuvre missionnaire, il résolut de la donner à l'Église, que, par la force des événements, il se voyait amené à organiser sur le sol de la jeune république du nouveau monde. Trop âgé pour passer lui-même l'Atlantique, il délégua ses pouvoirs à un surveillant général ou évêque, qu'il chargea d'organiser l'Église d'Amérique. Le 2 septembre 1784, assisté d'un autre ministre de l'Église d'Angleterre, il imposa solennellement les mains au docteur Coke et « le mit à part pour l'œuvre de surveillant» *(superintendent ;)* ce sont les termes mêmes du diplôme que Wesley lui remit. En évitant soigneusement l'emploi du mot évêque, il voulait indiquer que la charge qu'il conférait n'avait rien de commun avec l'épiscopat anglican, et que le type de cette imposition des mains devait être cherché, non dans l'Église établie, mais dans l'Église apostolique. Coke, avec les deux anciens qui lui étaient adjoints, passa l'Atlantique et jeta les bases de l'Église dans une conférence des prédicateurs réunie à Baltimore. Selon le désir de Wesley, il s'associa pour la direction de l'Église Francis Asbury, qui

allait devenir, sous le nom d'évêque Asbury, le véritable chef du méthodisme américain (1).

Il est nécessaire, pour l'intelligence de nos récits, que nous exposions sommairement les grands traits de l'organisation du méthodisme américain. Cette organisation s'est adaptée merveilleusement aux besoins de l'évangélisation de l'Ouest, et c'est à elle qu'il faut faire une large part dans ses succès.

Nous ne saurions mieux faire que d'emprunter cet exposé à un écrivain français, M. Cucheval-Clarigny, qui paraît avoir fait du sujet une étude toute spéciale.

« Dès que le nombre des adhérents s'élève à dix ou douze dans une même localité, ils forment une classe qui a un chef (*leader*) à sa tête. La classe doit se réunir une fois par semaine pour prier en commun, et le devoir du chef est de visiter, au moins une fois par semaine, chaque membre de sa classe, pour s'informer de l'état de son âme et le maintenir dans la foi. Aussi le nombre des membres d'une classe n'excède-t-il jamais vingt, les classes se subdivisant à mesure qu'elles arrivent à ce chiffre. Lorsque plusieurs classes existent dans une même localité ou dans un rayon rapproché, elles essayent de former une société et de

(1) La mesure prise par Wesley dans cette circonstance a été vivement critiquée. Ce n'est pas ici le lieu de l'examiner, et nous renvoyons les personnes qui voudraient s'éclairer sur la question à l'examen que nous en avons fait ailleurs. Voir *John Wesley*, livre IV, chap. III.

devenir propriétaires d'un temple (*church*) où elles puissent régulièrement solenniser le dimanche. La conduite des offices et la prédication sont confiées à titre gratuit à un prédicateur sédentaire (*located preacher* ou *local preacher*) choisi parmi les fidèles les plus aptes à ces fonctions. A défaut de prédicateur, celui des fidèles qui se sent quelque vocation et quelque facilité à parler, en remplit l'office sous le nom d'*exhortateur* (*exhorter*). Seulement le ministère sacré, et c'est ici le trait caractéristique du méthodisme américain, appartient plus particulièrement au missionnaire ou prédicateur itinérant (*travelling preacher*), qui est chargé d'annoncer la Parole divine dans une certaine circonscription appelée *circuit*, et dont le prédicateur local n'est que le suppléant. C'est lui qui institue les chefs de classe et qui donne aux exhortateurs licence de prêcher, c'est lui qui dirige les cérémonies du culte partout où il se trouve, et qui confère aux fidèles dont la conversion est attestée par une vie chrétienne, le titre de membres de l'église. Le prédicateur itinérant se consacre entièrement au ministère, et son entretien est à la charge des fidèles du circuit. Il lui faut deux années de prédication, certaines lectures et certaines études (1), pour être apte à recevoir l'ordre du

(1) Aujourd'hui de nombreuses facultés viennent compléter ce que de pareilles études avaient de nécessairement insuffisant.

diaconat. Deux nouvelles années de prédication et d'études permettent de lui conférer l'ordre supérieur et de faire de lui un ancien (*elder*). Le diacre, dont le diplôme doit être signé par un évêque, a pouvoir, non-seulement de prêcher, mais de baptiser les enfants, de consacrer les mariages et d'assister, dans l'administration de la cène, les anciens, qui seuls ont le pouvoir de donner la communion.

« Plusieurs circuits forment un district, à la tête duquel est un président (*presiding elder*). Le devoir des présidents est de visiter chaque circuit au moins une fois en trois mois, pour y prêcher et y administrer les sacrements. Par la même occasion ils réunissent les prédicateurs itinérants et les sédentaires pour conférer avec eux des besoins spirituels des circuits, délivrer les licences aux prédicateurs nouveaux qui leur sont présentés par les sociétés, et entendre les plaintes contre ceux qui sont en exercice. Plusieurs districts forment une *conférence*, qui est présidée par un évêque. Celui-ci doit parcourir continuellement sa circonscription et présider les conférences annuelles, qui sont aujourd'hui au nombre de plus de soixante. Ces conférences exercent un pouvoir disciplinaire sur tous les membres de leur circonscription; ce sont elles qui désignent les présidents de districts. Les évêques et les délégués élus

par chaque conférence forment la conférence générale, qui se réunit tous les quatre ans, et qui est le pouvoir suprême, puisqu'elle élit et contrôle les évêques, qu'elle prononce en dernier ressort sur les questions disciplinaires, et qu'elle peut même, sauf certaines restrictions, modifier la doctrine, les règlements et la constitution de l'Église.

« Telle est, dans ses traits essentiels, l'organisation de l'Église méthodiste américaine, organisation savante et compliquée, qui n'est pas sortie de la tête d'un homme et ne s'est pas faite d'un seul jet, mais qui est l'œuvre du temps et de l'expérience. Elle s'est développée et complétée, à mesure qu'un besoin nouveau se révélait, et c'est ainsi qu'elle a satisfait à presque toutes les exigences d'une société placée dans de tout autres conditions que les nations du vieux monde. Fidèle au principe posé par Wesley, le méthodisme américain cherche à combiner les efforts du zèle individuel avec l'action régulière du clergé, d'ailleurs toujours tenu en haleine par l'incessante inspection des présidents et des évêques. Son organisation flexible lui permet de suivre, dans ses progrès les plus rapides, une société dont le mouvement d'expansion ne s'arrête pas. A mesure que la civilisation empiète sur le désert, et que le cercle d'action s'élargit, le circuit méthodiste se transforme en district, le district en conférence, de telle façon

que les prédicateurs ne se trouvent jamais surchargés, et que le contrôle demeure efficace. L'institution des classes donne en même temps le moyen de suivre les émigrants jusqu'au fond des forêts. Le propre du méthodisme, et c'est là ce qui a fait sa fécondité, est de ne jamais laisser le chrétien abandonné à lui-même et privé de tout secours spirituel. A défaut de ministre du culte, le fidèle le plus isolé est assuré de trouver conseil, encouragement ou consolation, chez l'exhortateur ou chez le chef de classe. En même temps que la hiérarchie, savamment graduée, du méthodisme, lui permet d'atteindre jusqu'aux limites extrêmes de la civilisation, elle embrasse, ce que ne font pas toutes les sectes américaines, jusqu'aux derniers rangs de la société; elle ne laisse pas les nègres en dehors du christianisme, et elle a fait entrer les Indiens eux-mêmes dans le cercle de ses missions (1). »

Ainsi organisée, l'Église méthodiste était merveilleusement apte à suivre les émigrants dans leurs lointains pèlerinages. A peine sortie de cette crise d'élaboration qui est à la base de toute société qui se forme et qu'elle prit soin d'abréger autant qu'elle le put, elle se lança, avec hardiesse, à la suite des colons, dans les solitudes innommées qu'ils allaient défricher.

(1) *Revue des Deux Mondes*, du 15 août 1859.

CHAPITRE III

LES COMMENCEMENTS DE L'ÉVANGÉLISATION DE L'OUEST

Premiers travaux des Moraves dans l'Ouest. — L'œuvre de Friedrich Post. — La colonie de Schœnbrün. — Les premiers prédicateurs méthodistes dans le nord-ouest de la Virginie. — La contrée de Holston. — Dangers et privations. — Commencements de l'œuvre dans le Kentucky. — Un réveil y éclate. — L'évêque Asbury traverse les monts Alleghany. — Les difficultés et les fatigues de ses voyages. — Ses impressions sur le pays et ses habitants. — Une grande tournée missionnaire dans l'Ouest. — Déprédations et cruautés des Indiens. — Conférence de Lexington. — Un voyage d'Asbury avec une caravane d'émigrants. — Asbury devient un homme de l'Ouest.

En abordant, après des préliminaires nécessairement un peu longs, notre sujet proprement dit, nous devons avertir le lecteur qui veut bien nous continuer sa bienveillante attention, que notre pensée est de lui présenter, moins une histoire chronologique de l'œuvre de l'Ouest qu'une suite d'esquisses rapides, qui s'attacheront à faire ressortir le côté pittoresque de l'entreprise. A défaut d'une histoire complète de cette œuvre, nous essayerons de la

prendre sur le fait et de mettre en lumière quelques-uns de ses héros les plus dévoués et les plus originaux.

Les premières tentatives faites par des protestants pour porter le christianisme dans la vallée du Mississipi remontent à l'année 1748. On les doit à l'initiative intrépide des Moraves, ces éclaireurs modestes et vaillants des missions chrétiennes. Quelques pieux évangélistes s'aventurèrent, sans armes, au milieu des tribus méfiantes et cruelles qui peuplaient ces solitudes reculées, et parvinrent à y établir un centre d'évangélisation. Un d'entre eux surtout, le pieux Friedrich Post, gagna, par son ardente piété et par sa charité inépuisable, la confiance des indigènes; il était connu au milieu des diverses tribus sous le nom significatif de « le bon visage pâle, » et les mères apprenaient à leurs jeunes enfants à le vénérer. Afin d'étendre encore plus son influence au milieu d'eux, influence qui tournait tout entière au profit de sa mission, il s'allia à eux par le mariage et vécut de leur vie aventureuse. Pour prouver quelle influence il exerçait sur ses sauvages ouailles, il nous suffira de rappeler un trait. Un jour qu'il devait s'aventurer en pays ennemi, il dit aux chefs de la tribu : « Me laisserez-vous partir seul? — « Non, lui répondirent-ils d'une seule voix, nous irons avec toi et nous te porterons sur notre sein,

et avec nous tu n'as rien à redouter, ô homme du Grand-Esprit! » Au milieu de ces peuples toujours en guerre, il allait d'une tribu à l'autre, faisant entendre à tous des paroles de paix et réussissant souvent à mettre un terme aux hostilités. En 1762, les guerres intestines devinrent si sanguinaires, que les Moraves durent se retirer.

Cinq années plus tard, un missionnaire du nom de Zeisberg, appartenant à la même communauté, passa les Alleghanys et réussit à relever la mission. Malgré les complots qui bien des fois menacèrent ses jours, il persévéra dans son œuvre, et eut la joie de voir plusieurs chefs se convertir. Au printemps de 1772, il alla, avec 27 de ses convertis, fonder une petite colonie chrétienne à Schœnbrun, sur le Muskingum. Ce fut la première Église régulièrement organisée, dans les limites de ce qui forme aujourd'hui l'état de l'Ohio. Chose lamentable, cette petite colonie fut massacrée par des aventuriers qui, il faut le dire avec honte, étaient blancs. Ainsi se terminèrent les tentatives pieuses des frères de l'Unité dans le grand Ouest. Nous nous serions reproché de les passer sous silence.

Ce fut une dizaine d'années plus tard, que les premiers prédicateurs méthodistes passèrent les Alleghanys. A peine constituée, la nouvelle église allait essayer ses forces dans un champ d'activité qui devait mettre à l'épreuve tout ce que ses ou-

vriers avaient d'intrépidité morale et de vigueur physique. Ses premiers pionniers s'établirent sur la rive est de l'Ohio, dans la partie nord-ouest de la Virginie, contrée de Redstone. L'honneur d'avoir ouvert la marche appartient à un simple prédicateur laïque, Robert Wooster, qui étendit ses travaux d'évangélisation par delà les monts Alleghany, dès l'année 1781. Le plus ancien chroniqueur de l'Église naissante, Quinn, dit de lui : « C'était un homme de piété et d'un talent considérable. Par son moyen des âmes furent réveillées et converties à Dieu. » En 1784, deux prédicateurs réguliers, John Cooper et Salomon Breeze, s'en vont sur les traces de Wooster à la recherche des brebis perdues de la maison d'Israël. A mesure qu'ils avancent, ils fondent de petites églises qui seront comme des oasis dans le désert. Leur zèle est infatigable; leur foi semble se rire des dangers pourtant très-nombreux qui les menacent; leurs succès sont remarquables par leur étendue et leur solidité. L'année suivante, trois nouveaux ouvriers entrent dans ce beau champ de travail, trois autres un an plus tard. D'année en année leur nombre augmente. Des conversions nombreuses se produisent, et, trois ou quatre ans après avoir reçu de l'Est ses premiers missionnaires, l'Ouest voit déjà se produire des vocations parmi ses propres enfants. L'un de ces premiers

fruits fut un Français d'origine, Joseph Chieuvrant, converti du catholicisme à l'Évangile au commencement de la Révolution, devenu soldat de la jeune république, et, peu après, soldat de Jésus-Christ parmi ses compatriotes. Dès 1787, la contrée de Redstone compte plus de sept cents membres de l'Église, dispersés sur une vaste étendue. Avant la fin du siècle, elle est parcourue dans tous les sens par d'intrépides évangélistes itinérants. C'est de là que l'œuvre de l'évangélisation va se répandre sur les vastes territoires du Nord-Ouest.

En même temps que l'Ouest était ainsi attaqué par sa partie septentrionale, il l'était également au centre et au sud par l'œuvre commencée dans la contrée de Holston, dans le Tennessée. On était là dans une région montagneuse d'un abord difficile et d'une beauté sévère. Francis Poythress paraît en avoir été le pionnier. C'était un homme d'une très-grande piété et d'une énergie peu commune; appelé par la confiance de l'évêque Asbury à présider pendant plusieurs années le district de l'Ouest, il donna à ses collègues l'exemple d'un dévouement sans réserve. Là aussi d'une année à l'autre le progrès s'accentue rapidement; en 1791, le chiffre des membres dépasse un millier, et plusieurs itinérants parcourent la contrée dans tous les sens.

L'un des premiers et des meilleurs ouvriers de cette œuvre, William Burke, nous dit à quels dangers et à quelles privations furent exposés ces premiers pionniers de l'Ouest. Ils prêchaient dans les cabanes et dans les forts, couchaient sur des peaux de buffle, lorsque ce n'était pas sur la terre sèche, se nourrissaient des produits de la chasse, et étaient toujours en marche; avec cela, pauvrement vêtus et mal payés, « juste assez pour maintenir ensemble l'âme et le corps. » Ce qui les consolait de toutes leurs misères, « c'était la bénédiction de Dieu qui reposait sur leur travail; c'était aussi l'affection qui les unissait les uns aux autres comme une famille de frères. Rien ne leur était doux comme de se retrouver de loin en loin à leurs conférences, et, lorsque le moment était arrivé pour chacun de reprendre le chemin de son lointain champ de travail, c'était une scène attendrissante que celle des adieux. »

Un troisième point d'attaque de l'Ouest fut le Kentucky. Les évangélistes méthodistes y pénétrèrent dix ans à peine après le moment où l'aventureux Daniel Boone y établit une première colonie de six familles et commença une route pour relier cette nouvelle colonie à celles qui existaient plus à l'est. Cette riche contrée ne tarda pas à attirer les émigrants, et sur leurs traces vinrent bientôt les serviteurs de Dieu qui se donnaient la mission

de placer l'Évangile dans le berceau de cette société naissante. Là aussi les évangélistes laïques connus sous le nom de prédicateurs locaux frayèrent la voie aux prédicateurs réguliers itinérants. L'un de ceux-ci, Benjamin Ogden, était un soldat de la guerre de l'indépendance qui, comme plusieurs de ses frères, s'était préparé dans le rude métier des armes aux fatigues et aux luttes de la carrière missionnaire. Il fallait bien en ce moment l'intrépidité du soldat pour aller affronter dans leurs domaines les tribus indiennes dont le Kentucky était la propriété commune où ils venaient poursuivre le gibier. Avec Ogden, arriva en 1786, un autre itinérant, James Haw, homme à l'âme ardente, qui s'était offert au docteur Coke pour aller évangéliser cette *terre de sang* du Kentucky, où, disait-il, il fallait des hommes qui se sentissent une vocation pour le martyre. A peine y fut-il arrivé qu'il s'accomplit sous sa prédication une œuvre étendue de réveil. « Bonnes nouvelles de notre Sion, écrivait-il à Asbury, au commencement de 1789; l'œuvre de Dieu avance rapidement dans ce nouveau monde; le Fils de Dieu vient de remporter une glorieuse victoire, et il va marcher de conquêtes en conquêtes. Les anges ont tous les jours de la joie au sujet des pécheurs qui se repentent. » En 1792, l'Église méthodiste comptait déjà 2,235 membres

dans les solitudes du Kentucky. Le réveil s'était rapidement étendu, atteignant toutes les classes de la société et faisant des recrues aussi bien au milieu des colons riches qu'au milieu des plus pauvres. Parmi les nouveaux convertis, il y eut un grand nombre de jeunes gens, dont plusieurs vinrent renforcer les rangs du ministère itinérant. Dès ces premiers temps, l'Église missionnaire de l'Ouest porta un intérêt tout particulier à la jeunesse; l'un de ses premiers pasteurs, Henry Burchet, fit même de cette œuvre son œuvre spéciale; partout où il allait, il réunissait les enfants en petites réunions familières et il eut la joie d'en amener un grand nombre au Sauveur.

L'évêque Asbury était le lien vivant qui unissait ces diverses œuvres d'évangélisation commencées simultanément sur des points distants. Ce fut en 1788 qu'il franchit les monts Alleghany pour la première fois, et il ne se passe plus d'année sans que nous le retrouvions engagé dans les défilés qui débouchent sur l'immense bassin du Mississipi. Toujours à cheval, il ne se donnait aucun repos, et des marais de la Virginie aux forêts vierges du Kentucky, il parcourait le pays entier, stimulant le zèle de ses frères par l'exemple d'un incomparable dévouement. Son journal nous le montre voyageant seul dans le désert, troublé de temps en temps par les hurle-

ments de quelque loup affamé ou les cris de quelque Indien en quête d'aventures. D'ailleurs pas de chemins praticables, des marais où son cheval s'enfonçait jusqu'au poitrail, des rivières profondes qu'il fallait traverser à la nage, au risque de se noyer; ajoutez à cela que bien souvent, le soir venu, il fallait, faute de gîte, qu'il attachât son cheval à un arbre et couchât lui-même sur la dure, heureux encore si les provisions ne faisaient pas complétement défaut et s'il ne fallait pas qu'il cherchât à tromper sa faim au moyen de quelques fruits sauvages trouvés dans les bois.

Citons ici quelques extraits du journal d'Asbury, qui nous montreront l'évêque au milieu de ses premières tournées d'évangélisation dans l'Ouest. Le premier extrait est daté de 1788.

« Nous avons traversé les Alleghanys par des sentiers affreux. Soit dans les vallées soit dans les montagnes, la fange empêchait d'avancer et les chemins étaient défoncés; on se serait cru en plein décembre. Heureusement que nous pûmes trouver abri dans une vieille masure abandonnée, et, pendant que les chevaux cherchaient leur pâture dans les environs, nous fîmes cuire nous-mêmes quelques aliments. Après être remontés en selle, nous chevauchâmes l'espace de quarante ou cinquante milles. Il était minuit quand nous pûmes

mettre pied à terre chez un fermier du nom de Jones. Notre hôte, sur notre demande, nous réveilla à quatre heures du matin et nous repartîmes. Nous dûmes voyager au travers de forêts solitaires et perdues, où nous ne pouvions nous arrêter nulle part pour manger, vu qu'il n'y avait pas d'habitation, et il fallut se contenter des provisions que contenait notre havre-sac ou des maigres produits de la forêt. Nous rencontrâmes plus tard deux femmes qui, comme nous, se rendaient à l'assemblée trimestrielle de Clarksburg. Ce soir-là encore, il était minuit quand nous voulûmes nous arrêter, mais le maître du logis à la porte duquel nous heurtâmes lança sur nous ses chiens; nous trouvâmes pourtant un gîte ailleurs. Les deux collègues qui m'accompagnaient couchèrent dans les bois; les deux femmes que nous avions rattrapées en route occupèrent le lit de notre hôte, qui le leur donna. Moi-même je me jetai à terre sur quelques peaux de daim, où je fus dévoré par la vermine. Cette nuit-là nos pauvres chevaux ne goûtèrent pas de fourrage. Le lendemain matin, ils durent traverser à la nage une rivière. Nous mîmes toute cette journée pour arriver à Clarksburg, et hommes et chevaux étaient tellement rendus, qu'il nous fallut dix heures pour faire vingt milles.

« Notre assemblée trimestrielle se tint dans

une grande salle appartenant aux Baptistes. Sept cents personnes accoururent de tous les points de la contrée ; il me fut donné de leur prêcher avec liberté ; et j'ai lieu de croire que bien des cœurs ont été touchés. Après avoir administré la cène, je continuai ma route. Parti à trois heures de l'après-midi, le dimanche, je fis encore trente milles ce jour-là, et à onze heures j'arrivai chez le père Haymond ; il était bien minuit avant que je fermasse les yeux, ce qui ne m'empêcha pas d'être en selle à cinq heures le lendemain matin.

« J'ai beaucoup pensé, depuis quelque temps, aux grandes fatigues que nous endurons, moi et mon cheval. Je ne saurais dire avec quelle volupté et avec quelle reconnaissance j'accepterais, chaque soir, en guise de lit, une simple planche dont la propreté me serait garantie, préférablement aux lits plus que suspects où il me faut coucher ; malheureusement là où les lits sont sales les planchers sont dégoûtants, ce qui ôte la consolation de se coucher à terre. Les cousins sont aussi tourmentants ici que les moustiques dans les terres basses des bords de la mer. Ce pays demandera bien du travail pour devenir tolérable. Les gens appartiennent pour la plupart à la classe la plus impudente des aventuriers, et pour le grand nombre, c'est à peine s'ils ont quelques idées des convenances les plus élémentaires de la vie civi-

lisée. Les gros fermiers qui ont un peu de savoir-faire dominent bientôt et écrasent leurs voisins moins aisés; les guerres et les chasses où se passe leur vie les rendent cruels; et, d'autre part, ils n'ont du christianisme, et même de la morale, qu'une connaissance tellement imparfaite, qu'elle ne saurait mettre un frein à leurs passions. »

Cette même année, nous retrouvons l'évêque au milieu des montagnes qui séparent l'Est de la vallée du Mississipi.

L'année suivante, nouveau voyage d'Asbury dans l'Ouest, à propos duquel nous rencontrons la note suivante dans son journal : « J'ai trouvé nos pauvres prédicateurs misérablement équipés, le corps amaigri par la fatigue et par les privations, et sujets à toute sorte de misères, mais je les crois riches dans la foi. » Et plus loin : « Du 14 décembre 1789 au 20 avril 1790, j'ai parcouru 2,578 milles. Jusqu'ici, Dieu m'a secouru. Gloire lui soit rendue! »

Ces premières tournées missionnaires n'avaient donné à l'évêque qu'une connaissance limitée de ces contrées de l'Ouest, auxquelles il s'intéressait particulièrement. Il en connaissait assez toutefois pour comprendre qu'il fallait mener vigoureusement cette mission et tenir pied à la colonisation en regagnant l'avance prise par elle. Aussi s'efforçait-il d'envoyer à la petite armée de ses évan-

gélistes les recrues qu'il faisait lui-même au milieu des jeunes convertis des églises. Et déjà ses prédicateurs, suivant la trace à peine marquée du chasseur et les sentiers à peine frayés de l'émigrant, s'étaient enfoncés dans les profondeurs des bois, se dispersant avec un admirable courage pour mieux porter le message du salut au milieu des campements et des cabanes reculées du Kentucky. Asbury, qui suivait de tous ses vœux et secondait de toutes ses forces ce grand mouvement de conquête pacifique, ne pouvait pas se contenter d'en entendre parler par les rapports que lui adressaient les prédicateurs. Après avoir, à diverses reprises, pénétré dès l'origine sur la lisière du grand Ouest, ainsi que nous venons de le voir, il se décida à faire une tournée d'exploration dans le Kentucky et à réunir en conférence les missionnaires dispersés. Poythress, l'un de ces humbles serviteurs de Christ, lui écrivit pour le décider à visiter les petits troupeaux perdus dans le désert. Cet appel lui fit hâter ses préparatifs, et il partit, accompagné de quelques pasteurs, pour sa longue et périlleuse tournée.

Après avoir franchi les montagnes, il fit halte un soir chez un colon auquel, dans la journée même, les Indiens avaient dérobé ses chevaux. Ce détail semblait de mauvais augure pour la suite du voyage et l'avertissait qu'il ne serait pas

sans danger. Ce n'était là d'ailleurs que l'entrée des grandes solitudes où il allait se lancer, et l'évêque ne s'effrayait pas facilement. Tout le long de la vallée de Holston, qu'ils remontèrent, les prédicateurs annoncèrent l'Évangile de hutte en hutte. Un peu plus tard, après quelques jours de marche sans incidents remarquables, ils furent accostés par deux chasseurs de renom, qui leur apprirent qu'une escorte les attendait plus loin pour les défendre contre toute agression. Ils ne tardèrent pas, en effet, à rejoindre dix-huit hommes armés, qui accouraient de loin pour couvrir la marche de l'évêque et de ses collègues. Ainsi défendus, ils avançaient à raison de 35 à 40 milles par jour. Partout ils entendaient parler des déprédations exercées par les Indiens; un soir, ils firent halte chez un émigrant dont la femme avait été emmenée en otage par eux. Cette expédition ne pouvait que fatiguer considérablement Asbury; montagnes escarpées à gravir, rivières profondes à traverser, prairies interminables tout infestées de bêtes sauvages à parcourir, tout cela s'y rencontrait; et, en outre, la faim faisait souvent sentir son aiguillon, et il n'était guère possible de dormir au milieu d'un pays ravagé par les Indiens. Un jour la petite troupe traversa un campement fraîchement abandonné, où les Indiens avaient surpris et massacré la

veille vingt-quatre personnes; la femme de l'une des victimes de cette sanguinaire agression avait seule échappé. Un autre jour, les Indiens leur donnèrent la chasse à eux-mêmes et leur auraient fait subir le même sort sans la courageuse escorte qui les mit en fuite. Malgré ces fatigues qu'il ressentait vivement, le vaillant esprit d'Asbury ne faiblissait pas, et, le premier en selle à l'aube du jour, l'évêque était le dernier à en descendre, lorsque les ténèbres du soir forçaient la petite troupe à dresser le camp là où elle devait passer la nuit.

Sans trop d'encombre, on arriva à Lexington, où Asbury avait donné rendez-vous aux prédicateurs les plus rapprochés. Neuf de ces hardis pionniers se rendirent, au travers d'obstacles tout semblables à ceux qu'il avait rencontrés lui-même, à cette convocation de leur bien-aimé surveillant. Cette conférence fut fort intéressante pour lui, et les conversations qu'il eut avec ses collègues le confirmèrent dans la pensée qu'un bel avenir attendait cette entreprise missionnaire. Il leur promit son plus chaleureux concours et s'engagea à renforcer cette œuvre soit en envoyant de nouveaux ouvriers, soit en faisant lui-même dans l'Ouest des visites aussi fréquentes que le lui permettaient les soins qu'il devait aux autres églises. Outre les divers travaux auxquels il prit part

dans cette conférence pastorale, il conféra l'ordination à trois prédicateurs. Il s'occupa ensuite à visiter plusieurs des champs de travail de ses frères; puis il prit le chemin du retour. Les églises de l'Ouest lui fournirent une escorte plus nombreuse encore que celle qui avait été à sa rencontre; elle se composait de cinquante personnes, et, malgré ce nombre, les Indiens inquiétèrent plus d'une fois la marche de la petite caravane. En neuf jours, Asbury fit les 500 milles qui le ramenaient du Kentucky aux États de l'Est.

Dès les premiers jours du printemps de 1792, nous retrouvons Asbury en route pour l'Ouest. Cette fois, il s'y rendit par un autre chemin, en visitant sur son passage la Pensylvanie, la Virginie, les deux Carolines et le Tennessée. Là il fut informé que les sentiers étaient devenus impraticables, par suite des attaques dont les Indiens harcelaient les voyageurs. Il se décida néanmoins à continuer sa route en compagnie d'une petite troupe d'émigrants qu'il rencontra. C'était un de ces innombrables détachements de colons qui allaient demander une patrie aux solitudes de l'Ouest. Bon nombre de ces pauvres émigrants étaient à pied, portant tout leur avoir sur leurs épaules. Des femmes mêmes, avec de jeunes enfants dans les bras, se rencontraient parmi ces aventuriers et n'avaient pas craint de braver les

dangers de l'expédition pour chercher un refuge dans les riches plaines de la grande vallée. Tout le long de sa route, l'évêque fut péniblement frappé de la pauvreté morale et de l'ignorance où croupissaient la plupart des colons. En passant à Rock-Castle, l'une des stations dans le désert, il écrit dans son journal qu'il y trouva un tel débordement d'iniquité qu'il se crut presque « à la porte voisine de celle de l'enfer. » Dans ces longues marches, son cheval était épuisé et lui-même, exposé à tous les temps et forcé souvent plusieurs fois par jour de traverser à la nage les rivières innombrables qui coupent en tous sens le pays, il était parfois accablé de lassitude : « Ce que j'ai souffert dans ce voyage, écrit-il, est connu de Dieu seul et de moi-même. Ce qui pour moi cependant est un surcroît peu supportable de désagréments, c'est, en arrivant quelque part, de me trouver au sein d'une malpropreté révoltante. »

En arrivant à Crab-Orchard, il était malade et accablé de fatigue, sans compter que ses vêtements étaient tout mouillés. Malgré cela, le vaillant évêque se mit aussitôt à vaquer à sa correspondance et aux diverses occupations qui l'avaient appelé dans l'Ouest. Il présida la conférence des prédicateurs avec une lucidité et un calme d'esprit admirables. Puis, au bout de quelques jours

de visites et de travaux multipliés, il songea à repartir. « Au moment du départ, raconte-t-il, on m'apprit qu'un homme avait été massacré à l'est de l'établissement où j'étais et qu'à l'ouest les sauvages avaient lâchement égorgé un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants. Tant de travaux et tant de soucis avaient pesé sur moi pendant notre conférence, qu'il m'avait été presque impossible de prendre quelque repos. Je comptais bien refaire mes forces avant de me remettre en route; mais outre les visites des bonnes gens du pays, qui me gardaient levé jusqu'à minuit, les aboiements des chiens de garde ne me laissaient presque pas fermer l'œil de toute la nuit. Ajoutez à cela que nous étions trente ou quarante personnes obligées de dormir pêle-mêle dans une maison basse et incommode; j'avoue que je dormais aussi bien dans nos campements en plein air du désert. Nous prîmes pour revenir un chemin peu fréquenté par les émigrants et qui nous parut devoir être moins surveillé par les Indiens. J'étais harassé avant même le départ; ma tête était brûlante d'une violente fièvre. Le soir venu, je me jetai de fatigue sur le sol humide du campement où nous fîmes halte, et, par la miséricorde de Dieu, je pus dormir cinq heures. La nuit suivante, j'aurais pu dormir un peu plus à l'aise, mais les Indiens étaient dans notre voi-

sinage et j'étais loin d'être rassuré. Voyant que les gens qui m'accompagnaient n'en pouvaient plus de fatigue et n'avaient nulle idée de monter la garde toute la nuit, je le fis à leur place et battis la contrée jusqu'au matin, le fusil sur l'épaule. Bref, nous pûmes arriver sains et saufs au terme du voyage, grâces en soient rendues à la miséricorde infinie de Dieu. Et maintenant, pauvre tente d'argile, repose-toi un peu de toutes ces fatigues! O mon âme, retourne en ton repos! »

Malgré les fatigues excessives qu'entraînait pour lui chacune de ces tournées dans l'Ouest, — fatigues qui paraissaient si grandes à la plupart des émigrants, qu'il était très-rare qu'une fois parvenus dans cette contrée, ils osassent les affronter de nouveau pour visiter leurs parents et leurs amis demeurés dans l'Est, — malgré, dis-je, ces fatigues et ces dangers de toute nature, l'évêque Asbury laissait rarement passer une année sans apporter à ses frères les encouragements que lui dictait sa foi et les conseils qu'il tirait de sa longue expérience. Son âme s'était aguerrie dans les luttes quotidiennes qu'il avait à soutenir contre les labeurs d'une existence plus que surchargée de travaux innombrables. Son corps lui-même, bien que peu robuste naturellement, s'était fortifié dans ces courses à travers les forêts. Avec une indomptable énergie, il s'était appliqué

à l'assouplir à cette vie de privations et de souffrances. Cet homme, aux mœurs douces et aux goûts de lettré, eut de la peine à se rompre à une existence qui devait être tout à fait antipathique à sa nature; il y réussit pourtant, et au bout de peu d'années la métamorphose fut complète. Sans renoncer ni aux préférences de son esprit, ni à certaines répugnances de sa nature essentiellement anglaise, répugnances que l'on a pu remarquer en passant dans les extraits que nous avons donnés de son journal, il devint un prédicateur des bois dans toute l'acception du mot. Il sut, aussi bien qu'aucun de ses collègues, organiser et conduire une expédition (quoiqu'il eût quelque répugnance à manier la carabine), coucher sur la dure, passer à la nage une rivière, se nourrir de quelques fruits sauvages cueillis dans les bois ou de quelques morceaux de pain durci conservé dans le havre-sac.

CHAPITRE IV

LES PRÉDICATEURS PIONNIERS

Les prédicateurs hommes de l'Ouest. — Leur piété profonde. — Les lacunes de leur culture intellectuelle. — Les écoles dans l'Ouest — Le type du maître d'école des premiers jours. — Les études des candidats au ministère. — La bibliothèque d'un pionnier. — La Bible, objet de leur constante étude. — L'opinion de Cartwright sur les hautes études. — Les prédicateurs de l'Ouest en contact avec la civilisation. — Axley chez le gouverneur de l'Ohio. — La pauvreté des prédicateurs. — Ils étaient forcément voués au célibat. — Témoignage de Burke et de Cartwright. — — Un voyage de deux cents lieues avec 75 cents. — Une veuve et un colonel charitables. — Conversion de deux aubergistes.

Pour suivre les émigrants partout où les entraînaient leurs goûts nomades et aventureux, il fallait une race d'hommes doués d'aptitudes toutes spéciales et taillés sur le modèle de ce peuple qu'ils voulaient convertir. Il fallait, ou qu'ils fussent sortis des entrailles mêmes de cette société en formation, ou que du moins leur éducation première et leur tournure d'esprit ne leur défendît pas ab-

solument de s'identifier avec elle. Outre la préparation religieuse nécessaire à tout missionnaire, il leur en fallait une autre qui leur permît de comprendre ces gens de l'Ouest, à moitié civilisés, à moitié sauvages, souvent impénétrables et peu faciles à aborder. Pour réussir, il était indispensable que le missionnaire se plaçât sur leur terrain, vécût de leur vie, s'assît à leur table, couchât sur leur grabat, fût un des leurs, en un mot. On a vu, par l'exemple d'Asbury, qu'il n'est pas absolument impossible à un homme élevé dans l'atmosphère des villes et habitué à une existence aisée, de se rompre à une pareille vie, et de cacher, sinon de surmonter parfaitement, ses répugnances. Mais l'évêque était un de ces hommes comme un siècle en produit peu, et il était douteux qu'il pût sortir des classes instruites et même des classes moyennes de la société, un nombre suffisant d'hommes assez pieux et assez dévoués pour renoncer aux postes honorés de la Nouvelle-Angleterre et s'en aller suivre les colons de campement en campement. On le vit bien par ce qui arriva aux presbytériens, par exemple, dont les prédicateurs sortis des universités ne rencontrèrent à l'origine que peu de sympathie et furent souvent obligés de renoncer à leur entreprise.

Asbury et ses collègues se trouvaient donc en présence d'un problème dont la solution était fort

embarrassante. Ils comprenaient l'absolue nécessité de suivre pas à pas l'émigration et de ne pas se laisser devancer par elle. D'autre part, les besoins de l'œuvre dans les États primitifs réclamaient toutes les forces qui s'y trouvaient déjà concentrées et qu'il eût été imprudent d'éparpiller. En cherchant dans le peuple même de l'Ouest les instruments de l'évangélisation de cette contrée, Asbury fit ce que Wesley avait fait en Angleterre, et l'avenir prouva que, dans un cas comme dans l'autre, la Providence elle-même avait indiqué la seule voie praticable, celle où devait se rencontrer le succès.

Ce fut donc principalement dans le peuple de l'Ouest que se recruta le nouveau clergé, qui se donnait pour mission de régénérer le pays; ce fut la séve même de cette race forte et entreprenante qui circula largement dans chacun de ses ministres. Les premiers missionnaires, hommes des frontières pour la plupart, déterminèrent bon nombre de leurs jeunes convertis à se consacrer à l'œuvre de l'évangélisation. L'Église surveillait d'un œil jaloux ceux de ses adhérents dont l'intelligence et la piété semblaient annoncer une vocation sérieuse; elle éprouvait leurs capacités en leur faisant gravir les échelons successifs des fonctions ecclésiastiques; puis elle les lançait dans l'œuvre itinérante, s'ils répondaient aux espérances

qu'ils avaient fait concevoir. Nés dans une ferme, élevés au milieu des rudes labeurs de la vie des bois et formés par les privations attachées à l'existence des colons, ils possédaient la vigueur physique et l'intrépidité de caractère que l'on contracte dans un pareil milieu, et étaient merveilleusement propres à entreprendre un ministère itinérant qui, dans les traits essentiels de sa partie matérielle, était la reproduction et la prolongation de la carrière de l'émigrant. Sorti des rangs du peuple, le prédicateur pouvait sympathiser avec lui, et la seule autorité qu'on pût lui reconnaître et qu'il pût revendiquer était celle qu'il tenait de ses talents et de sa piété.

Cette piété du prédicateur de l'Ouest était en général profonde et naïve tout à la fois. C'est par elle que son influence était grande sur un peuple qui, malgré sa légèreté, conservait une admiration instinctive pour toute distinction morale bien constatée. S'il était loin d'être insensible au charme des belles paroles, rien ne le touchait tant que le spectacle de l'une de ces existences modestes toutes consacrées à Dieu et aux hommes. Le christianisme pratique qui ne se démentait pas par de lâches compromis avec l'esprit du monde, le faisait réfléchir parce qu'il le savait de bon aloi. On peut le dire, si les prédicateurs méthodistes ont remporté dans l'Ouest d'aussi

éclatantes victoires, s'ils ont partout ouvert la voie à la civilisation et à l'Évangile, il faut l'attribuer avant tout à leur vie religieuse si intense et si active. La sainteté et le dévouement furent le meilleur commentaire de leur prédication, ou plutôt ce fut là une prédication non interrompue et d'une éloquence pénétrante et incisive. N'oublions pas qu'à la base de leur vie chrétienne se rencontrait toujours une crise marquée, une conversion claire et décidée, et que cette conversion elle-même reposait sur un vif sentiment du péché. Ils possédaient une foi entière en la puissance de Dieu, et ne doutaient pas de l'efficacité de la prière. On verra par quelques-uns des récits que nous ferons plus loin quels admirables résultats couronnèrent cette foi si simple et si confiante. Ajoutons qu'un autre caractère de leur piété, c'était une grande soif de progrès et de sanctification; ils prenaient au sérieux les promesses bibliques se rapportant à la sainteté et travaillaient à devenir saints.

Les premiers missionnaires de l'Ouest brillaient plus par leur piété que par leur savoir. Leur culture intellectuelle laissait assurément beaucoup à désirer. Mais ils furent ce qu'ils pouvaient être dans ces temps difficiles. Il est même permis de penser que, plus instruits, ils eussent eu moins de prise sur le peuple et eussent fait moins de

bien. Le souffle des universités, en passant sur ces âmes, les eût déflorées peut-être, et, au lieu de ces brûlants évangélistes à la parole émouvante, le Grand-Ouest eût compté quelques rhéteurs de plus à ajouter à tous ceux que diverses églises lui envoyaient et qui échouaient misérablement auprès d'un peuple qui ne les comprenait pas. Assurément la plupart d'entre eux eussent mal réussi auprès du public lettré de Boston et de New-York; mais leur prédication rude et incorrecte, où débordaient la foi la plus pure et le zèle le plus entraînant, était bien ce qu'il fallait à ces populations de l'Ouest.

Les premiers colons, tout préoccupés des nécessités les plus pressantes, n'avaient pas toujours songé à créer des écoles dans leurs établissements. « Nous avions peu d'écoles dans le pays, dit l'un de ces pionniers dans ses mémoires, et l'arrivée d'un maître d'école était comme la visite d'un ange. L'instruction était fort négligée. On apprenait aux enfants à lire; savoir écrire, en ces temps reculés, était un luxe de science qu'on se donnait rarement. Ceux qui par aventure pouvaient fréquenter une école, se trouvaient fort savants quand ils y avaient passé trois mois. »

Partout où se bâtit une église, on vit bientôt cependant s'élever une école. Voici comment un enfant de l'Ouest décrit un de ces établissements

tout primitifs : « J'ai gardé un souvenir vivant de la vieille école où j'ai appris les éléments du peu que je sais. Ses parois, comme celles de toutes les maisons d'alors, étaient formées par une superposition ingénieuse de poutres à peine équarries. La cheminée, ou pour parler plus exactement le foyer, occupait tout le fond de la salle, et en hiver, la seule saison où l'école s'ouvrît, un immense tronc d'arbre y flambait, nous réchauffant de sa flamme joyeuse, et nous aveuglant parfois de sa fumée incommode. Il me semble voir d'ici l'instituteur, debout près d'une fenêtre, dont les vitres de papier avaient été rendues un peu transparentes par une application d'huile ou de quelque autre corps gras. Ce digne homme avait une foi profonde en quelques proverbes du roi Salomon, tels que ceux-ci : « La « verge et la répréhension donnent la sagesse. — « La verge est pour le dos des insensés. — Celui « qui épargne sa verge n'est pas sage. » Tout au moins il mettait tant de conscience dans la pratique de ces préceptes que ses élèves ne doutaient pas qu'il ne s'en fût bien pénétré. Nous ne nous souvenions pas de l'avoir vu une seule fois sans un respectable gourdin à la main ou sous le bras ; et plus d'une fois nous pûmes constater par expérience l'efficacité de ce moyen héroïque pour stimuler les intelligences paresseuses et faire

éclore les idées jusqu'alors engourdies. Parfois même, lorsqu'il n'était pas de bonne humeur, il faisait, au moindre bruit, une distribution générale de coups sur ceux qui lui tombaient sous la main, persuadé que les innocents eux-mêmes ne tarderaient pas à se rendre dignes du châtiment. »

Le lecteur devine sans peine qu'à de telles écoles les enfants apprenaient fort peu. La plupart de nos prédicateurs de l'Ouest ne possédaient en fait d'instruction scolaire que celle que l'on recevait dans de pareils établissements ; ce qu'ils savaient en surplus, ils l'avaient appris par eux-mêmes. Ils étaient des hommes bien doués et fort intelligents pour la plupart, et le développement intellectuel très-remarquable auquel plusieurs d'entre eux parvinrent fut le résultat de leurs efforts pour racheter par un travail opiniâtre les lacunes de leur première culture. Les divers examens auxquels étaient soumis les jeunes candidats révélaient bien vite à leurs frères les aptitudes qui se cachaient sous une rude écorce, et, s'ils se voyaient forcés d'éliminer bon nombre de postulants, ils en recevaient à bras ouverts d'autres en qui ils avaient reconnu une vocation sérieuse. Les jeunes gens qui sortaient à leur honneur de ces diverses épreuves étaient ensuite l'objet d'un soin tout particulier de la part de leurs aînés, qui avaient mission de les former aux

graves devoirs du ministère. Cette initiation, à la fois théologique, ecclésiastique et littéraire, s'accomplissait ordinairement non dans un séminaire, mais dans les bois, sur quelque sentier perdu, où le prédicateur novice chevauchait à côté de celui auquel était confié son développement au début de sa carrière. Il devait également, pendant ces années de *probation*, parcourir un certain champ de lectures théologiques. Pierre Cartwright, un des plus célèbres et des plus éloquents de ces prédicateurs, n'avait passé que peu de temps à l'école et n'en savait pas bien long quand il entra dans les rangs de la petite troupe itinérante. Il nous raconte comment son président de district, sous la tutelle duquel il avait été placé, veillait sur ses études. « William Mac-Kendree, mon président, prenait le plus grand soin de mes études et dirigeait mes lectures. Il faisait choix des ouvrages de littérature et de théologie que je devais étudier; chaque trimestre, il me faisait subir un examen pour s'enquérir de mes progrès. C'est à lui plus qu'à qui que ce soit au monde que je suis redevable du peu que je sais en fait de connaissances générales et de théologie. »

Au milieu de ses courses incessantes, le prédicateur méthodiste savait mettre à part quelques heures de chacune de ses journées pour l'étude de ses livres; et comme sa valise devait toujours

être garnie d'ouvrages qu'il était chargé de placer au milieu de ses paroissiens, il avait ainsi une petite bibliothèque sous la main. Nous tenons de l'un de ces hommes, qui a eu plus d'une fois l'occasion de s'enquérir du contenu de ces bibliothèques portatives, que, à côté des livres purement théologiques, il s'y rencontrait souvent des œuvres d'imagination. Young et Milton étaient les compagnons inséparables de plusieurs de ces rudes enfants de l'Ouest. La grande poésie du *Paradis perdu* devait les impressionner vivement, et leur prédication, où les images apocalyptiques du ciel et de l'enfer prenaient une réalité saisissante, empruntaient quelque chose aux descriptions grandioses du poëte puritain. Au soir d'un voyage fatigant, ils consacraient les dernières heures de la soirée, celles qui suivaient leur prédication, à lire, accroupis auprès des tisons brûlant dans l'âtre, dont la lueur vacillante leur tenait lieu d'une lampe, que la pauvreté de leurs hôtes ne pouvait pas leur fournir. Et le lendemain, levés avant l'aube, ils se remettaient à l'étude interrompue la veille, pendant que leur cheval prenait sa ration avant de repartir pour marcher une nouvelle journée.

S'ils étaient peu versés dans les connaissances générales dont l'ensemble constitue une instruction libérale, ils rachetaient leurs désavan-

tages à cet égard par une connaissance approfondie des livres saints; et si le mot de Luther est vrai : « *Bonus textuarius, bonus theologus,* » ils étaient assurément des théologiens peu ordinaires. La Bible était l'arsenal de leur foi, et, avec la connaissance approfondie qu'ils en avaient, ils purent vaincre bien des hérésies qui naquirent de la fermentation d'idées qui se produisit à la suite du réveil de l'Ouest. Ils portaient dans la lecture de l'Écriture cette exactitude méthodique qui les caractérisait en tout. Ils avaient en général dans leurs journées des heures consacrées au recueillement, et quand venaient ces heures, ils se faisaient un devoir, quel que fût l'endroit où ils se trouvaient, d'arrêter leur monture et de vaquer à leurs dévotions. Ils combattaient ainsi cette paresse spirituelle qui s'introduit insensiblement dans l'accomplissement des devoirs de la vie chrétienne, lorsqu'on néglige de s'y livrer avec régularité. Le sol sur lequel ils se prosternaient était quelquefois glacé ou couvert de neige, mais forcés souvent de faire de ce sol même leur lit de repos, ils n'avaient pas ces délicatesses qui les eussent bien mal servis dans leur rude existence. Ils savaient, dans le sens spiritualiste de saint Paul, mortifier leur corps et le tenir assujetti.

Si, après ce que nous venons de dire, quelqu'un voulait encore arguer des lacunes de la culture

intellectuelle de nos prédicateurs à l'insuffisance de leur ministère, et, sans tenir compte des circonstances tout exceptionnelles de cette mission, condamner *à priori* cette théologie de grand chemin, nous nous permettrions de donner la parole à un de ces prédicateurs pionniers qui a blanchi au milieu des solitudes de l'Ouest et dont les états de service sont peut-être les plus glorieux de tous ceux que cette noble armée a enregistrés. Nous rappellerons que l'homme si original qui parle dans les extraits qui suivent est un vieillard, *laudator temporis acti*, qui croit assez volontiers à la supériorité des méthodes qui ont réussi de son temps et entre ses mains ; nous rappellerons aussi que c'est un homme de l'Ouest, dans l'acception la plus complète du mot, ayant son franc-parler et ne sachant pas ménager ses termes. Ce qui suit, outre le lien naturel qui l'unit à ce que nous venons de dire, aura l'avantage de faire connaître dans toute sa verdeur un des caractères les plus originaux de l'Ouest :

« Que l'on me dise, s'écrie Cartwright, ce que serait devenu le méthodisme si Wesley avait cru indispensable d'initier ses prédicateurs aux hautes études littéraires et théologiques, avant de les lancer dans l'œuvre glorieuse qu'ils accomplirent sous sa direction. Et que serait l'Église méthodiste épiscopale elle-même, dans notre pays,

si elle avait jugé qu'un ministère savant lui fût absolument nécessaire ? En dépit de tous les préjugés de son éducation, Wesley comprit que, pour venir à bout de l'œuvre que Dieu lui avait confiée, il devait s'attendre au Seigneur, et mettre en campagne ses prédicateurs laïques pour secouer un monde endormi. Et si l'évêque Asbury lui-même n'eût admis parmi ses prédicateurs que des hommes d'une culture intellectuelle supérieure, l'incrédulité eût étendu ses ravages sur tout notre pays. Je ne veux pas déprécier l'instruction, mais en vérité j'ai vu tant de ces prédicateurs instruits qui me rappellent « la laitue qui languit « à l'ombre du pêcher » ou « l'oiseau malade pour « s'être promené à la rosée (1) » que je m'en détourne avec répugnance. »

On peut bien pardonner à ce vieil enfant des forêts, si grand par sa foi et par son zèle, ses sorties sarcastiques contre les prédicateurs trop amoureux des belles-lettres et qui font du ministère sacré une simple affaire de diplômes et d'académie. Il n'aime pas beaucoup les séminaires et les universités où l'on fabrique les pasteurs à la douzaine, non par suite d'une haine inintelligente du savoir (puisqu'il atteignit lui-même à un degré peu commun de connaissances), mais

(1) Expressions proverbiales de l'Ouest.

parce qu'il craint « qu'en voulant donner plus d'instruction au clergé, on n'éteigne chez lui le feu sacré et qu'on ne tarisse les sources de l'inspiration. »

« Quant je songe, dit-il, aux obstacles et aux embarras de toute nature que nos premiers prédidicateurs avaient à surmonter pour répandre l'Évangile dans les solitudes de l'Ouest, et que je mets en balance les difficultés qu'ils rencontraient de tous côtés avec les avantages si grands dont jouissent leurs successeurs, je suis émerveillé et confondu que nos modernes prédicateurs ne prêchent pas mieux et n'accomplissent pas plus de bien qu'ils ne le font. Autrefois le prédicateur était obligé de passer bien des nuits en plein air, sans feu et sans nourriture pour lui et pour sa bête. Nous ne savions pas, pour la plupart, conjuguer un verbe ni analyser une phrase, et il nous était difficile de parler sans maltraiter l'anglais du roi. Mais une onction divine accompagnait notre parole; des milliers d'âmes succombaient sous la puissance irrésistible du Seigneur, et c'est ainsi que l'Église méthodiste épiscopale a été fermement plantée dans les déserts de l'Ouest. »

Nos prédicateurs étaient des enfants de l'Ouest, et cela dans toute la force du terme. Autant ils étaient à l'aise dans leurs grands bois, en présence d'auditeurs sympathiques et facilement émus,

autant ils se sentaient dépaysés quand ils se trouvaient en contact avec la civilisation. Quelques-uns d'entre eux ne redoutaient rien tant que les citadins moqueurs. Quand ils apparaissaient dans les villes, ils y faisaient une figure un peu étrange, et ils n'avaient rien de plus pressé que de regagner en toute hâte leurs solitudes. Plusieurs d'entre eux, enfants d'émigrants, passaient presque toute leur vie dans les humbles cabanes et dans les misérables campements de la vallée du Mississipi, et, lorsqu'à l'occasion d'une conférence pastorale, ils étaient appelés à s'éloigner momentanément du théâtre habituel de leurs travaux, ils apportaient dans les villes une gaucherie et un sans-façon qui les faisaient remarquer. Laissons Cartwright nous raconter à ce sujet un trait assez piquant, concernant l'un de ses collègues :

« Le frère Axley et moi nous n'étions qu'un. L'un et l'autre nous avions grandi dans les bois et étions initiés à la rude vie des frontières. Axley était vraiment un enfant de la nature; il avait un grand fonds de vigueur et de fermeté dans le caractère. Ajoutez à cela une excentricité sans exemple. D'ailleurs, il était complétement étranger aux mœurs de la vie civilisée. Voici ce qui nous arriva chez M. Tiffin, gouverneur de l'État d'Ohio. Axley ayant prêché à ma place, le gouverneur et sa femme en furent enchantés. Leur

table hospitalière était ouverte à tous les prédicateurs et nous dûmes loger sous leur toit. Le gouverneur avait l'humeur joviale et aimait à rire; sa femme se possédait beaucoup mieux et savait prendre un air grave quand il le fallait. A l'heure du souper, on nous servit du poulet. Le frère Axley, auquel une cuisse était échue en partage, ne prit pas la peine de la découper, mais, la saisissant à pleine main, la déchira à belles dents, selon la mode de l'Ouest, puis il siffla le chien et lui jeta l'os au milieu du tapis. Je vis que le gouverneur avait grande envie de rire; il se contint pourtant; Madame Tiffin me fit un signe imperceptible de la tête pour me recommander le sérieux.

« Après le souper, la femme du gouverneur demanda à mon ami s'il voulait une tasse de café ou de thé. Celui-ci lui demanda si elle avait du lait, et, sur sa réponse affirmative : « Eh bien ! « dit-il, donnez-moi du lait; les gens de ce pays « m'ont presque échaudé l'estomac avec leur thé et « leur café, que je n'aime guère. » Cette fois-ci le gouverneur eut la plus grande peine à contenir son hilarité. Pour moi, je n'y tenais plus et j'aurais volontiers quitté la table pour rire à mon aise, mais encore cette fois Madame Tiffin demeura très-sérieuse et me fit un signe de tête.

« Le soir, quand nous fûmes seuls dans la

chambre que nos hôtes nous avaient assignée, je dis à mon ami : « Frère Axley, vous êtes assuré« ment l'être le moins civilisé que j'aie jamais vu. « N'apprendrez-vous jamais à vous bien comporter « dans le monde? — Qu'ai-je donc fait? me de« manda-t-il. — Ce que vous avez fait? Vous avez « pris à pleine main une cuisse de poulet et vous « l'avez déchirée à belles dents au lieu de la couper, « puis vous avez sifflé le chien et vous lui avez jeté « l'os au milieu du tapis. Bien plus, à la table du « gouverneur et en présence de sa femme, vous « vous plaignez des gens qui vous échaudent l'es« tomac avec du thé et du café. » Il fondit en larmes et me dit : « Pourquoi ne m'avez-vous pas averti? « Je n'en sais pas davantage.

« Le lendemain, à notre réveil, il aperçut le plafond : « Bon, dit-il, quand je retournerai chez « nous, je dirai à nos gens que j'ai couché dans la « maison du gouverneur, une maison toute en « pierre et toute plâtrée en haut comme sur les « côtés. »

« Il avait passé sa jeunesse dans une hutte de cannes et n'avait vu encore que des maisons faites de troncs d'arbres mal équarris; c'était donc mer veille pour lui de voir une maison de pierre et de coucher dans une chambre plafonnée. Mais je vous assure, mes chers lecteurs, que c'était un grand et bon ministre de Jésus-Christ. Il répétait

souvent qu'un prédicateur fidèle et sincère avait à combattre une trinité de démons, à savoir : le luxe, l'eau-de-vie et l'esclavage, et il prêchait rarement sans tomber sur ces trois démons comme un véritable serviteur de Dieu. »

Ces pionniers de l'Ouest, qui, pour la plupart, figuraient si gauchement dans un salon, retrouvaient tous leurs avantages au milieu des populations naïves de l'Ouest.

« Si les émigrants lettrés, dit très-bien M. Cucheval-Clarigny, affectaient quelque dédain pour les prédicateurs méthodistes, il n'en était pas ainsi du gros de la population, qui voyait avec une faveur marquée ces hommes rudes et vigoureux marqués à son sceau et vivant de sa vie. Ne partageaient-ils pas ses privations et sa gêne ? Ne les voyait-elle pas coucher sur la dure, se contenter d'un morceau de pain, et, au besoin, s'en passer? Ne portaient-ils pas, comme elle, les étoffes grossières tissées sous le chaume, et ne fallait-il pas souvent qu'une main charitable réparât et remplaçât ces vêtements déchirés à toutes les ronces du chemin? Quand l'émigrant en sa pauvre demeure voyait déboucher de la forêt, sur un cheval exténué, un homme au teint hâlé, aux traits fatigués, quelquefois les vêtements ruisselants encore de l'eau d'une rivière qu'il avait fallu traverser à la nage, et que cet homme, après lui

avoir demandé de dormir sous son toit et de prier ensemble, lui parlait la langue simple et expressive du peuple, avec ses images familières et ses naïves séductions, il sentait son cœur s'ouvrir tout naturellement. Le ministre bien renté, qui, dans la ville voisine, débitait tous les dimanches à sa congrégation un sermon compassé, pouvait être un grand clerc; le prédicateur aux habits de bure, qui souvent n'avait pas un dollar en poche, mais qui savait trouver le chemin des cœurs, celui-là était bien l'homme de Dieu (1). »

Le général Harrison, un des présidents des États-Unis, dit en parlant du renoncement des prédicateurs pionniers de l'Ouest, dans l'intimité desquels il avait vécu :

« Ces hommes ne contractent pas le vœu de pauvreté, mais ils agissent absolument comme s'ils l'avaient pris. Le salaire qu'ils sont censés recevoir est à peine suffisant pour les empêcher de mourir de faim. Le cheval qui les porte est le seul être vivant qui soit à eux, et leur valise réunit l'ensemble de leurs possessions terrestres. »

En enrôlant sous ses drapeaux de jeunes évangélistes, dont les travaux ne devaient avoir pour limites que les limites mêmes du désert, l'Église ne leur promettait pas un traitement élevé; elle

(1) *Revue des Deux Mondes,* 15 août 1859.

ne leur promettait pas même un traitement régulier. Le maximum du salaire officiel était à peine suffisant pour entretenir le cheval, s'il avait fallu acheter sa nourriture. Il était fixé à 64 dollars (320 francs), et encore le prédicateur devait déduire du dividende trimestriel qui lui revenait les divers présents en espèces ou en nature qu'il avait reçus de ses paroissiens. Si les divers objets reçus par lui s'élevaient à un chiffre supérieur à la somme à laquelle lui donnaient droit les règlements, il était tenu de verser le surplus dans une caisse centrale, destinée à secourir ses frères moins favorisés. Sur ces 64 dollars, il devait s'acheter un cheval et son équipement et se fournir de livres. Heureux était-il encore quand ses trimestres étaient payés intégralement et avec quelque régularité; mais, le plus souvent, la caisse était obérée, et les 64 dollars officiels se réduisaient à 40, à 20, et fréquemment manquaient complétement, et il arriva à plusieurs de nos pieux missionnaires de voir s'écouler des années entières sans recevoir un *cent*, ce qui les mettait tout à fait à la charge des bonnes âmes du circuit.

En ce temps, le prédicateur marié ne recevait pas plus que le célibataire; on comprend qu'avec des ressources aussi précaires, l'entretien d'une famille devînt un problème tout à fait insoluble.

Quelques-uns tentèrent pourtant de le résoudre; peu y réussirent, et la plupart de ceux qui se marièrent se virent dans l'impossibilité de demeurer dans les rangs de l'itinérance. C'est dire que l'immense majorité se condamnaient au célibat perpétuel, à l'exemple de leurs deux évêques, Asbury et Mac-Kendree. Ceux-ci, sans ériger le célibat en dogme, le recommandaient vivement à leurs jeunes collègues, soit à cause du salaire si modeste que l'Église était en mesure de leur offrir, soit à cause des longs voyages que nécessitait leur laborieux apostolat. Malgré ses idées très-arrêtées sur ce sujet, Asbury consacrait ses économies à venir en aide à ses frères chargés de famille.

« Nos pauvres frères de l'Ouest sont en pleine détresse, écrivait-il en 1806, après les avoir visités; ils ont toutes les peines du monde à vivre; aussi j'ai dû, pour leur venir un peu en aide, me défaire de ma montre, de mon habit et de mes chemises. »

Ce trait peint bien le bon évêque.

Les prédicateurs chez lesquels le sentiment de leur vocation l'emportait sur les misères qui, dans leur position, s'attachaient au mariage, se trouvaient, une fois mariés, exposés aux assauts continuels de l'indigence la plus absolue, et il fallait des âmes bien fortes pour lutter contre de pareilles obsessions.

La nourriture que les pionniers trouvaient dans les cabanes des colons était loin d'être de première qualité, mais ils ne songeaient pas à s'en plaindre; ils y étaient habitués dès leur enfance. Leurs vêtements laissaient également beaucoup à désirer. S'ils étaient d'une propreté remarquable, ils étaient en général râpés jusqu'à la corde, et l'habileté de l'ouvrier ne réussissait pas à dissimuler parfaitement les rapiécetages nombreux qu'ils avaient dû subir.

« Mes habits, dit Burke, que nous avons cité déjà, étaient complétement usés, et toute l'industrie humaine n'eût pas réussi à les restaurer; les pièces s'y superposaient aux pièces. J'avais eu assez d'argent pour acheter l'étoffe nécessaire à la confection d'un nouvel habit, mais de longtemps je ne pus pas trouver la somme nécessaire pour le faire confectionner. »

« Pendant l'année, dit Cartwright, je reçus 40 dollars; mais plusieurs de mes collègues ne reçurent pas la moitié de cette somme. C'étaient des temps bien rudes que ceux-là; un grand nombre de prédicateurs pieux et utiles, ne pouvant plus suffire à leurs besoins, devaient se retirer de l'itinérance. Ce n'était pas précisément la nourriture qui faisait défaut; bien qu'elle fût de qualité médiocre, nous en avions suffisamment. Mais, en général, nous ne recevions pas dans

toute une année un salaire suffisant pour nous acheter un habillement complet. Et si nous ne nous étions pas décidés à nous vêtir de la bure grossière fabriquée à la main par nos gens, et si quelque âme charitable ne nous eût pas secourus à l'occasion, en nous faisant cadeau de quelque effet d'habillement, nous eussions dû nous retirer du travail actif. L'argent manquait au pays en ce temps-là. Néanmoins quelques-uns des meilleurs hommes que Dieu ait faits traversèrent les orages, supportèrent vaillamment l'indigence et réussirent admirablement à planter le méthodisme dans notre monde de l'Ouest. »

On le voit, les prédicateurs recevaient tout juste assez, selon l'expression de l'un d'eux, pour maintenir l'âme et le corps en bonnes relations. Ce renoncement absolu est un caractère trop saillant de leur carrière militante pour que nous résistions au plaisir de montrer au lecteur, par un récit emprunté aux mémoires de Cartwright, comment il savait lutter contre la pauvreté et à quels expédients il avait recours pour déjouer la mauvaise fortune. On pourrait intituler le récit qui va suivre : *Comment un prédicateur trouvait moyen, avec 3 fr. 75 c. en poche, de faire à cheval près de deux cents lieues.*

« Je veux raconter ici, nous dit Cartwright, dans

quelle position je me trouvais à la fin de mes travaux dans ce pénible circuit. Il y avait trois ans que j'avais quitté le domicile paternel, et j'en étais éloigné de cinq cents milles. Mon cheval était devenu aveugle; ma selle était usée; mes brides avaient, tant bien que mal, été remplacées au moins une douzaine de fois; et mes vêtements avaient été si souvent rapiécés qu'il était devenu tout à fait malaisé de découvrir l'étoffe première. Je me décidai à retourner chez mon père pour m'équiper à neuf. Je me trouvais alors à Marietta. J'avais juste 75 *cents* (3 fr. 75 c.) dans le gousset, et je me demandais avec quelque inquiétude comment je ferais pour me tirer d'affaire avec une bourse si mal garnie.

« Je compris au premier coup d'œil que je ne gagnerais rien à réfléchir longuement; il n'y avait pas à balancer: il fallait prendre le chemin du logis paternel, ou me trouver aux prises avec le dénûment le plus complet. Je résolus d'aller le plus loin que je pourrais, puis de travailler de quelque manière pour gagner de quoi continuer ma route, jusqu'à ce que j'arrivasse à la maison. J'avais quelques amis sur mon chemin, mais pas beaucoup. Bref, je partis.

« Ma première journée de voyage ne me fit pas sortir de mon circuit. A trente-cinq milles de distance de mon point de départ vivait un ami sous

le toit duquel je comptais passer la nuit. Il était déjà tard dans la soirée, et je me trouvais encore éloigné de cinq milles de cette maison, lorsque je fis la rencontre d'une veuve qui demeurait à plusieurs milles en dehors de mon chemin. Elle n'était pas membre de notre Église, mais elle avait assisté aux réunions que j'avais présidées dans le voisinage. Après que nous eûmes fait échange de politesses, elle me demanda si je quittais le circuit. Apprenant que je retournais chez mon père, elle me dit : « Et où en est votre bourse ? Je suppose bien « que vous n'avez pas fait fortune dans vos tour-« nées. » Je lui confessai naïvement que je n'avais au monde que soixante-quinze *cents*. Elle m'invita à venir chez elle, me disant qu'elle pourrait m'aider un peu. Je lui répondis que l'emploi de toutes mes journées était réglé jusqu'à Maysville, et que me rendre chez elle m'écarterait de ma route, renverserait tous mes plans et dérangerait tous mes rendez-vous. Elle me remit alors un dollar, en me disant que c'était tout ce qu'elle avait sur elle, mais que, si je voulais l'accompagner, elle me donnerait davantage. Je déclinai l'invitation, j'acceptai le dollar en la remerciant, et prenant congé d'elle je poursuivis ma route.

« Quand j'arrivai au bord de l'Ohio, en face de Maysville, tout mon argent était parti. J'étais dans le plus grand embarras, ne sachant comment

passer la rivière, faute d'argent pour payer le bac. Je me souvins que je connaissais un monsieur Armstrong, marchand dans la ville, à qui je pourrais emprunter vingt-cinq *cents*, si le batelier consentait à me passer sans me faire payer d'avance. Comme j'arrivais au bord de l'eau, le bac y touchait, et j'en vis descendre un homme et un cheval. Je reconnus aussitôt le colonel Shelby, frère du gouverneur du Kentucky : c'était un *exhortateur* zélé de l'Église méthodiste et une vieille connaissance de mon père, dans le voisinage duquel il habitait. Dès qu'il me vit, il s'écria :

— Pierre, est-ce bien vous ?

— Oui, Moïse, c'est le peu qui reste de moi.

— A en juger par votre accoutrement, les temps ont été durs. Vous retournez chez vous, je suppose; mais où en êtes-vous en fait d'argent ?

— Colonel, je n'ai pas un sou au monde.

— Voici trois dollars, et je vais vous faire une lettre de recommandation et un bon de crédit qui vous serviront jusqu'à l'entrée des landes de Pilot-Knobb.

« Cette aventure me réconforta grandement, vous pouvez le croire. L'argent et le crédit du colonel me menèrent quelques jours; mais, quand j'arrivai à la première taverne au delà de Pilot-Knobb, je me trouvais de nouveau sans ressources. Je ne savais vraiment plus que faire; je de-

mandai toutefois à être logé, en ayant soin de prévenir le tavernier que je n'avais pas d'argent, que j'étais absent depuis trois ans et que je retournais chez mon père. J'ajoutai que j'avais une vieille montre et quelques bons livres dans mon havresac, et que j'essayerais de l'indemniser. Il me dit de mettre pied à terre sans inquiétude.

« Je ne tardai pas à découvrir que la famille de mon hôte, qui depuis longtemps habitait le pays, n'avait aucune connaissance de l'Évangile. Je dois dire que la maison où je me trouvais se composait de trois chambres, une salle à manger, une chambre à coucher et une cuisine. Ces trois salles, sur un même palier, n'étaient séparées que par une mince cloison en bois, dont les planches en vieillissant s'étaient retirées, laissant entre elles de larges fentes.

« Au moment de nous retirer, je demandai à mon tavernier s'il avait quelque objection à ce que je fisse une prière avant de nous séparer. « Aucune, aucune, » me dit-il très-cordialement; et je le vis entrer dans la cuisine, pour appeler, je le supposais du moins, le reste de la famille. Il revint bientôt, une chandelle à la main et me pria de le suivre. Nous entrâmes dans la chambre à coucher, et, posant sa chandelle sur la table, il me souhaita une bonne nuit et ajouta : « Ici vous « pourrez prier tout à votre aise. »

« J'avoue que ceci me prit par surprise et qu'au premier moment je fus tout stupéfait. Il m'avait complétement joué, mais je me décidai aussitôt à ne pas lui abandonner ainsi la victoire. Je me mis donc à genoux tout auprès des fentes de la cloison, et je commençai à prier avec toute l'ardeur dont mon âme et ma voix étaient capables. Je m'aperçus bientôt, à l'agitation inaccoutumée qui se manifestait dans la cuisine, que la surprise de ces gens n'était pas moins grande que celle que j'avais ressentie moi-même un moment auparavant. J'entendis distinctement l'hôtesse dire à son mari : « Il est « fou, et il va nous tuer toute la nuit. Va donc « voir ce que c'est. » Le digne homme n'approchait qu'avec la plus grande circonspection ; il entra pourtant lorsque j'eus fini, et me demanda quels étaient les motifs de mon étrange conduite. « Ne m'avez-vous pas permis, lui demandai-je, « de prier autant que je le voudrais ? — Sans « doute, répondit-il, mais pas à haute voix. » Je lui dis alors que, puisqu'il m'avait empêché de prier avec sa famille, j'avais jugé à propos d'atteindre mon but d'une autre façon.

« Il était clair pour moi qu'il me croyait l'esprit malade; cependant nôtre conversation qui dura quelques moments et roula sur des sujets religieux put le convaincre qu'il était dans une complète erreur à mon sujet.

« Le lendemain matin, je me levai de très-bonne heure; je voulais faire quinze milles avant déjeuner et je comptais mettre pied à terre chez une de mes connaissances. Mais, au moment où je me préparais à enfourcher mon cheval, l'aubergiste me retint et voulut à tout prix me faire déjeuner. J'acceptai; mais quand je lui offris de le rétribuer de quelque manière, il refusa et me pressa vivement de descendre chez lui s'il m'arrivait de repasser dans la contrée. J'ajouterai ici qu'avant six mois j'eus l'occasion de le revoir; sa femme et lui étaient alors convertis, et ils attribuaient leur conversion aux circonstances un peu extraordinaires de la mémorable nuit que je passai sous leur toit.

« Je fis la rencontre de nouveaux amis, ce qui me permit d'atteindre Hopkinsville; je me trouvais encore à trente milles de la maison paternelle et j'avais six *cents* en poche. L'aubergiste, qui connaissait mon père, consentit à m'héberger, bien que je lui eusse déclaré en toute sincérité mon état pécuniaire. Je venais de fermer les yeux après m'être couché, lorsque je fus éveillé en sursaut par les cris perçants d'une femme. Je sautai à bas du lit, croyant qu'il se commettait un crime, et, après avoir jeté sur moi un vêtement, je m'élançai vers le lieu d'où partaient ces clameurs. L'aubergiste vint me prévenir que ces cris étaient poussés par sa femme, qui était sujette

à des convulsions. M'étant approché, je lui adressai quelques paroles d'exhortation et ne tardai pas à découvrir que ses préoccupations étaient d'un caractère purement religieux, et que le sentiment du péché était ce qui la tourmentait. Je lui offris de prier pour elle : « Oh! oui, répondit« elle aussitôt, priez, car personne ici ne prend « soin de ma pauvre âme. » Je m'agenouillai alors et priai; puis, après avoir chanté un cantique, je m'efforçai de la conduire à Jésus-Christ, comme à celui qui peut seul sauver. Je priai encore, et bientôt elle se releva en donnant gloire à Dieu. Ce moment fut délicieux : le mari pleurait comme un enfant; nous passâmes presque toute la nuit à chanter, à prier et à louer Dieu. Le lendemain, l'aubergiste me dit que j'avais acquitté dix fois mon compte et que tout ce qu'il me demandait, c'était de m'arrêter chez lui toutes les fois que je passerais.

« Ce jour même, j'arrivai à la maison avec six *cents* de reste. Ce qui précède vous donne une idée très-incomplète des tournées des premiers prédicateurs méthodistes de l'Ouest. Mes parents m'accueillirent avec joie; je passai avec eux plusieurs semaines. Mon père me donna un nouveau cheval, une bride et une selle, des habits neufs et quarante dollars en argent. Ainsi équipé, je me tins prêt à trois autres années d'absence. »

CHAPITRE V

L'ŒUVRE DES PRÉDICATEURS PIONNIERS.

Comment les prédicateurs se frayaient la voie auprès des gens de l'Ouest.— Asbury perdu dans les bois.— M. Jenkins, l'homme le moins religieux du pays, gagné à l'Évangile. — Axley se fait ouvrir une porte par le chant d'un cantique. — A quel prix Cartwright obtint la permission de prêcher. — Description d'une cabane de l'Ouest, par M. Milburn. — Comment s'y prit Cartwright pour inculquer l'ordre et la propreté à une famille de colons.— Un discours d'Asbury contre la malpropreté.— — Le culte dans une cabane d'émigrants. — Une réunion religieuse dans un cabaret. — Les jeunes cités de l'Ouest. — Les commencements de l'œuvre à Saint-Louis. — Jessé Walker.— Les prédicateurs et l'instruction populaire.

Essayons maintenant de prendre sur le fait l'œuvre de nos pionniers, en demandant aux mémoires qu'ils nous ont laissés quelque lumière sur leur vie de tous les jours.

L'accueil qu'ils rencontraient était, on peut le croire, peu cordial d'ordinaire auprès d'un peuple que l'isolement et les périls quotidiens avaient rendu tout à la fois grossier et défiant. Ils furent souvent repoussés avec brutalité, et ils étaient

heureux quand on ne lançait pas contre eux les chiens de garde du logis. Leur premier soin dans un nouveau circuit devait être nécessairement de se concilier la bienveillance d'un public soupçonneux et irritable, en travaillant à détruire les préjugés qui existaient dans les esprits contre leur œuvre. Ils avaient besoin de posséder un grand fonds de bonne humeur et une patience inaltérable pour accepter sans murmure les humiliations de toute sorte qui les attendaient; ils devaient être habiles à mettre à profit les occasions favorables, et vaillants pour tenir tête aux circonstances adverses. Heureux étaient-ils encore quand, à la suite de plusieurs tentatives malheureuses, ils parvenaient à se créer de distance en distance de petits centres d'action, d'où ils pouvaient rayonner et s'étendre dans toutes les directions. Quelques traits montreront avec quel empressement ils saisissaient au vol toutes les occasions d'évangéliser et avec quelle confiance ils s'en remettaient à la Providence du soin de leurs intérêts, lorsque les occasions ne s'offraient pas d'elles-mêmes.

Une fois, dans une des parties les plus montagneuses de l'Ouest, Asbury perdit son chemin et erra toute une journée au milieu de ravins, de fondrières et de précipices vraiment inextricables. Le soir venu, il se trouvait dans une forêt qui

paraissait sans issue. En vain essayait-il de découvrir un champ cultivé ou la fumée d'une cabane; il prêtait en vain l'oreille pour entendre le bruit de la hache d'un bûcheron attardé dans les bois : rien ne venait troubler le silence de la nuit toujours plus obscure, si ce n'est le cri lugubre de la chouette auquel, de temps en temps, le loup mêlait son hurlement sauvage . L'évêque, peu après, discerna à quelque distance le formidable rugissement de la panthère. Son jeune cheval, jusqu'alors docile, se cabra de terreur et refusa d'avancer. Lui-même se sentait saisi d'une certaine crainte vague. Pour comble d'infortune, un de ces orages d'été, violents et rapides, fréquents dans ces contrées, éclata subitement et le transperça jusqu'aux os. Asbury avait mis pied à terre et tenait son cheval par la bride; l'orage passé, la pauvre bête n'en pouvait plus d'émotion; une nouvelle alerte y mit le comble, et, s'arrachant à la main qui la retenait, elle partit à fond de train à travers la forêt. Ce bruit qui l'effrayait fut justement ce qui rassura son maître, car il avait reconnu des voix humaines, et se vit bientôt entouré de chasseurs qui s'étaient attardés à la poursuite d'un daim et n'avançaient que lentement sous le poids de leur capture. Ils lui aidèrent à retrouver son cheval et le conduisirent chez eux.

Ces jeunes gens étaient de rudes et grossiers habitants des bois. Leur demeure était construite avec des poutres superposées, qui, en ces temps reculés, remplaçaient partout la pierre et la chaux, dont l'emploi eût été comparativement fort coûteux. Le missionnaire accepta avec reconnaissance l'hospitalité qui lui était offerte et fit honneur à un très-médiocre souper que son appétit, excité par les aventures de la journée, trouva délicieux. Le repas fini, il proposa un culte de famille. Les gens du lieu ouvrirent de grands yeux, comme s'ils n'eussent pas compris. L'évêque prit alors sans plus d'explication sa Bible de poche, lut un chapitre, puis tomba à genoux et prononça une prière fervente. Pendant ce temps, le chef de la famille se tenait debout près de la porte, avec deux enfants qui s'accrochaient à ses habits, tandis que sa femme, avec les deux plus jeunes, s'était réfugiée au coin de la cheminée; les autres enfants s'étaient enfuis du côté du lit et les jeunes gens qui avaient amené l'évêque s'étaient éclipsés.

Cet étrange accueil ne le déconcerta pas, et, le lendemain matin avant de partir, il s'offrit à revenir quelques jours plus tard, pour tenir une assemblée religieuse qu'il serait aisé de convoquer pendant son absence. Cette proposition ne recevant aucune réponse de la part de ses hôtes, il se crut autorisé à fixer le jour de son passage et

l'heure de la réunion, et sur cela il reprit sa route. Au jour venu le bon évêque arriva, et fut fort surpris en approchant de voir toutes les collines voisines s'ébranler et les populations de la contrée accourir en foule vers l'habitation de M. Jenkins, l'homme le moins religieux du pays. Pour abréger, nous dirons qu'une année à peine écoulée, une église était organisée autour de ce point, et presque tous les membres de la famille s'y étaient ralliés. Ce n'est pas tout : l'un des jeunes gens dont nous avons parlé entra lui-même dans le ministère itinérant, et grande fut la surprise d'Asbury en le retrouvant un jour parmi ses collègues de l'Ouest.

Pour ces hommes remplis de l'amour de Dieu et des âmes, il y avait bien des moyens de se frayer un chemin jusqu'aux cœurs les plus fermés et les plus récalcitrants. Ils étaient maîtres dans l'art d'emporter d'assaut les forteresses qui eussent paru imprenables à d'autres. Leur foi naïve et leur persévérance indomptable les faisaient réussir là où d'autres auraient misérablement échoué avec des talents bien supérieurs.

James Axley, que nos lecteurs connaissent déjà, fut envoyé en 1806 dans le comté d'Attakapas (Louisiane), pour y fonder une œuvre missionnaire. Ne voulant pas se restreindre dans les limites qui lui étaient assignées, il se lança dans

les hasards d'une grande tournée d'exploration, au milieu d'un pays peuplé surtout de catholiques français, bigots et fanatiques. Au soir d'une longue marche, exténué de faim et de lassitude, il heurta à la porte d'une ferme et demanda l'hospitalité pour lui et pour son cheval. La maîtresse du logis, qui, à la première inspection, avait reconnu à quelle classe de voyageurs appartenait son visiteur, lui dit du ton le plus méprisant: « Il n'y a pas de place; nous n'avons que faire ici d'un pareil bétail. » Ce refus impitoyable et insultant alla au cœur de l'humble missionnaire; la nuit venait; pas une auberge dans le voisinage, et d'ailleurs il n'avait pas d'argent pour payer; il n'avait rien pris de tout le jour, et devant lui se présentait la sombre perspective de coucher sur la dure par un froid intense, et peut-être de succomber d'épuisement. Tout cela bourdonnait confusément dans sa tête et oppressait son âme. Il se laissa alors tomber sur un siége devant la porte, et, la tête entre les deux mains, il se prit à réfléchir tristement sur sa position. Bientôt il releva la tête, et, selon son habitude dans toutes les circonstances difficiles de sa vie, il entonna un cantique :

« Peace, my soul! Thou needst not fear,
Thy great Provider still is near,
Who fed thee last will feed thee still!
Be still, and sink into his will. »

Nos prédicateurs étaient tous de grands chanteurs. Milburn nous dit : « Quand ils ne pouvaient pas, dans leurs sermons, enlever une position au moyen de la logique, ils appelaient un hymne entraînant à leur secours, et rien ne résistait à cet argument suprême. » Axley avait une réputation toute particulière à cet égard ; sa voix puissante et juste tout à la fois, produisait, bien qu'elle n'eût pas été cultivée, un effet saisissant ; et l'on assure qu'en l'entendant chanter, des gens qui étaient ses ennemis acharnés devinrent ses meilleurs amis. C'est ce qui arriva dans la circonstance que nous racontons. La dame du logis, ses enfants et ses esclaves ne tardèrent pas à se rapprocher et à revenir de leurs dispositions hostiles, et le missionnaire n'avait pas fini son troisième cantique que son auditoire était tout en larmes. Les sentiments avaient complétement changé, sous l'influence pacifiante du chant ; le prédicateur et son cheval furent logés et nourris somptueusement, et Axley compta cette famille de plus au nombre de ses amis.

Cartwright, lui, moins facilement ému que son collègue, ne perdait pas aussi vite courage, et savait au besoin conquérir par son audace l'hospitalité qu'on lui refusait. S'il n'avait pas des chants à appeler à son aide, il avait des arguments. Mieux que personne, il discutait d'une

façon persuasive et toute populaire. Il n'était jamais embarrassé, comme on l'a vu, pour amener ses hôtes sur le terrain religieux, et il savait les disposer à prêter l'oreille à sa prédication. En voici un exemple pris entre beaucoup d'autres :

« Une fois que j'explorais les bords de la rivière Cumberland, à l'affût de quelque occasion nouvelle d'annoncer l'Évangile et d'étendre le cercle de mon action, je demandai l'hospitalité à un riche fermier du pays; la soirée était assez avancée, et j'eus le bonheur d'être accueilli sans trop de peine. Mes hôtes étaient de bonnes gens, fort bien élevés. Plusieurs voisins s'étant réunis là pour passer agréablement la soirée, je m'étudiai à détourner la conversation des futilités où elle se traînait pour l'amener sur des sujets religieux. M'étant aventuré à demander s'il y avait quelques prédications dans le voisinage, je m'aperçus bientôt qu'on en manquait absolument; et alors je déclinai ma qualité, et demandai au maître du logis la permission de convoquer prochainement dans sa maison une assemblée de culte. Il me répondit sur le ton de la plaisanterie qu'il ne pouvait agréer cette demande sans connaître préalablement mes talents de prédicateur. Je répliquai que rien n'était plus facile, et que s'il y tenait j'allais immédiatement prêcher devant l'auditoire tout trouvé qui était présent. Il y con-

sentit, et, après avoir chanté et prié, je pris un texte et, pendant une heure, je les exhortai de toutes mes forces. Les esclaves qui se trouvaient là pleuraient; les visiteurs pleuraient; le maître du logis lui-même pleurait. Quand j'eus fini, il me dit : « Revenez bientôt; car nous sommes de « grands pécheurs. »

« Lorsque je fus reparti, en indiquant le jour où je repasserais, on essaya d'ébranler la résolution de cet ami, en lui représentant les pasteurs méthodistes sous les couleurs les plus noires; rien ne l'ébranla pourtant, et il déclara qu'il voulait en avoir le cœur net en nous voyant à l'œuvre. Bref, je revins, je prêchai; et bon nombre de personnes se convertirent à Dieu, entre autres le maître de la maison et plusieurs des siens. Dix personnes s'unirent ce jour-là à l'Église, et ce petit noyau a considérablement grandi depuis lors. »

Nous venons de voir comment les missionnaires savaient s'ouvrir l'accès des cabanes de l'Ouest. Voulez-vous connaître de quelle nature était l'hospitalité qu'ils y trouvaient ? Écoutez M. Milburn, le prédicateur aveugle, qui a passé les plus belles années de sa jeunesse au milieu des solitudes de la vallée du Mississipi :

« Vous auriez pu voir notre prédicateur s'approchant à cheval de la porte d'une cabane où

il devait loger; et comme cette cabane est l'exacte reproduction de toutes celles du pays, vous me laisserez vous la décrire. Elle a douze pieds sur quatorze de dimensions et n'a qu'un rez-de-chaussée. Les espaces demeurés vides entre les poutres qui forment les murailles sont enduits avec de la boue en guise de plâtre. L'intérieur se compose d'une seule chambre, à l'une des extrémités de laquelle est le foyer. C'est dans cette chambre unique que dorment la nuit le mari et la femme avec les quinze ou vingt enfants que la Providence leur a donnés; car il faut que je dise ici que nos gens de l'Ouest sont particulièrement favorisés à cet égard. Je dois ajouter que très-souvent les hôtes de la basse-cour eux-mêmes viennent passer la nuit en compagnie des gens de la maison, pour se mettre à l'abri des bêtes de la forêt; à plus forte raison encore les chiens, qui font partie intégrante de la famille du chasseur, jouissent-ils de ce droit. Cette salle commune sert à tous les offices de la vie; on y dort, on y mange, on y prêche, on y vit. Là aussi le prédicateur doit s'installer, étudier et dormir. Parfois cependant se rencontre une autre chambre dans la cabane; on l'appelle d'ordinaire la chambre du prophète. On y parvient par une mauvaise échelle toute boiteuse. C'est une sorte de niche pratiquée au moyen de solives fixées dans la char-

pente de la maison et sur lesquelles on a jeté quelques planches mal jointes et non clouées. Une fois arrivé dans ce recoin obscur, où il doit passer la nuit, le jeune prédicateur non encore initié aux misères de la carrière qui l'attend, a besoin d'user de mille précautions, car un mouvement un peu brusque l'enverrait rejoindre les dormeurs de l'étage inférieur, dont il n'est séparé que par quelques planches vermoulues. A force de chercher, il parviendra bien à trouver dans l'étroit espace où il se meut ce qu'on appelle un peu pompeusement le lit du prophète. C'est en langage plus modeste une simple peau d'ours ou de buffle ou même un sac plein de feuilles. Une fois étendu sur sa couche, notre prophète peut sans bouger de sa place étudier l'astronomie, si ses goûts l'y poussent, au travers des larges fentes du toit. Il est vrai que, lorsqu'il pleut ou qu'il neige, il est exposé à prendre un bain froid qui n'a rien d'intéressant. »

Cette hospitalité plus que misérable que recevaient les prédicateurs était souvent très-excusable, et quand ils pouvaient se convaincre qu'elle résultait de l'extrême pauvreté de leurs hôtes, ils la supportaient bravement sans se plaindre. Mais quand ils voyaient clairement qu'elle était le fruit de l'avarice ou de l'insouciance, ils ne s'y résignaient pas volontiers et s'efforçaient d'inculquer

à ce peuple à moitié sauvage des idées d'ordre et de propreté.

« J'eus à loger une fois, raconte Cartwright, sous le toit d'un certain frère assez original. Il avait une femme de premier ordre et plusieurs filles intéressantes. J'ajoute qu'on lui connaissait trois cents dollars bien placés. Notre ami n'avait qu'une chaise dans sa maison; on l'appelait la chaise du prédicateur; encore le fond en était-il usé, et l'un des pieds de derrière manquait-il complétement. Un vieux tonneau nous servait de table. Le foyer n'était qu'un simple trou creusé dans la terre, et c'était autour de ce creux informe que les pauvres femmes devaient préparer leurs repas. Quand vint le moment de nous mettre à table, on nous présenta des rondelles de bois en guise d'assiettes et des morceaux de roseau aiguisés par le bout en guise de fourchettes; des gobelets de fer-blanc tenaient lieu de verres. Il n'y avait dans toute la maison qu'un vieux couteau de boucher, et encore manquait-il de manche.

« La maîtresse du logis se confondit en excuses. Je les aurais acceptées de grand cœur et ne me serais formalisé de rien si son mari eût été réellement pauvre; mais je ne le pouvais décidément pas avec la connaissance que j'avais de sa position, et je me crus appelé à lui adresser quelques re-

montrances. Je le connaissais assez pour savoir qu'il était sage d'user de ménagements infinis pour aborder un sujet si délicat. Je commençai par le féliciter sur la bonne mine de ses filles, et lui fis observer que sa femme devait faire à l'occasion une excellente cuisinière. Je m'enhardis alors et continuai : « Allons ! cher frère, faites combler « ce trou ; et puis allez à la ville, et achetez des « chaises, des couteaux, des fourchettes, des verres « et quelques autres bagatelles. Faites ce plaisir à « votre femme et à vos filles. Ces demoiselles ont « assez d'avantages personnels pour se bien marier, « pourvu que vous vous donniez quelque peine « pour elles. » Je remarquai dès l'abord que les femmes étaient de mon côté, et cela me mit à l'aise. Le vieux frère me répondit qu'il avait vu déjà bien des prédicateurs orgueilleux, et qu'à voir mon habit de drap fin, il avait présumé dès le premier moment que j'étais du nombre. Il ajouta qu'il ne me savait d'ailleurs aucun gré de me mêler de ses affaires.

« — Mon frère, lui répliquai-je, vous êtes depuis longtemps membre de notre Église, et vous devriez savoir que notre discipline fait un devoir à tout prédicateur de recommander partout la propreté et la décence. Et quand bien même il n'en serait pas fait mention dans la discipline, il me suffirait de l'affection que je vous porte pour

m'obliger à vous en parler. Et vous devriez suivre mon avis, pour votre avantage personnel aussi bien que pour celui de votre famille.

« La femme et les filles abondèrent alors dans mon sens. Je repris :

« — Vos deux garçons vous aideront à mettre tout en ordre. Pour moi, je vous déclare que si, lorsque je reviendrai dans quatre semaines, vous n'avez tenu aucun compte de mes observations, je ne prêcherai plus dans votre maison et je chercherai asile ailleurs.

« Il me dit que je pouvais aller où bon me semblerait et que, puisque j'étais trop orgueilleux pour me contenter de son logis, il n'avait que faire de m'y recevoir. Sur ce, je partis; mais je vous assure qu'à mon retour tout était bien changé. Les femmes s'étaient emparées de la catéchisation que j'avais adressée au vieux frère et en avaient fait le thème de nouveaux discours. Nos efforts réunis avaient réussi : le trou dans la terre avait disparu; on s'était procuré six chaises neuves, plus un assortiment complet de couteaux, fourchettes, verres, assiettes, etc. Je reçus des dames l'accueil le plus empressé; le père lui-même me regarda d'un tout autre œil. Je dois ajouter que les femmes avaient des robes neuves et étaient très-propres. Presque tous les membres de cette famille devinrent pieux, et je compte parmi ceux qui vivent

encore quelques-uns de mes meilleurs amis. »

Cartwright n'était pas le seul à travailler à la civilisation des colons aussi bien qu'à leur conversion; tous ces hommes furent éducateurs sociaux tout autant qu'évangélistes, et les contrées immenses qui bordent le Mississipi leur sont redevables en grande partie de leur civilisation. Grâce à eux, les misérables taudis dont les émigrants s'étaient longtemps contentés, se transformèrent peu à peu en habitations décentes et confortables. Asbury, qui souffrait plus que personne de la malpropreté et du désordre, ne manquait pas, à l'occasion, de travailler à cette réforme nécessaire, mais il le faisait avec des égards dont Cartwright eût été incapable. Quinn nous a conservé le souvenir d'un discours intéressant où il aborda ce sujet avec certaines précautions oratoires. Il commença par constater que l'Église aussi bien que l'État n'étant qu'à leurs débuts, bien des privations abondaient et bien des choses étaient à réformer dans tous les domaines. Il recommanda en conséquence aux chrétiens de redoubler de vigilance et de prière et de ne pas négliger la pratique des exercices de dévotion. Il fit allusion en passant et non sans émotion à ses propres souffrances et aux succès glorieux que Dieu avait accordés à ses efforts. Ceci l'amena à recommander l'observation de la discipline de l'Église, sauve-

garde contre la mondanité et le relâchement. Après avoir insisté en termes touchants sur l'affection due aux prédicateurs, il aborda en ces termes le sujet tout pratique qui lui tenait à cœur : « Quelques mots maintenant, mes bons amis, sur votre manière de vivre. Voilà bien des années que je vis dans vos cabanes ; j'en ai parfois rencontré qui me semblaient aussi propres et aussi douces qu'un palais. J'ai dormi de bon cœur parfois sur des lits bien durs et bien grossiers, mais où, j'en étais sûr, l'eau et le savon n'avaient pas été épargnés, de sorte qu'il ne s'y rencontrait aucun de ces insectes qui sont le fléau des gens fatigués. Tenez propre votre cabane, mes amis, pour l'amour de votre santé et pour l'amour de votre âme. Répétez-le bien à vos femmes et à vos filles : il ne peut pas y avoir de piété dans la malpropreté, dans l'ordure et dans la vermine. Autres conseils : Éloignez de votre demeure la bouteille d'eau-de-vie. Ne négligez jamais la prière du matin et du soir en famille. »

Une fois que le prédicateur itinérant avait réussi à pénétrer dans la cabane du colon longtemps méfiant, il ne tardait pas à en devenir l'hôte familier et l'ami bienvenu. Il n'y paraissait pas souvent, il est vrai, et n'y demeurait guère. Son circuit lui demandait en général quatre semaines de parcours, et ce n'était par conséquent qu'une

fois par mois que chaque localité pouvait avoir le privilége de l'entendre. Au jour fixé d'avance, on était sûr de le voir arriver sur sa monture fatiguée d'une longue marche; il ne manquait pas au rendez-vous, car l'une des règles de ces pionniers était de ne jamais désappointer une assemblée. Dès que l'heure était là, l'humble cabane se transformait rapidement en lieu de culte; quelques planches, soutenues par des chaises boiteuses et parfois appuyées sur de vieux troncs d'arbre ou sur des barriques hors d'usage, tenaient lieu de bancs. Une table quelconque, placée à l'une des extrémités de la salle, séparait le prédicateur de l'assistance et remplaçait la chaire, avec le grand avantage de ne pas mettre de distance entre l'homme de Dieu et ses auditeurs. Dans ses rapports avec eux, il s'efforçait d'ailleurs de se placer à leur niveau, et rien dans sa conduite ou dans sa parole n'était de nature à faire supposer qu'il se considérât comme appartenant à une caste consacrée.

Les assemblées, dans certaines régions où la population s'était rapidement accrue, étaient fort nombreuses; le plus souvent pourtant, elles ne se composaient que d'un petit nombre de personnes, de quelques vieilles femmes bien ignorantes parfois. Quel que fût le nombre de ses auditeurs, le missionnaire se croyait tenu de faire son service

avec autant de soin qu'il en était capable. Il commençait invariablement par un cantique emprunté au beau recueil de Wesley, cantique toujours précis quant à la doctrine, entraînant et populaire quant à la forme, et qui convenait aussi bien aux pauvres fermiers de l'Ouest qu'au petit peuple de l'Angleterre du dix-huitième siècle pour lequel il avait été composé. Souvent, surtout lorsqu'il prêchait pour la première fois dans une localité, le prédicateur était seul à chanter son hymne, ce qui ne l'empêchait pas d'aller consciencieusement jusqu'au bout. Ses auditeurs, s'ils ne savaient pas chanter, aimaient le chant, et leurs dispositions s'adoucissaient parfois en entendant leur pasteur entonner à pleine voix un cantique, comme on l'a vu à propos d'Axley. La prière qui suivait plaçait l'auditoire en présence de Dieu par la ferveur et l'onction qui l'animaient. La prédication devenait dans un pareil milieu familière, sans cesser d'être grave, et s'appliquait à mettre à la portée d'intelligences bornées les vérités du salut. A peine le service proprement dit terminé, le prédicateur invitait les personnes désireuses de s'occuper de leur salut à demeurer quelques moments encore, et il avait avec elles un entretien familier qui faisait souvent pénétrer dans la conscience les vérités générales énoncées dans la prédication.

Ce n'était pas seulement chez les honnêtes fer-

miers au caractère inoffensif que se convoquaient ces premières réunions. Les missionnaires voulant atteindre les colons impies et endurcis qu'ils n'avaient pas chance de voir à leurs prédications, les poursuivaient dans les lieux où ils allaient chercher des distractions et des amusements. Nous parlerons plus tard des grandes assemblées en plein air, un des traits caractéristiques de cette œuvre. Les cabarets eux-mêmes étaient à l'occasion les lieux où le zèle de nos pionniers aimait à se déployer. En voici un exemple emprunté à Finley :

« Pendant cette tournée, je voulus essayer de prêcher à Newark ; ce lieu était renommé au loin pour son impiété : aussi aucune maison ne voulut me recevoir et je dus prêcher dans le cabaret de l'endroit. Préalablement, craignant la malice du peuple, j'avais caché mon cheval dans un fourré de buissons des environs. Quand j'entrai dans le cabaret, il était tout encombré de buveurs. Le spectacle qui s'offrit à mes yeux ressemblait assurément beaucoup plus à la célébration de quelque orgie en l'honneur de Bacchus qu'à un lieu de culte chrétien. Je me dis pourtant que, puisque l'Évangile devait être prêché à toute créature, ma mission s'étendait à tous les lieux de ce côté-ci de l'enfer. A tout hasard je me mis à l'œuvre. Monté sur un tabouret, je criai à pleine voix : « Réveille-toi, toi qui dors, et te lève d'entre les

morts, et Christ t'éclairera ! » Pendant trente minutes, je m'efforçai de prouver à ces pauvres gens qu'ils étaient sur le chemin de l'enfer et qu'ils couraient le plus grand danger sans y songer le moins du monde. Je les conjurai de se réveiller, les avertissant que l'enfer lui-même les réveillerait, s'ils n'y prenaient pas garde. Je me tenais sur le seuil de la porte, et je partis dès que j'eus fini. On me dit ensuite que, revenus de leur première surprise, les buveurs irrités de mon audace à les braver chez eux, s'étaient mis à ma recherche ; ils me faisaient dire que si je reparaissais dans le pays, ils me feraient rôtir à petit feu. La prochaine fois, je pus prêcher dans un lieu moins agité, et par la suite je pus fonder une église dans l'endroit. »

S'il est intéressant de voir les missionnaires de l'Ouest porter de cabane en cabane la prédication de l'Évangile, il ne l'est pas moins de les voir à l'œuvre au milieu des centres de population déjà formés ou en voie de formation. Dès les premières années de ce siècle, les cités naissent comme par enchantement sur ce sol de l'Ouest, vers lequel se dirige un courant humain toujours plus large et plus profond. Quelques années suffisent pour qu'à la place la plus déserte de la forêt s'élève déjà une jeune et industrieuse cité. Au commencement du siècle, des tribus guerrières apparte-

nant à la nation des Iroquois étaient campées à la place où sont aujourd'hui Buffalo et Cleveland. Là où s'élève Chicago, avec ses 500,000 habitants, il n'y avait en 1830 qu'un petit fort bâti par le gouvernement fédéral, pour tenir en respect les Indiens qui occupaient librement les immenses prairies marécageuses où allait se fonder et grandir si merveilleusement cette *Reine de l'Ouest*. Dès ces premiers jours, l'Église méthodiste comprit son devoir envers ces agglomérations où se concentrait la vie si intense de ce jeune empire de l'Ouest, mais où se donnaient rendez-vous aussi les éléments les plus corrompus de la colonisation. Chicago, par exemple, fut occupé dès 1830 par l'un des plus intrépides missionnaires de l'Ouest, Jessé Walker, et formait, deux ans après, la tête d'un district.

C'était le même homme qui, dix ans plus tôt, avait planté le drapeau de l'Évangile à Saint-Louis, cette rivale de Chicago, qui a aujourd'hui une population et une importance commerciale presque égales. Cette histoire est caractéristique et mérite d'être racontée.

Saint-Louis, contrairement à ses sœurs de l'Ouest, a un passé, puisque sa fondation remonte à 1764 et est due aux Français, qui les premiers colonisèrent la vallée du Mississipi. Au moment où la France céda la Louisiane aux Etats-Unis,

en 1803, Saint-Louis n'avait que 1,200 habitants; en 1822, elle en avait 5,000. C'était la métropole du catholicisme dans un pays où la domination française l'avait laissé prédominant. Aussi, tous les efforts tentés pour y implanter la foi évangélique avaient-ils échoué devant l'indifférence ou le fanatisme de la population. Les itinérants méthodistes, selon l'expression de l'un d'eux, « n'avaient jamais pu y trouver un lieu où poser la plante de leurs pieds. » Walker, l'intrépide parmi les intrépides, qui avait servi d'éclaireur à ses frères dans l'Illinois et le Missouri, prit sur lui de forcer l'entrée de Saint-Louis. C'était en 1820. Il choisit deux collègues jeunes et courageux pour l'assister dans cette difficile entreprise et leur assigna rendez-vous pour un certain jour. Ils firent ensemble à cheval leur entrée dans la petite ville, où la législature du territoire était justement en session. Ils se mirent à chercher un logement, mais toutes leurs recherches furent vaines. Les auberges étaient remplies, et partout ailleurs on se refusait à héberger des prédicateurs; dès qu'on reconnaissait leur qualité, on les éconduisait, le plus souvent avec des injures.

Arrêtés ainsi dès leurs premiers pas, les trois missionnaires eurent à cheval une consultation en pleine place publique. Les deux jeunes gens déclarèrent qu'ils se refusaient à aller plus avant

dans une voie que la Providence fermait si visiblement, et, malgré l'insistance de Walker, ils tournèrent bride et partirent, en secouant la poussière des pieds de leurs chevaux contre la cité inhospitalière. Jessé Walker, demeuré seul, eut lui aussi son accès de découragement et, après y avoir réfléchi, il prit le parti d'imiter ses collègues. Mais à la première halte qu'il fit à dix-huit milles de Saint-Louis, il entra en pourparlers avec sa conscience : « Ai-je jamais été vaincu jusqu'ici, se dit-il, dans la sainte œuvre que je poursuis? » et il était contraint de répondre : « Jamais. » — « Est-il jamais arrivé à quelqu'un de se confier au Seigneur Jésus-Christ et d'être confondu? » — « Non! » — « Eh bien! par la grâce de Dieu, je retournerai à Saint-Louis et j'en prendrai possession en son nom. »

Il fit volte-face, sans faire prendre aucune nourriture, ni à lui ni à sa monture, et rentra dans la ville où il réussit à trouver un abri dans une misérable auberge. Le lendemain matin, il se mit à l'œuvre sans perdre un moment. Quelques membres de la législature l'ayant reconnu lui dirent: « C'est vous, père Walker, mais qu'êtes-vous venu faire ici? » — « Je viens prendre possession de Saint-Louis, » leur répondit-il. Ils se mirent à essayer de le décourager, en lui représentant qu'il n'y avait dans la ville que des pa-

pistes bigots ou des incrédules, et ils lui conseillèrent de retourner dans l'Illinois. Mais à toutes leurs objections, Walker répondait : « Je suis venu, au nom de Christ, pour prendre possession de Saint-Louis, et, par la grâce de Dieu, je le ferai. » Nous ne raconterons pas toutes les démarches et toutes les fatigues qu'il dut s'imposer pour trouver un lieu où il pût commencer un culte. Il réussit à la fin à louer, pour dix dollars par mois, une maison inachevée, acheta de vieux bancs qu'il répara de ses propres mains et organisa un modeste lieu de culte. Ce qui était plus difficile encore c'était de le remplir. Voici comment il s'y prit. Il annonça qu'il ouvrait une école où il enseignerait gratuitement à lire et à écrire aux enfants pauvres pendant cinq jours de la semaine ; il s'offrait à instruire les adultes pendant la soirée, aux mêmes conditions. Il eut bientôt son école pleine d'élèves et sa chapelle d'auditeurs. Sa prédication puissante réveilla beaucoup d'âmes et groupa les éléments d'une petite église qui, au bout d'un an de travaux, comptait déjà soixante et dix membres. Mis à la porte de sa maison par le propriétaire qui lui avait loué, Walker résolut de bâtir une modeste chapelle. Il se trouva au bon moment un généreux citoyen qui lui offrit gratuitement le bois qui lui était nécessaire. La chapelle s'éleva, et

Walker la considéra comme la prise de possession de cette ville qu'il avait appelée, sous l'impression des premières difficultés, « la forteresse de Satan. » Deux ans plus tard, une conférence de pasteurs s'y réunissait et admirait l'œuvre remarquable que la foi d'un seul homme avait accomplie en si peu de temps.

Comme on vient de le voir, les prédicateurs de l'Ouest ne limitèrent pas leur œuvre à la prédication proprement dite. Ces hommes de Dieu, dont le plus grand nombre étaient peu instruits, travaillaient à faire comprendre aux pauvres colons tout le prix de l'instruction; ils plaçaient eux-mêmes une foule de livres destinés à faire pénétrer dans la hutte du désert les connaissances les plus diverses. « J'ai connu, dit Milburn, tel prédicateur de l'Ouest qui eût construit avec peine une demi-douzaine de phrases selon les règles de la grammaire et qui mettait de côté chaque année la moitié de son modique salaire pour venir en aide à quelque école dans le besoin. » Ces mêmes hommes furent les premiers à fonder dans l'Ouest des colléges et des académies pour la haute culture intellectuelle.

S'ils s'efforçaient de développer leurs ouailles au point de vue moral et intellectuel, il fallait souvent aussi leur venir en aide dans le dénûment absolu où quelques-unes d'entre elles étaient

plongées. Plus d'une fois le prédicateur vida sa bourse et se dépouilla de l'un de ses vêtements pour secourir les misères qui l'entouraient. Plus d'une fois il s'assit au chevet du malade pour lui prodiguer les soins médicaux avec lesquels sa longue expérience l'avait familiarisé, en même temps qu'il lui présentait les consolations de l'Évangile. Est-il étonnant que cet homme simple et mal vêtu fût considéré comme la providence des pauvres gens, et que son arrivée sous le toit des fermiers de l'Ouest fût fêtée au nombre des bien rares événements heureux qui s'accomplissaient dans ce petit monde ?

CHAPITRE VI

DIFFICULTÉS ET OPPOSITIONS.

Ignorance des colons de l'Ouest. — Le Hollandais qui voulait porter sa croix.—Les sectes bizarres nées dans l'Ouest. — Lutte contre les superstitions. — Les libres penseurs. — Opposition à l'Évangile. — Lutte contre l'ivrognerie.— Les prédicateurs tournés en dérision. — Une tentative d'assassinat. — Une accusation odieuse. — Les prédicateurs harcelés par les Indiens. — Incident d'un voyage d'Asbury. — Deux prédicateurs massacrés. — Périls au milieu des bêtes féroces.—Traits de la vie de Bascom. — Finley et le serpent à sonnettes. — Souffrances et dangers divers. — Moyens de se diriger dans le désert.

Les premières et les plus sérieuses difficultés auxquelles se heurtèrent les prédicateurs pionniers, dans l'accomplissement de leur mission de paix, leur vinrent des habitants mêmes de l'Ouest. Loin d'avoir subi une préparation quelconque en vue de l'évangélisation, ils étaient pour la plupart complétement étrangers aux notions les plus élémentaires du christianisme, si même ils n'étaient pas, par leurs antécédents, les adversaires déclarés de toute vie religieuse. Leur ignorance était profonde, et comment en eût-il été au-

trement dans l'existence toute matérielle qu'ils menaient? Les missionnaires s'efforçaient sans doute de faire pénétrer quelques rayons de lumière dans ces intelligences engourdies. Mais ils étaient arrêtés à chaque instant, soit par les préjugés de l'ignorance, soit même par un manque d'aptitude presque complet à l'endroit des conceptions qui dépassaient leur sphère étroite.

« Voici, raconte Cartwright, un trait qui fera comprendre à quelle grossière ignorance nos premiers prédicateurs méthodistes eurent à se heurter dans leurs rapports avec les populations de l'Ouest. Wilson Lee fut l'un de nos plus anciens pionniers dans ces contrées; c'était un homme de Dieu profondément sérieux et dévoué. Un jour il prêchait dans une ferme sur ces paroles de notre Seigneur : « Si un homme ne renonce à soi-« même et ne se charge de sa croix, il ne peut être « mon disciple. » D'une voix émue et les yeux pleins de larmes, il pressa ses auditeurs de se charger de leur croix et de la porter, quelque lourde qu'elle fût.

« Il se rencontrait là un Hollandais très-endurci et sa femme, tous deux profondément ignorants par rapport aux Écritures et au chemin du salut. La femme était d'une humeur assommante, à tel point que son mari était fort malheureux; il tremblait quand elle élevait la voix et se considé-

rait comme le plus malheureux des hommes. Dieu permit que ce jour-là la parole de M. Lee touchât leurs âmes indifférentes et en brisât l'endurcissement. Ils pleurèrent à chaudes larmes en songeant à leur triste état; ils résolurent de mieux faire à l'avenir et de se charger de leur croix.

« L'émotion fut d'ailleurs générale. M. Lee encouragea ces pauvres gens et pria pour eux jusqu'au moment où il congédia l'assistance, pour se rendre à une autre réunion qu'il devait présider le soir même. Il ne prit que le temps de manger un morceau avant de monter en selle. A peine avait-il parcouru une faible distance qu'il aperçut en avant de lui un homme qui avançait difficilement et portait une femme sur son dos. La chose étonna M. Lee; il réfléchit pourtant et pensa tout naturellement que la femme était infirme ou qu'un accident venait de la mettre hors d'état de marcher, car l'homme était de petite taille et la femme grande et lourde. Tout en cheminant, le prédicateur se demandait comment il pourrait leur venir en aide; mais, quand il les eut atteints, quel fut son étonnement en reconnaissant le Hollandais et sa femme, qui avaient été si fort affectés! M. Lee s'empressa de demander au mari quel malheur avait pu survenir à sa moitié qui l'obligeât à la porter de la sorte. Le pauvre Hollandais se tourna

vers lui et lui dit : « Ne nous avez-vous pas dit « dans votre sermon de ce matin que nous de-« vions nous charger de notre croix et suivre le « Sauveur; qu'autrement nous ne pourrions être « sauvés et aller au ciel? Je désire aller au ciel « autant que qui que ce soit, et cette femme est si « méchante, elle gronde et crie si fort à tout pro-« pos, qu'elle est bien la plus grande croix que « j'aie en ce monde. Voilà pourquoi je l'ai chargée « sur mes épaules, car je veux aussi sauver mon « âme. »

« Vous comprenez sans peine que M. Lee eut la bouche close. Après s'être un peu remis de son étonnement, il dit au Hollandais de mettre sa femme à terre, et, descendant lui-même de cheval, il les fit asseoir près de lui sur le bord de la route. Il prit alors sa Bible, leur en lut quelques passages et essaya de leur mieux faire comprendre la voie du salut. Il leur expliqua aussi de quelle nature est la croix de Christ et de quelle manière il faut s'en charger. Cette explication finie, il pria avec eux, toujours au bord du chemin, et, quittant ces pauvres gens qui paraissaient vivement émus, il remonta en selle et poursuivit sa route.

« Bien avant qu'une tournée ramenât M. Lee en cet endroit, le Hollandais et sa femme disputeuse furent sérieusement convertis à Dieu, et

lui-même put les admettre dans l'Église. La femme ne querellait plus et le mari fut complétement déchargé de cette croix-là. Ils vécurent ensemble longuement et heureusement, furent l'honneur de l'Église et prouvèrent jusqu'à la fin que la religion peut guérir une femme grondeuse, et que Dieu peut et veut convertir les pauvres Hollandais ignorants. »

L'ignorance, et souvent une ignorance absolue, telle était la plaie de l'Ouest. Prétentieuse et arrogante chez la plupart des émigrants aisés venus des États de l'Atlantique, elle était crédule et superstitieuse chez la masse des petits propriétaires, gens venus de tous les points du globe, dénués de tout, aussi bien de traditions que de fortune. Leurs antécédents religieux étaient nuls en général; ils appartenaient presque tous à cette classe d'aventuriers qui, s'ils ont un passé, ont intérêt à le cacher. Ce passé, en tout cas, ne leur parlait guère de Dieu. Il est impossible toutefois que l'âme humaine s'isole absolument de tout sentiment religieux, surtout lorsqu'elle est arrachée à l'agitation corruptrice des villes et jetée en face des grandes scènes de la création. Ce besoin de satisfactions supérieures à celles de la vie matérielle ne tarda pas à se développer chez les émigrants de l'Ouest. Malheureusement il donna naissance, comme toujours, à une foule de super-

stitions et de bizarreries, misérables contrefaçons de la vérité religieuse, qui eurent d'autant plus de crédit qu'elles insultaient davantage à la raison et au bon sens. L'ignorance dans laquelle croupissaient les colons déterminait chez plusieurs une crédulité excessive. Il suffisait qu'un homme eût un peu d'assurance et de facilité dans la parole pour qu'il en imposât au peuple, se fît une réputation de prophète et rassemblât des adhérents. Ce ne fut pas la partie la moins difficile ni la moins utile de la tâche de nos missionnaires que de lutter contre ces excroissances malsaines du sentiment religieux. Ils comprirent qu'il y avait là un adversaire qu'il fallait vaincre à tout prix. Ils furent vaillants dans ce bon combat; leur arme principale était la Parole de Dieu, qu'ils connaissaient à fond et qui, entre leurs mains, était bien l'épée de l'Esprit. Plusieurs parmi eux savaient aussi manier admirablement l'arme du simple bon sens fort prisée au milieu de ce peuple des bois; l'ironie fine et spirituelle était chez quelques-uns, chez Cartwright particulièrement, une lame acérée qui pénétrait partout, et perçait à jour tous ces systèmes soi-disant religieux, bizarres entassements d'absurdités; nul ne discutait aussi vivement que cet incomparable enfant de l'Ouest; nul mieux que lui ne savait montrer le côté faible ou ridicule des

sectes nouvelles. Nous n'avons pas la pensée d
justifier les exagérations dans lesquelles entraîn
presque forcément un pareil système de discus
sion; nous n'en faisons pas ici l'apologie. Qu'i
nous suffise de constater que ce mode, qui n'es
que la simple réduction à l'absurde, est éminem
ment populaire et que rien n'était mieux adapt
à la tournure d'esprit spéciale des gens de l'Ouest

Les visionnaires et les imposteurs de toute na
ture ne réussissaient d'habitude qu'auprès de
gens ignorants et grossiers. Les colons qu
avaient des prétentions à la culture et à la délica
tesse d'esprit affichaient ouvertement le déism
ou l'athéisme, en enveloppant dans un même mé
pris les Églises chrétiennes sérieuses et intelli
gentes et les sectes bizarres écloses en ce temps d
fermentation religieuse. Ils se piquaient de lir
Voltaire et de se moquer de la Bible. Le besoi
de dogmatiser était tellement une nécessité de na
ture pour ces gens de l'Ouest, que ces libres pen
seurs se faisaient volontiers les apôtres de leur
idées et s'efforçaient de les vulgariser par la pa
role. Ils convoquaient leurs assemblées publique
et s'attaquaient de toutes leurs forces à l'ensembl
des croyances positives. Parfois le gros bon sen
du peuple faisait justice de ces diatribes passion-
nées. Un jour, à la suite d'une assemblée où u
colon bel esprit s'était donné beaucoup de pein

pour prouver à ses auditeurs qu'il n'y avait pas d'enfer, un simple fermier, qui l'avait écouté avec une attention soutenue, s'approcha de lui et lui dit : « Monsieur, votre sermon était admirablement raisonné; vous avez prouvé clairement qu'il n'y avait pas d'enfer; néanmoins, je vous ferais bien volontiers votre provision de tabac si vous pouviez m'en donner une assurance parfaite. »

On se méprendrait fort sur les dispositions et sur le caractère de cette race si complexe, qui se formait à la dure école de l'Ouest, si l'on s'imaginait qu'elle reçut sans trop de résistance les austères leçons de l'Évangile. Une prédication fidèle devait heurter de front la plupart de ses goûts, de ses habitudes, de ses préjugés; et les hommes qui se faisaient les organes de cette prédication devaient s'attendre à voir retomber sur eux tout le poids de cette inimitié farouche qui grandissait dans bien des cœurs. Ils s'étaient, du reste, si complétement identifiés avec leur œuvre, qu'il était dans la logique des choses qu'on fît rejaillir jusqu'à eux la haine que l'on portait à l'Évangile. Cette haine, d'abord sourde et contenue, éclata bientôt avec fureur; il était impossible qu'avec des caractères indisciplinés et des natures à moitié sauvages, cette opposition eût les formes modérées et les dehors honnêtes que revêtent d'ordinaire les oppositions de ce genre dans nos pays

civilisés; elle devait être et elle fut ardente et obstinée, souvent brutale et implacable.

Si les colons disséminés accueillaient volontiers les visites du missionnaire itinérant, il en était, en général, tout autrement de la population des villes et des villages où s'aggloméraient les éléments pervers et indisciplinés que l'émigration entraînait vers ces lointains parages. Là se développaient avec une rapidité effrayante les instincts grossiers ou sensuels que les émigrants avaient apportés des États de l'Atlantique. L'ivrognerie particulièrement avait atteint des proportions colossales au milieu de cette société lancée en pleine démoralisation. L'usage des spiritueux était devenu général, et les plus lointains campements n'étaient pas à l'abri de cette plaie hideuse. On en usait comme d'un préservatif universel; aussi la barrique d'eau-de-vie avait-elle pénétré peu à peu dans les plus modestes chaumières; le pain pouvait manquer sur la table, mais l'eau-de-vie ne devait jamais manquer au tonneau. On ne bâtissait pas une habitation, on ne moissonnait pas un champ de froment, on ne célébrait pas une noce ou un service funèbre sans se plonger dans de dégoûtantes orgies. L'abus des boissons alcooliques était le cancer hideux de cette société naissante. Pour le guérir, il fallait y porter hardiment le fer et le feu, sans trop se

mettre en peine des fureurs du malade. Les prédicateurs, nous l'avons vu, ne craignaient pas d'aller relancer les buveurs en plein cabaret et de tonner en toute occasion contre ces penchants détestables. Ils s'abstenaient absolument eux-mêmes de toute boisson alcoolique et mettaient en exercice la règle de la discipline qui exclut de l'Église tout membre qui en fait usage. Une prédication qui ne manquait jamais de dénoncer les conséquences odieuses d'un pareil penchant devait nécessairement soulever des tempêtes de colère contre les courageux serviteurs de Dieu, qui ne trouvaient jamais un sujet trop vulgaire pour la chaire chrétienne, lorsque sous ce sujet était cachée une grande plaie sociale.

Ces tempêtes se déchaînèrent surtout dans ces grandes assemblées en plein air qui duraient plusieurs jours, et où, avec leur franc-parler toujours digne et intrépide, ils dressaient, au nom de Dieu, un réquisitoire complet des péchés de leur peuple. Nous y reviendrons lorsque nous parlerons de ces assemblées.

Dans l'accomplissement ordinaire de leur mission de paix, les prédicateurs devaient s'attendre à être les objets de la haine et des mauvais traitements de ceux que leurs prédications irritaient. Les injures étaient les moindres manifestations de cette hostilité latente; ils ne s'en effrayaient

guère et savaient riposter, à l'occasion, en bénissant ceux qui les maudissaient. Tous les moyens semblaient bons pour les caricaturer, eux et les doctrines qu'ils prêchaient. Des chansons où ne manquaient ni sel ni gaieté, mais qui n'étaient que de grossières charges, divertissaient à leurs dépens tous les beaux esprits de cabaret; des bateleurs parodiaient leur prédication à grand renfort d'éclats de voix absurdes et de grotesques gesticulations; des sobriquets ridicules ou odieux les désignaient à l'animadversion publique; des imitations décousues et dénaturées de leurs sermons étaient livrées en pâture aux sarcasmes du peuple, et, chose triste à dire, on vit des pasteurs appartenant à des églises rivales s'associer à cette œuvre impie. Finley nous assure qu'il a connu un ministre qui, par intervalle, donnait à son auditoire, en guise de passe-temps, une représentation mimique d'une *classe* méthodiste, en faisant les plus consciencieux efforts pour la ridiculiser. Les almanachs eux-mêmes, ces livres universels devant lesquels nulle porte n'est fermée, publiaient de mauvaises caricatures et de pauvres chansons sur les prédicateurs, pour le plus grand amusement de leurs lecteurs. Ces pauvres et ignorants cavaliers de circuit (*circuit riders*), comme on les appelait, étaient les boucs émissaires de la foi en lutte avec le scepticisme et le matérialisme. Ils

devaient, à force de travail et de dévouement, venir à bout de toutes ces oppositions.

Cette haine contre l'Évangile et ses ministres se manifesta souvent sous ses formes les plus odieuses et les plus violentes. La femme d'un colon avait été réveillée et convertie par la prédication de Finley. Son mari, prétendant qu'il l'avait ensorcelée, jura qu'il le tuerait comme sorcier. Dans cette intention, il chargea son fusil d'une balle enchantée par quelques manipulations cabalistiques et vint se cacher dans des broussailles, à portée du chemin où devait passer le prédicateur. Heureusement que celui-ci n'arriva pas aussitôt, ce qui laissa à la conscience de ce pauvre homme le temps d'élever la voix. Bientôt son sang-froid l'abandonna; il se crut le jouet de quelque possession infernale. Il rentra chez lui tout éperdu. Dieu préserva de la sorte son serviteur et se servit de cette aventure pour le salut du colon lui-même, qui ne tarda pas à imiter sa femme.

D'autres fois, les ennemis des prédicateurs inventaient les plus perverses machinations pour les perdre. Un de ces derniers, Simon Carlisle, s'était attiré la haine d'un jeune homme qu'il avait repris à cause des désordres de sa conduite. Voici comment celui-ci se vengea de ces exhortations importunes. Il parvint à introduire une paire de pistolets, qui lui appartenaient, dans le

havre-sac du missionnaire, puis il mit la police à sa poursuite, sous l'accusation d'escroquerie. Arrêté et fouillé, celui-ci se trouva porteur des pistolets qui avaient été cachés dans ses effets et dont il ne put expliquer la présence. Les apparences étaient si fort contre lui qu'il ne parvint pas à faire croire à son innocence et dut être expulsé de l'Église par ses collègues, qui avaient eu jusqu'alors la plus haute estime pour sa piété. La vérité ne fut connue qu'une année plus tard. Le jeune homme tomba gravement malade, et avant de mourir révéla solennellement le secret qui oppressait son âme à cette heure suprême. Il va sans dire que Carlisle fut réhabilité avec empressement.

C'était, on le voit, au milieu de peines et de souffrances de toute nature que nos prédicateurs poursuivaient leur œuvre sainte, apaisant les haines à force d'amour et surmontant les mépris à force de renoncement. Leur œuvre présentait aussi d'autres difficultés toutes spéciales, qui tenaient aux conditions mêmes de l'existence dans une contrée nouvelle; nous en avons parlé plusieurs fois en passant, et les extraits du journal d'Asbury que nous avons cités ont pu en donner une idée. Le moment est venu pourtant de nous arrêter un peu sur les conditions matérielles de l'œuvre des pionniers.

Ainsi que nous l'avons dit, les déprédations et les perfidies des Indiens furent au nombre des premières et des plus inquiétantes préoccupations des prédicateurs dans les débuts de l'évangélisation de l'Ouest. Leurs courses étaient constamment entravées par ces incommodes voisins qui s'entendaient aussi bien à fouiller les poches de leurs victimes qu'à faire tournoyer sur leurs têtes le redoutable *tomahawk* ou à loger une balle dans leur crâne. Tout voyageur qui passait à portée de leur mousquet leur était tributaire, à moins qu'il ne fût armé jusqu'aux dents et accompagné d'une bonne escorte capable de tenir en respect ces pillards avides. Les Peaux-Rouges, surtout ceux des frontières, avaient rapidement dégénéré au contact de la civilisation envahissante ; tandis qu'à l'origine ils combattaient *pro aris et focis* et donnaient l'exemple des mâles vertus d'un peuple qui préfère la mort à l'asservissement, ils en étaient venus à n'opposer à l'envahissement de la race blanche qu'une résistance insignifiante, et, insensiblement, de patriotes ils étaient devenus brigands et pillards, comprenant avec un coup d'œil d'une sûreté remarquable que, s'il devenait impossible de mettre une digue assez puissante pour contenir le flot grossissant de l'émigration, il était très-aisé de faire ses petites affaires aux dépens des colons isolés de toute assistance et des

voyageurs assez hardis ou assez pauvres pour s'engager sans escorte dans le désert. Nos humbles missionnaires se trouvant justement dans cette dernière position, eurent beaucoup à souffrir, pendant la première période de leur œuvre, de ces agressions continuelles. Harcelés sans relâche, ils durent s'armer quelquefois pour résister à leurs assaillants.

Les mémoires des plus anciens prédicateurs de l'Ouest sont remplis d'incidents relatifs à ces redoutables Indiens. Voici, par exemple, un trait emprunté à l'Autobiographie de William Burke. Il s'agit d'une expédition destinée à escorter l'évêque Asbury, lors de l'une de ses visites dans l'Ouest.

« Nos pauvres chevaux étaient très-fatigués; car, outre nos effets personnels et nos vivres, ils devaient, dans cette partie du pays, porter leur provision de fourrage pour trois jours. Pendant la journée, rien ne nous annonça la présence des Indiens; mais le soir, une heure après le coucher du soleil, comme nous passions non loin d'un défilé de montagne qui sert de communication entre les tribus du nord et celles du sud, nous entendîmes des cris perçants qui ressemblaient, à s'y méprendre, aux cris que pousse un enfant en détresse. Nous ne tardâmes pas à découvrir que les Indiens étaient en grand nombre dans la

direction d'où partaient ces cris, qui n'étaient eux-mêmes qu'un stratagème habile destiné à nous attirer dans une embuscade où nous eussions été infailliblement massacrés. La ruse était fort ingénieuse en vérité. Quelques jours avant notre passage, ils avaient battu et taillé en pièces une compagnie d'émigrants commandée par un nommé Mac Farland ; ce désastre avait jeté la terreur dans le pays, et l'on racontait que quelques pauvres enfants, seuls débris de cette troupe infortunée, erraient perdus dans les bois. Les sauvages, pensant bien que nous connaissions ces détails, avaient voulu faire leurs affaires aux dépens de nos bons sentiments, et nous dévaliser en faisant appel à notre émotion. Ils n'y réussirent pas, et nous éventâmes la ruse. Nous éperonnâmes nos chevaux et sortîmes de ce mauvais pas, sans autre mal que la peur. Arrivés à quelque distance, nous fîmes halte pour nous consulter sur ce qu'il y avait de meilleur à faire. On en vint aux voix, et tous furent d'avis de marcher toute la nuit pour échapper aux Indiens, excepté pourtant l'un des prédicateurs qui déclara que, si l'on ne mettait pas pied à terre, son cheval serait mort avant le matin. L'évêque n'avait pas pris la parole une seule fois pendant toute la délibération et était demeuré en selle ; il se contenta d'opiner en disant : « S'il faut choisir, sacrifions le cheval

« plutôt que l'homme ! » et l'on se remit en marche. La nuit était ténébreuse, et le sentier était fort étroit. Deux cavaliers furent chargés d'ouvrir la marche et de découvrir le chemin; deux autres formèrent l'arrière-garde, et cheminèrent à quelque distance en arrière avec l'ordre de nous donner avis, de demi-heure en demi-heure, si nous étions poursuivis. Jusqu'à minuit nous apprîmes que les Indiens nous suivaient; il ne nous était pas possible d'ailleurs de prendre de l'avance sur eux, l'obscurité de la nuit ét la fatigue de nos montures nous obligeant à aller au pas. Le matin, nous prîmes quelques rafraîchissements, et nous fîmes encore nos quarante ou cinquante milles dans la journée. Quand nous arrivâmes le soir chez notre bon ami Willis Green, il y avait quarante heures que nous étions à cheval, et nous avions fait sans débrider cent dix milles. »

Une chose digne de remarque, c'est que, en dépit des dangers auxquels s'exposaient sans crainte ces infatigables pèlerins, deux seulement tombèrent victimes des sauvages; l'un et l'autre portaient le nom de Tucker. Le premier était un jeune homme; comme il se rendait dans le Kentucky, sur un bateau plat qui descendait-l'Ohio avec plusieurs autres, tous chargés d'émigrants, un détachement d'Indiens, voyant là une bonne aubaine, attaqua la petite flottille. Les assaillants

étaient nombreux, et ils n'eurent pas de peine à s'emparer de plusieurs bateaux dont ils massacrèrent l'équipage et pillèrent le chargement. Le bateau où se trouvait le jeune prédicateur avait perdu l'un après l'autre tous ses défenseurs valides, et lui-même était blessé mortellement. Les Indiens tentèrent l'abordage à plusieurs reprises, mais Tucker leur tint tête avec une valeur admirable. Quelques femmes, les seules survivantes de l'expédition, chargeaient les fusils, et le jeune homme qui perdait son sang rapidement, entretenait un feu nourri contre les assaillants, et ses décharges portaient si juste qu'ils durent reculer. L'embarcation échappa aux Indiens, mais le missionnaire expira avant d'avoir atteint le but du voyage. Ses restes reposent à Limestone, sur les bords de l'Ohio. On parle d'y élever un modeste monument à ce jeune héros. L'autre prédicateur fut massacré sur les bords de la rivière Verte; les détails de sa mort sont inconnus.

Les Indiens ne tardèrent pas cependant à s'apercevoir qu'il n'y avait guère à gagner avec ces prédicateurs du désert mal vêtus et dont les poches étaient si mal garnies. Les pauvres haridelles qui leur servaient habituellement de montures ne valaient pas la peine d'être volées, et les Indiens étaient trop bons connaisseurs en fait de chevaux pour dépenser inutilement une charge

de poudre à leur intention. D'ailleurs ils surent bientôt que ces hommes étaient leurs meilleurs amis, et quand ils les virent à l'œuvre au milieu de leurs tribus errantes, déployant là comme partout un dévouement et une activité incomparables, ils comprirent qu'ils devaient respecter ces existences modestes et utiles, et la vie des missionnaires devint pour eux chose sacrée. Ajoutons qu'insensiblement le caractère farouche de ces races s'adoucit au contact de la civilisation, et que, refoulées par elle, elles prirent peu à peu, au moins sur les frontières, les dispositions humbles et soumises des peuples vaincus, qui n'espèrent plus rien de l'avenir.

Nous avons peu parlé jusqu'à présent des périls auxquels étaient exposés les prédicateurs par la présence des bêtes féroces dont ces solitudes étaient infestées. Quelques traits empruntés à la vie de Bascom, le plus éloquent peut-être de tous les prédicateurs de l'Ouest, montreront au lecteur à quelles aventures tragiques ces hommes étaient exposés.

« Dans le circuit de Guyandotte, raconte son biographe, le jeune Bascom rencontra de grandes fatigues et de nombreux dangers. Il les supporta en bon soldat de Christ. Un jour il fut suivi pendant plusieurs milles par une énorme panthère dont il entendait les rugissements à quelques pas

derrière son cheval effrayé et dont il croyait à tout instant sentir la dent cruelle sur ses chairs palpitantes. Il ne lui échappa qu'en se réfugiant, le soir venu, dans une cabane qui se rencontra sur son chemin.

« Une fois il s'était étendu, sa Bible ouverte devant lui, à l'ombre d'un grand chêne. Il savait mieux que personne s'absorber dans ses méditations au point d'être insensible à ce qui se passait près de lui. Pendant qu'il s'abandonnait au charme de ses réflexions, il fut arraché à sa rêverie par un cri d'alarme poussé par un chasseur; celui-ci le conjura sur sa vie de ne pas faire un mouvement. Bascom obéit et vit non sans quelque terreur que le chasseur visait quelque chose au-dessus de sa tête, dans les branches de l'arbre sous lequel il était placé. Il comprit du coup que quelque terrible danger le menaçait, et, familiarisé comme il l'était avec la vie des bois, il vit que son salut n'était que dans une immobilité absolue. Il put pourtant, sans bouger, regarder au-dessus de lui, et son regard rencontra l'œil fixe et terrible d'une panthère qui le guettait et prenait son élan pour fondre sur lui. Tout cela se fit dans un moment, mais ce moment lui parut un siècle. Enfin le chasseur, qui avait pris son temps pour viser au cœur la panthère, lâcha la détente, et la bête féroce, percée par une balle

sûre, roula sans vie aux pieds du prédicateur.

« Bascom avait à l'occasion la calme intrépidité de l'homme des bois. Pendant qu'il voyageait dans ce même circuit, il fit halte un jour dans une cabane pour prendre quelque repos. Tandis qu'il était à table avec la famille de son hôte, le plus jeune enfant, âgé de trois ans, jouait devant la porte. Soudain un cri perçant se fit entendre. « Mon enfant ! mon enfant ! » s'écria la mère, prévoyant quelque malheur, et elle s'élança dehors en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Toute la famille la suivit. Une panthère s'était précipitée sur l'enfant et avait grimpé sur un arbre en emportant sa victime dans sa gueule. Le jeune prédicateur saisit un fusil et sans hésiter s'élança à la poursuite de la panthère. Il fit feu, et elle tomba morte. Malheureusement l'enfant avait été déchiré par les dents cruelles de la bête féroce, et l'intrépidité de Bascom ne parvint pas à le rendre à l'affection de ses parents (1). »

Finley nous raconte dans son Autobiographie que, s'étant retiré un jour dans les bois pour y méditer quelques instants avant une prédication, il fut tout à coup arraché à ses préoccupations par le tintement particulier que fait entendre en

(1) *Sketches of Western Methodism, by J. B. Finley.*

se déplaçant le serpent à sonnettes et qui lui a valu son nom. Il aperçut à deux pas l'œil fascinant et la langue fourchue du terrible serpent qui s'avançait sur lui. Il n'eut que le temps de fuir à toutes jambes, en bénissant la Providence de ce qu'elle avait doué ce reptile peu intéressant de ce signal d'alarme auquel il se sentait redevable de son salut.

Il serait impossible de faire une énumération un peu complète des souffrances et des dangers auxquels étaient exposés ces serviteurs de Dieu. Tel passa vingt et un jours et vingt et une nuits en plein désert, sans rencontrer une âme vivante; tel autre s'aventura dans un frêle canot sur un fleuve et le descendit sur une longueur de 700 milles, pour aller porter la prédication de l'Évangile aux émigrants les plus éloignés. Tous étaient journellement appelés à passer à la nage les fleuves débordés, au risque de s'y noyer, comme ce jeune et éloquent Blackman, submergé par les flots rapides de l'Ohio, alors qu'il se rendait à son poste. Et quand ils avaient réussi à échapper à une mort aussi cruelle, ils étaient souvent obligés de dormir dans leurs vêtements humides sur un sol glacé. Là les surprenait quelquefois cette mort qui les avait épargnés jusqu'alors. C'est ce qui arriva à un autre jeune homme, Richmond Nolley, caractère antique par l'héroïsme, âme vail-

lante dans un corps débile. Placé dans un circuit reculé, non loin des rives du Mississipi, il partit avec joie, dans les derniers jours de novembre, en dépit des pluies glaciales qui le transperçaient jusqu'aux os. Ces pluies, qui avaient grossi tous les cours d'eau, rendaient sa marche fort difficile. Un soir, il arriva sur le bord d'une rivière débordée; quelques Indiens qu'il rencontra essayèrent de le dissuader de la traverser. Mais rien n'annonçait un changement dans la température, et la voix du devoir parlait haut chez ce jeune homme. Il s'avança donc dans la rivière, encourageant de la voix le fidèle animal qui le portait. Celui-ci, malgré ses efforts pour surmonter la violence du courant, fut bientôt entraîné vers un banc de rocher à pic où il était impossible d'aborder. Le jeune prédicateur, renversé de cheval par la force des vagues, réussit à atteindre la rive à la nage, tandis que sa monture regagnait le bord opposé. Le missionnaire se mit alors en marche pour la cabane la plus rapprochée; mais, avant d'avoir atteint une habitation, il dut s'arrêter, n'en pouvant plus de lassitude et transpercé par le froid. Incapable de faire un pas de plus, il se laissa tomber à genoux et recommanda son âme à Dieu. Et là, dans la posture de la prière, seul avec son Dieu, Richmond Nolley ferma ses yeux à la terre pour les rouvrir dans le ciel. Lors-

que quelques passants trouvèrent son corps le lendemain, un sourire d'ineffable paix rayonnait encore sur ses lèvres.

Nos pionniers n'avaient, pour se diriger dans les hautes prairies et dans les forêts immenses, d'autres ressources que de consulter les indications de la boussole ou la position des étoiles. Quelquefois aussi ils suivaient la piste des Indiens, cherchant leurs traces sur le sol ou se guidant par les entailles faites par eux aux arbres. Dans les régions montagneuses, de nouvelles difficultés se présentaient. S'il est toujours possible de se frayer un chemin en pays de plaine, la chose est souvent très-malaisée dans des montagnes, où l'imprévu arrête à chaque pas. Un prédicateur de l'Ohio faillit un jour se perdre en traversant les monts Gaulley. Son cheval glissa en passant au bord d'un précipice couvert de glace; il n'eut que le temps lui-même de s'accrocher aux arêtes du rocher, et il put de là voir le pauvre animal bondir de roc en roc et disparaître dans l'abîme.

Tels étaient les dangers auxquels s'exposaient joyeusement les prédicateurs qui entreprirent la régénération de l'Ouest par l'Évangile.

CHAPITRE VII

LE RÉVEIL DU CUMBERLAND

L'origine des *camp-meetings*. — Nécessité d'un réveil général. — Union des presbytériens et des méthodistes. — Les disputes publiques.—Commencements du réveil du Cumberland. — Réunions en plein air. — Le camp religieux de Cane-Ridge. — Prédications de Burke. — Description par un témoin oculaire. — Conversion du jeune Finley. — Conversion extraordinaire d'un opposant. — Mort d'un ivrogne. — Un médecin et une dame convertis. — Le réveil se répand. — Aspect des assemblées de réveil. — Prédication d'un jeune garçon. — Les phénomènes physiques dans ce réveil.

Pour voir sur le théâtre où elle se meut le plus à l'aise l'activité de nos prédicateurs, il faut la suivre dans ces grandes assemblées en plein air auxquels on a donné le nom de camps religieux (*camp-meetings*). L'origine de ces assemblées remonte aux débuts mêmes de l'œuvre de l'Ouest et se rattache étroitement au grand réveil religieux qui la lança dans la voie de progrès, où elle avança d'un pas si assuré depuis lors. Raconter les commencements de cette institution, qui

ne tarda pas à revêtir un caractère de permanence, ce sera renouer le fil historique que nous avons interrompu et faire connaître la grande et salutaire crise qui est à la base du développement de cette œuvre.

Quelque grand qu'eût été le dévouement des missionnaires de l'Ouest, ils ne tardèrent pas, dès les premiers jours de leur œuvre, à se voir débordés par les éléments pervers et démoralisés qu'amenait l'émigration. Plusieurs d'entre eux se sentaient pris de découragement en voyant l'incrédulité et l'irréligion triomphantes, et ils se demandaient avec effroi si le christianisme allait être forcé de baisser pavillon devant l'impiété et la corruption. Il fallait de toute nécessité à l'œuvre nouvelle une de ces crises fécondes qui rajeunissent et transforment un corps religieux, en lui faisant regagner rapidement le terrain perdu. Les moyens ordinaires étaient insuffisants dans ce pays où la population se renouvelait incessamment, et la cause de l'évangélisation eût été à jamais perdue et submergée sous le flot du mal si Dieu n'était intervenu par un de ces réveils puissants qui imposent silence à l'incrédulité et au vice. Plus d'un humble missionnaire, l'âme attristée, avait réclamé de Dieu ce déploiement de la puissance d'en haut, qui seul pouvait donner à l'œuvre chrétienne une impulsion déci-

sive. Le Seigneur allait répondre d'une façon éclatante à ces prières.

Chose remarquable, le réveil de l'Ouest fut une grande manifestation de fraternité chrétienne, et dut son origine aux prières et aux efforts concertés de plusieurs dénominations religieuses. Ce fait, qui semble si naturel de nos jours, était complétement nouveau et passablement étrange dans les premières années du siècle; dans ces régions reculées, la tolérance entre sectes rivales était chose inconnue, et des luttes acharnées vinrent souvent donner au monde un triste spectacle, en voilant le grand fait de l'unité du peuple de Dieu sous l'importance exagérée donnée aux points de vue secondaires. Si nous racontions au complet l'histoire religieuse de ces contrées, nous devrions consacrer une place spéciale à ces luttes sur lesquelles nos documents nous fournissent des détails nombreux et souvent fort intéressants; qu'il nous suffise de dire qu'avec le caractère particulier des colons, ces disputes étaient inévitables; ils se plaisaient presque autant à ces combats de paroles qu'aux combats sanglants qu'ils avaient à soutenir contre la vie sauvage. Des foules nombreuses et attentives se pressaient dans les grandes assemblées en plein air, où quelques ministres joutaient sur le baptisme et le pédobaptisme, sur la prédestination et le salut pour tous,

sur la persévérance finale et la possibilité de perdre la grâce; ces débats théologiques passionnaient ce peuple mobile; ils étaient d'ailleurs essentiellement en harmonie avec l'esprit national; c'était un feu roulant d'arguments métaphysiques et bibliques, émaillés de réparties spirituelles et de bons mots qui n'étaient pas les moins bien venus. Peu d'hommes se distinguèrent dans ces forums populaires autant que Cartwright, et une des parties les plus pittoresques de ses Mémoires est bien celle où il nous dépeint ces brillants tournois qui lui valurent de grands succès.

Ces luttes avaient une utilité incontestable au point de vue de chaque Église. Outre qu'elles mettaient à nu les inanités des sectes bizarres écloses à cette époque de fermentation religieuse, en les livrant aux sarcasmes du bon sens populaire qui en faisait promptement justice, elles amenaient presque toujours la victoire d'un parti sur un autre, et plus d'une fois il arriva que tel prédicateur, par la justesse de son raisonnement ou par l'habileté de sa discussion, vit passer de son côté le camp opposé avec armes et bagages. Un peuple au milieu duquel la libre controverse peut avoir de pareils résultats est, tout compté, un grand peuple, un peuple d'avenir; il peut sans doute céder à des entraînements fâcheux, mais ce que la parole a fait, la parole peut le dé-

faire, et il y a là pour son relèvement une ressource toujours prête. Convenons toutefois qu'à l'origine, ces grandes discussions purent avoir et eurent, en effet, fréquemment un résultat regrettable : elles mirent en évidence les divisions des chrétiens et éparpillèrent des forces qui eussent dû se concentrer pour la lutte si grave que le christianisme avait à soutenir contre l'irréligion.

Le réveil, dont l'origine remonte au printemps de l'année 1800, peut être considéré comme une réaction contre cette tendance. Il naquit dans le comté de Cumberland, au sud du Kentucky, grâce aux efforts et aux travaux d'un pasteur méthodiste et d'un pasteur presbytérien qui, chaque dimanche, réunissaient leurs congrégations et associaient ainsi leur parole et leurs prières. Ce rapprochement, inouï jusqu'alors, produisit, par son étrangeté même, une grande sensation dans toute la contrée et éveilla la curiosité d'une multitude de gens qui accoururent à ces assemblées. Tout le monde savait que les opinions théologiques des deux pasteurs étaient, sur certains points, en complet désaccord, et l'on s'étonnait qu'il n'en parût absolument rien dans leur prédication, qui se renfermait dans la proclamation des grandes vérités de la foi. Ces auditeurs, amenés au pied de ces chaires rustiques par la simple curiosité, étaient frappés de ces appels énergiques

qui pouvaient se résumer dans ce mot inspiré dont Wesley avait fait à la fois le résumé de la prédication de ses disciples et la seule condition d'admission dans ses sociétés : *fuir la colère à venir*. Cet Évangile, ramené ainsi à son antique simplicité et dégagé des gloses théologiques des partis et des sectes, retrouva sa primitive vigueur et ses succès d'autrefois. La foule accourait par milliers de toutes les parties du pays, à tel point que les lieux de culte les plus vastes devenant insuffisants, il fallut s'établir en pleine forêt. Le spectacle offert par ces rassemblements était nouveau et étrange; des véhicules de toute nature, depuis le lourd wagon de l'émigrant, où s'entassaient au besoin tout son avoir et toute sa famille, jusqu'à la voiture légère et élégante du riche, s'amassaient par centaines autour de l'espace consacré à la prédication; là une modeste estrade servait au prédicateur. Ces assemblées en plein air ne tardèrent pas à passer dans les mœurs du pays; elles durent alors, comme nous le dirons, prendre le caractère d'une institution permanente, au lieu de cette tournure improvisée des premiers jours. Dès lors pourtant ces rassemblements trouvèrent leur nom; le peuple, qui puise toujours les noms qu'il donne aux choses nouvelles dans ses souvenirs et dans les analogies et les ressemblances qui le frappent, les appela des

camps religieux (*camp-meetings*). Ce nom leur est resté.

Ces premières réunions eurent des résultats considérables, d'abord par les conversions nombreuses qu'elles déterminèrent, puis par la révolution qu'elles produisirent dans l'opinion publique, en attirant les regards de tous sur le mouvement religieux dédaigné jusque-là et avec lequel le scepticisme ne comptait guère. Ces assemblées qui dès l'origine duraient quelques jours s'établirent régulièrement et virent grossir dans des proportions incroyables le nombre de leurs assistants; elles durent se multiplier de divers côtés pour faire face à des besoins toujours grandissants. La foule en effet ne s'en lassait pas; elle accourait de tous les points du pays, qui à pied, qui à cheval, qui en charrette. Tant que duraient les assemblées, les routes qui aboutissaient au lieu de réunion ne désemplissaient pas; des gens de tout âge, de tout sexe, de toute condition accouraient dans les bois, qui prenaient pour lors une animation inaccoutumée. Certains hameaux étaient complétement déserts, et à peine rencontrait-on un habitant dans des régions fort peuplées. Il y avait là plus qu'une curiosité débordée, il y avait une magnifique explosion de besoins religieux qui devait aboutir à une transformation admirable du pays par un réveil qui a

duré plus de soixante et dix ans et qui n'est pas près de s'éteindre à l'heure où nous écrivons.

Le point culminant de cette crise religieuse, celui sur lequel nous voulons nous arrêter un instant pour en saisir les caractères et la signification, ce fut le camp religieux de Cane-Ridge qui a donné son nom au réveil tout entier que l'on appelle aussi le réveil du Cumberland. Barton Stone, pasteur presbytérien, et William Burke, prédicateur méthodiste, eurent la direction de cette assemblée, réunie au mois d'août 1801. On y accourut de toute part, et non-seulement du Kentucky, mais du Tennessée, de la Virginie et de ce qui forme aujourd'hui l'État d'Indiana, c'est-à-dire de vingt, trente, cinquante et même cent lieues. Ceux qui rentraient dans leur demeure racontaient des choses tellement merveilleuses de ces réunions que de nouvelles recrues remplaçaient continuellement ceux que leurs affaires rappelaient chez eux, à tel point qu'il fallut prolonger ces assemblées pendant plusieurs semaines. L'affluence varia de douze à trente mille personnes, et, par suite de ce va-et-vient continuel, on peut calculer que cent ou cent cinquante mille âmes entendirent la prédication de l'Évangile dans cette occasion. Les services se succédaient sans interruption, non-seulement de jour, mais pendant la nuit, à la lueur des torches.

Des chaires improvisées en pleine forêt étaient toujours occupées par des pasteurs qui, sans distinction d'Église, annonçaient la repentance envers Dieu et la foi en Jésus-Christ. Il n'était pas rare que sept ou huit prédicateurs se fissent entendre simultanément aux foules rassemblées.

Burke fut le héros de cette grande fête chrétienne. Doué d'une énergie infatigable et d'un talent oratoire tout populaire, il éclatait en appels puissants, et sa voix portait la terreur dans les âmes coupables et y faisait naître la conviction du péché. Un jour il monte sur un tronc d'arbre, au dessus duquel on avait fixé au sommet d'une perche un vieux parapluie destiné à le préserver des rayons d'un soleil ardent. A peine a-t-il paru qu'un auditoire compacte et recueilli de plus de dix mille personnes entoure le prédicateur populaire. Il prend pour texte cette parole : « Il nous faut tous comparaître devant le tribunal de Christ, » et il se met à décrire, avec une puissance de conviction énergique, les apprêts du grand jugement. Sous cette parole austère mais vivante, un silence d'effroi succède à l'agitation du premier moment, mais ce silence lui-même fait bientôt place à un trouble nouveau. Les consciences ont parlé et leur voix a fait écho à celle de l'homme de Dieu, à tel point que sa voix est couverte à la fin par les sanglots et les cris de

détresse de centaines de personnes qui tombent à terre en demandant grâce.

Rien ici, nous le sentons, ne saurait remplacer la description de ces scènes de réveil dues à la plume d'un témoin oculaire. Le Rév. James Finley était alors un jeune et intrépide chasseur de vingt ans, rompu à la vie des bois, et ne songeant guère à s'enrôler jamais dans la troupe des prédicateurs pionniers de l'Église méthodiste. La chose semblait d'autant moins probable que, quoique fils d'un pasteur presbytérien, il était devenu complétement incrédule. Doué d'une intelligence peu commune et ayant reçu auprès de son père une excellente instruction, privilége plus que rare dans l'Ouest, il pouvait mieux que personne porter sur ce réveil un jugement désintéressé et éclairé. Nous aimons donc à lui laisser la parole au sujet de ces grandes assemblées que nous décrivons, d'autant plus qu'il fut lui-même du nombre de ces âmes que l'Esprit de Dieu terrassa dans ces journées mémorables. Son récit d'ailleurs, l'un des plus détaillés, nous est d'un précieux secours dans toute cette partie de notre travail (1).

« Au mois d'août 1801, j'appris que l'on avait convoqué une grande assemblée à Cane-Ridge,

(1) *Autobiography of Rev. James B. Finley, or Pionneer Life in the West.* — Cincinnati, 1859.

l'ancienne paroisse de mon père. Curieux de voir les choses merveilleuses qu'on racontait, je me résolus à partir, d'autant plus volontiers que mes anciens camarades d'école m'invitaient depuis longtemps à visiter des lieux qui me rappelaient les scènes de mon enfance. Après un assez long voyage, j'arrivai un soir, avec les quelques amis qui m'avaient accompagné, non loin du lieu où se tenait l'assemblée. La famille au sein de laquelle nous trouvâmes l'hospitalité, nous renseigna sur ce que nous désirions savoir. Dès le lendemain, au matin, nous nous rendîmes sur les lieux. A la suite des détails que nous avaient donnés nos hôtes, j'étais loin d'être tout à fait rassuré; et je me rappelle même que je dis à mes amis, sur le ton de la plaisanterie: « Si vous me « voyez tomber sur le sol, dites-vous bien que « c'est la suite de quelque commotion physique, « et nullement l'effet des cantiques et des prières. » Tout en parlant de la sorte, je comptais sur mon courage et sur ma fermeté, et je me croyais à l'abri de toute excitation nerveuse, et capable de défier toute émotion religieuse.

« A peine arrivé dans l'endroit indiqué, je me trouvai en présence d'une scène non-seulement nouvelle et indescriptible, mais imposante au delà de tout ce que je saurais dire. Une multitude immense, qui pouvait bien s'élever à vingt-

cinq mille personnes, était là réunie. Je ne puis comparer le mugissement qui s'élevait de cette foule qu'à celui qui monte de la cataracte du Niagara. Cet océan d'êtres humains était bouleversé comme au souffle d'une formidable tempête. Je comptai sept ministres prêchant à la fois, les uns sur des troncs d'arbres, les autres du haut d'une charrette; le Rév. William Burke s'était placé sur un tronc d'arbre qui, en tombant, s'était arrêté contre un autre. Ici on chantait, là on priait, ailleurs des personnes en grand nombre criaient à Dieu pour obtenir grâce dans des accents véritablement navrants, tandis que d'autres exprimaient leur reconnaissance avec une énergie peu commune. Tandis que je contemplais ces scènes, j'éprouvai qu'une sensation particulièrement étrange et sans précédents dans ma vie envahissait mon âme. Mon cœur battait avec violence, mes genoux se heurtaient, mes lèvres tremblaient convulsivement, et je fus sur le point de me laisser choir à terre de faiblesse. Un étrange pouvoir surnaturel me semblait parcourir toutes les âmes rassemblées en ce lieu. Moi-même je me sentis si faible et si impuissant que je fus obligé de me laisser tomber sur un siége. Quand je me crus un peu remis, je m'enfonçai dans les bois, m'efforçant de rappeler mon courage et de commander à mes impressions. Je me mis à essayer de raisonner

mes émotions et de me rendre compte de l'effet prodigieux de ce rassemblement d'hommes; je me dis qu'il n'y avait là qu'une excitation contagieuse et épidémique, une sorte d'enthousiasme religieux, inspiré par des chants entraînants et par d'éloquentes harangues. Mon orgueil était blessé, car je m'étais cru assez de vigueur et d'énergie intellectuelle et physique pour résister avec succès à de pareilles influences.

« Peu après, je revins au camp, et un coup d'œil me convainquit que la vague de l'émotion générale montait plus haut encore, si possible, que tout à l'heure. La même prostration de sentiments s'empara de moi. Je montai sur un tronc d'arbre d'où mon regard dominait cette mer mouvante d'êtres humains. La scène qui s'offrit alors à mes yeux dans toute sa grandeur ne saurait se décrire. Je vis en une seule fois plus de cinq cents personnes tomber à terre, comme si la décharge d'une batterie formidable les eût tout à coup renversées. Il montait de cette foule vers le ciel des cris de détresse mêlés de cris de joie. A cette vue mes cheveux se dressèrent sur ma tête, tout mon corps fut pris d'un tremblement nerveux, mon sang parut se figer dans mes veines; je dus fuir une seconde fois dans les bois, maudissant la malencontreuse idée qui m'avait amené en ce lieu. Mais là même mon émotion devint si

intense que je ne pus la supporter. Un moment je sentis une espèce de suffocation qui me prenait à la gorge et une cécité qui se répandait sur mes yeux; je crus que j'allais mourir. Il y avait une auberge à un demi-mille de là; je résolus de m'y traîner et d'y prendre quelque liqueur spiritueuse pour calmer mes nerfs. Lorsque j'y arrivai, je fus pris de dégoût en voyant une centaine d'hommes buvant, jouant aux cartes et se disputant. Ce que je pris, loin de me calmer, empira mon état.

« Le soir venu, je me tenais à l'écart de mes amis, craignant qu'ils ne découvrissent ce qui se passait en moi; triste et abattu, j'errais dans les environs du camp. Parfois je m'arrêtais frappé de stupeur; tous les péchés de ma vie se dressaient d'une manière effrayante devant mon imagination épouvantée; et, en présence de cette redoutable évocation, je sentais que je mourrais misérablement si Dieu ne me venait en aide. Mes rêveries d'universalisme, dans lesquelles mon âme avait longtemps cherché un refuge mensonger, s'évanouirent en un clin d'œil devant l'Esprit de Dieu. Les écailles tombèrent de mes yeux et une conviction puissante s'empara de mon esprit, à savoir que j'étais un homme perdu à toujours si je venais à mourir dans mon état de péché. Malgré cela, mon cœur était si dur et si orgueilleux que je n'eusse pas voulu, même en échange de

l'État du Kentucky, tomber à terre au milieu de l'assemblée. Un pareil événement aurait été pour moi un éternel déshonneur, et la bonne opinion que je m'étais faite de mon courage aurait été compromise à mes propres yeux. Je passai la nuit dans un grenier du voisinage, mais le sommeil s'éloigna de mes paupières. Le lendemain je voulus partir; j'étais un homme ruiné dans ma propre opinion. Nous partîmes; c'est à peine si je desserrai les dents de tout le voyage : de temps en temps un long soupir venait seul révéler à mes compagnons de route ce qui se passait en moi. A un certain endroit pourtant, n'y tenant plus, je m'écriai, en m'adressant à l'un de mes amis : « Capitaine, si vous et moi ne cessons notre « mauvais train, le diable nous prendra à lui ! » Et en disant ces mots, mes yeux versaient les larmes les plus amères que j'eusse jamais versées, et je me mis à sangloter. »

Nous avons cité d'autant plus volontiers ces pages de Finley que nous avons dans son récit, outre une description authentique du camp religieux, les expériences d'un homme qui en a subi l'action d'une manière remarquablement puissante, malgré les résistances d'une raison orgueilleuse. Ajoutons que la commotion violente qu'il ressentit alors fut salutaire et amena peu après une conversion sérieuse et profonde. L'étrange

scène qu'il avait contemplée à Cane-Ridge, et qui au premier moment lui fit l'effet d'un cauchemar, devint dans ses souvenirs comme une vision glorieuse de la puissance et de la miséricorde de Dieu. Il y revient en ces termes dans une autre partie de ses Mémoires :

« J'ai déjà décrit cette grande convocation, ou plutôt j'ai essayé de le faire. Mais les langues de la terre sont d'une impuissance complète pour arriver à la hauteur et à la sublimité d'une pareille scène. Une immense multitude, de plus de vingt mille personnes, ondoyante comme les vagues tumultueuses de l'Océan pendant une tempête, et tourmentée comme les arbres de la forêt sous les coups de l'ouragan qui les déracine et les fait tourbillonner, c'est là un spectacle dont mes yeux ont été témoins, mais que ni ma plume ni ma langue ne pourront jamais décrire. »

Les grandes assemblées en plein air de Cane-Ridge eurent une trop grande influence sur l'œuvre de l'évangélisation de l'Ouest, et les particularités qui s'y rattachent ont un caractère trop frappant pour que nous résistions au désir d'en raconter quelques détails encore, dans les termes mêmes de nos documents.

« Pendant ces exercices religieux, l'impiété ne se tenait pas en repos. Des hommes pris de vin s'efforçaient d'interrompre les exercices du culte.

Je vis un homme se précipiter à cheval au milieu de l'assemblée en prière, la bouche tout écumante de furie et proférant les plus horribles imprécations. Tout à coup il chancela et roula à terre, comme frappé d'éblouissement. Un cri partit alors de l'assemblée; tous virent là un jugement de Dieu. Je tremblai moi-même à la pensée que Dieu venait de mettre à mort cet audacieux blasphémateur. Il ne donnait en effet aucun signe de vie; ses membres étaient raidis, son pouls était éteint et son souffle n'était pas appréciable. Plusieurs de ses compagnons voulurent le voir, mais la puissance de Dieu ne tarda pas à les atteindre pareillement et ils tombèrent sur le sol comme des hommes frappés dans la bataille. J'étais alarmé à la vue de ces symptômes extraordinaires; mais voulant en connaître l'issue, je ne perdis pas de vue le corps de ce pauvre homme, qui, pendant trente heures, ne donna aucun signe de vie. A la fin il se produisit chez lui quelques spasmes convulsifs, accompagnés de lamentables gémissements : il semblait traverser une agonie intense. Peu à peu il sortit de cet état de prostration physique et morale. Il ne tarda pas à regarder au Sauveur et à posséder l'assurance de son salut. Sa joie devint alors aussi profonde que l'avait été son abattement. Il fut dès lors un homme nouveau (1). »

(1) *Autobiography of J. B. Finley.*

« Je dois raconter un incident très-sérieux dont je fus témoin. Il arriva une troupe de mauvais sujets ivres, décidés à troubler notre assemblée. Ils avaient à leur tête un ivrogne de haute taille qui se moquait en blasphémant des choses religieuses. Il ne tarda pas à être frappé, et ses convulsions devinrent si fortes qu'il ne put fuir, quelque envie qu'il en eût. Il s'arrêta dans un coin du bois, et sortit sa bouteille d'eau-de-vie, en jurant qu'il boirait jusqu'à la mort; mais son tremblement nerveux avait atteint une telle intensité qu'il ne réussit pas à porter la bouteille à ses lèvres, malgré ses efforts, et que même il la brisa et en répandit le contenu sur le sol. Il se mit alors à jurer et à blasphémer comme un enragé; mais une crise nouvelle s'empara de lui; il roula à terre et ne tarda pas à expirer, le blasphème et l'imprécation sur les lèvres (1). »

« Un certain médecin vint, par pure curiosité, voir ce qui se passait à nos assemblées. Il était accompagné d'une dame fort bien mise, et il se promettait d'étudier scientifiquement l'étrange phénomène dont on lui avait parlé. La dame ne tarda pas, sous l'empire d'une conviction de péché puissante, à tomber dans la poussière devant Dieu. Le médecin tout agité s'approcha d'elle,

(1) *Autobiography of Peter Cartwright.*

lui tâta le pouls et fut terrifié en découvrant qu'il ne battait plus. Lui-même alors, ne pouvant plus se payer de vains sophismes, pâlit et tomba à terre sous l'empire de la même main invisible qui avait terrassé sa compagne. Cet état de prostration dura quelque temps; lorsqu'ils en sortirent, ils trouvèrent l'un et l'autre la paix et le pardon aux pieds du Sauveur. Ils s'en retournèrent glorifiant Dieu. Ils vécurent et moururent en vrais chrétiens. Des milliers de personnes furent affectées d'une manière toute semblable (1). »

Nous ne voulons pas nous arrêter maintenant sur les réflexions que suggèrent de pareils récits. Disons seulement qu'il ne nous est pas permis de les juger avec les idées préconçues et les systèmes tout faits que nous tenons de notre éducation, de notre temps, de notre pays. Ce ne serait pas là seulement la méthode la plus inintelligente; ce serait la plus stérile et la plus injuste.

Les grandes assemblées de Cane-Ridge furent le point de départ d'une œuvre de réveil des plus remarquables qui se répandit dans l'Ouest tout entier avec la rapidité de l'incendie des savanes. On compta par milliers les personnes converties en cette occasion, et ce succès poussa les métho-

(1) *Autobiography of J. B. Finley.*

dististes et les presbytériens à convoquer de nouveaux camps religieux; ces deux Églises continuèrent à combiner leurs efforts. Quelques pasteurs montrèrent bien d'abord une certaine répugnance à s'associer à une œuvre qui se présentait sous des dehors aussi extraordinaires; ils auraient désiré qu'elle suivît une marche plus calme et plus régulière. Mais tous ceux qui parmi eux avaient sérieusement à cœur l'avancement du règne du Sauveur virent bientôt leurs objections tomber devant le fait qu'à la suite de ces commotions violentes, des hommes d'une nature dépravée et d'habitudes vicieuses furent complétement changés et qu'une magnifique transformation s'opéra dans l'état social du pays.

Ces assemblées de réveil du commencement du siècle offrirent fréquemment un aspect semblable à celui que nous avons décrit plus haut. Elles se composaient surtout de prédications ardentes et directes auxquelles répondaient dans l'assistance des gémissements, des sanglots et des cris. Tant que la voix du prédicateur dominait, l'ordre (un ordre tout relatif, bien entendu) régnait dans l'assemblée. Mais à l'instant où il cessait de parler, à l'instant où sa voix était couverte par la grande voix d'un peuple en détresse, tout ordre extérieur cessait, et l'émotion générale éclatait de toute part. Chaque âme angoissée élevait la voix;

ici un pécheur convaincu et terrassé demandait grâce à Dieu; là une âme soulagée du fardeau de ses péchés rendait grâce à la miséricorde divine; ailleurs, des chrétiens exhortaient à la repentance leurs parents et leurs amis encore inconvertis, tandis que les pasteurs, chefs naturels du mouvement, avaient quitté l'estrade pour porter de rang en rang leurs exhortations et leurs prières. Les scènes les plus diverses s'offraient au regard du spectateur, si tant est qu'il pût y avoir là des spectateurs qui ne devinssent pas bientôt, en dépit d'eux-mêmes, acteurs dans ce grand drame. Tel, poursuivi par les obsessions d'une conscience réveillée, essayait de fuir hors du camp, et tombait bientôt arrêté par la souveraine main de Dieu. Tel autre, comme nous en avons cité des exemples, passait presque sans transition du blasphème aux prières. Au milieu de toute cette agitation montaient de groupes isolés des chants d'une incomparable douceur, expression naturelle des sentiments renouvelés.

« Je fus témoin, raconte Finley, de circonstances bien touchantes et bien remarquables dans cette œuvre de grâce. Il plut au Seigneur de se servir de tout jeunes enfants comme d'instruments de salut. Pendant une de nos grandes convocations, un jeune garçon de dix ans à peine, poussé assurément par une impulsion supérieure, monta

sur un tronc d'arbre à un endroit désert près du camp, et d'une voix émue il répéta cette parole de l'Évangile : « Le dernier jour de la fête Jésus « cria : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et « qu'il boive ! » La foule qui l'avait suivi s'était groupée autour du jeune prédicateur qui, les larmes aux yeux, se mit à exhorter les pécheurs à échapper au danger qui les menaçait en mettant leur confiance en Jésus leur Sauveur. Pendant qu'il parlait, la presse devint si grande autour de lui que deux hommes durent l'élever sur leurs épaules pour qu'il pût dominer l'assemblée. Il parla pendant près d'une heure avec une éloquence émue que l'Esprit de Dieu inspirait certainement ; à la fin il s'arrêta de lassitude, et jeta à son auditoire d'une voix brisée mais vibrante encore ce dernier appel : « O pécheur ! repens-« toi de tes péchés et convertis-toi à Dieu, si tu « veux éviter l'enfer. » L'émotion de la foule avait été en grandissant ; elle éclata en ce moment, et de tous côtés on entendit les cris des âmes qui cherchaient Dieu. Je puis affirmer que ce jour-là l'œuvre du Seigneur avança d'une façon extraordinaire (1). »

Nous avons essayé ailleurs (2) d'expliquer à quel point de vue nous envisageons les phéno-

(1) *Autobiography of J. B. Finley.*
(2) *John Wesley, sa vie et son œuvre*, p. 68.

mènes physiologiques qui ont été très-fréquents dans les mouvements religieux qui ont éclaté à la suite d'époques d'indifférence et de torpeur spirituelles. Nous n'y reviendrons pas à l'occasion des faits que nous avons racontés. Qu'il nous suffise d'entendre encore sur ce sujet le témoignage de Finley que nous avons souvent invoqué.

« J'essayerai de donner quelques détails encore sur les commotions physiques qui accompagnèrent notre glorieux réveil. Elles commençaient souvent par un tremblement général, qui s'emparait soudain du corps d'une personne et qu'accompagnaient parfois quelques cris perçants. Hommes et femmes tombaient lourdement sur le sol, exténués de fatigue. Dans cet état, ils ne perdaient pas toujours connaissance et pouvaient, dans certains cas, parler et se servir. Souvent pourtant ils perdaient la parole. Le pouls faiblissait et la respiration devenait difficile; parfois la frigidité de la mort envahissait les extrémités. Cela durait plusieurs heures. Je me suis entretenu avec bien des personnes qui ont traversé cet état et qui m'ont toutes assuré qu'elles n'éprouvaient aucune souffrance physique, et que leur malaise était d'une nature toute morale; que d'ailleurs elles se sentaient en pleine possession de leur intelligence. Il résulte de là pour moi qu'on ne saurait ranger ces phénomènes au nombre des

simples évanouissements ou des affections nerveuses. Ces étranges manifestations ont déjoué jusqu'à aujourd'hui les efforts et les conjectures des ennemis de cette œuvre. Telle personne a été saisie en retournant chez elle; telle autre dans sa demeure, au milieu de ses affaires ou pendant le cours des dévotions domestiques. Des incrédules et des impies ont été renversés alors qu'ils avaient encore le blasphème sur les lèvres. Je n'accepte pas le reproche de fanatisme, car je n'ai jamais vu une humilité aussi naïve que chez nos pauvres gens; chez eux, nulle confiance en leurs œuvres ou en leurs efforts, mais un abandon complet aux mérites du Sauveur. Il était vraiment touchant de voir avec quelle ardeur ces pécheurs réveillés réclamaient Jésus-Christ comme le seul médecin capable de les guérir. Ceux qui appellent cela du fanatisme nous diront ce qu'ils entendent par le vrai christianisme (1). »

Nous ne prétendons pas que tout fût pur dans ce réveil. Il s'y mêla des excès regrettables, dont les chefs du mouvement ne furent responsables en aucune mesure, et que d'ambitieux fondateurs de sectes éphémères s'efforcèrent de propager. Les prédicateurs méthodistes, Cartwright le premier, combattirent de toutes leurs forces ces folles extra-

(1) *Autobiography of J. B. Finley.*

vagances. Ce qui demeure de leur œuvre, je veux dire la transformation religieuse de l'Ouest, est assez pour prouver le sérieux et la grandeur de ce réveil.

CHAPITRE VIII

LES CAMPS RELIGIEUX ET LA PRÉDICATION DANS L'OUEST

Description d'un *camp-meeting*. — Large place à l'initiative individuelle. — Intervention des fondateurs de sectes. — Un sermon sur la divinité de Jésus-Christ, par Cartwright. — Un promoteur de la paix universelle. — Sargent, chef de la secte des Alcyons. — Comment Cartwright démasque cet imposteur. — Un trait de fanatisme. — Le système de Sargent. — Lutte avec les perturbateurs des camps. — Les prouesses de Cartwright. — Une bataille en plein *camp-meeting*. — Un avis d'Asbury aux perturbateurs. — L'influence des camps sur l'évangélisation de l'Ouest. — Ce qu'en pensait Asbury. — Les côtés fâcheux de cette institution. — La prédication des pionniers. — Son caractère populaire, direct et pratique. — Les remontrances d'Axley. — Une sortie contre les jeunes pasteurs à la mode. — Une admonestation aux ménagères irritables. — Le sérieux, caractère dominant de cette prédication.

Le grand mouvement religieux des années 1800 et 1801, dont nous avons essayé de dépeindre la physionomie générale, eut ceci de particulier qu'il ne fut que le prélude d'une période de réveils nouveaux et non interrompus, période glorieuse pour l'Ouest, où le réveil s'établit en permanence. Nous ne nous sommes pas donné la tâche de ra-

conter cette œuvre dans son déroulement historique. Il nous suffira d'avoir précisé son caractère à ses débuts. Nous avons à faire connaître maintenant avec quelque détail une institution dont le réveil dota l'œuvre de l'Ouest, et qui est certainement la plus originale dont nous ayons à nous occuper; nous parlons des camps religieux. Laissons à M. Milburn, l'éloquent prédicateur aveugle, le soin de nous esquisser en quelques traits la physionomie de ces assemblées, qui ont été si souvent étrangement caricaturées.

« Dans le moment de l'année qui sépare la moisson de la coupe des fourrages, nos fermiers ont un temps de répit; c'est l'époque des camps religieux. Ceux qui n'y ont assisté que dans le voisinage des grandes villes ou dans des districts populeux, où ils sont souvent le rendez-vous d'une foule de paresseux et de moqueurs, auront de la peine à se faire une idée un peu juste de leur impressive beauté et de leur incontestable utilité dans une contrée nouvelle, dont les habitants sont clair-semés sur de vastes étendues de pays. On choisit un endroit retiré, soit la berge de quelque rivière, soit l'ombrage touffu d'un bocage d'érables, en ayant soin de se placer non loin de pâturages et de fontaines destinés à pourvoir aux besoins des caravanes qui vont arriver. Bientôt sur ces terrains s'élèvent des tentes de grosse

toile et d'autres abris aussi modestes, formant par leur rapprochement un immense parallélogramme, à l'intérieur duquel une vaste plate-forme est accommodée pour le culte; des bancs grossiers, une estrade des plus modestes en font tous les frais. Au centre de chaque tente est dressée une grande table, pourvue avec une frugalité qui n'exclut pas l'abondance et qui reste dressée. pendant tout le temps des réunions, qui sont de la sorte les fêtes de l'hospitalité aussi bien que de la dévotion. C'est, en général, le jeudi ou le vendredi que, les arrangements préliminaires étant terminés, les exercices religieux peuvent commencer. Au point du jour, le son de la trompe réveille les fidèles arrivés de la veille; peu après, elle retentit une seconde fois dans le camp pour rappeler aux habitants de chaque tente le culte domestique; et en ce moment vous pourriez entendre monter de chaque cercle de famille les doux accents d'un cantique de louange vers Celui qui a veillé sur ceux qui dormaient. A diverses reprises, pendant la journée, le son de la trompe donne le signal des services religieux, qui se prolongent jusque bien avant dans la soirée. Cela dure, en général, de quatre à six jours.

« Peu de spectacles sont aussi émouvants que celui qu'offre cette foule innombrable réunie à l'ombre des grands arbres tout couverts de ver-

dure et priant dans le sanctuaire de la nature, la plus antique et la plus noble de toutes les cathédrales, dont les flèches élancées, se perdant dans un océan de lumière, laissent bien loin derrière elles toutes les magnificences de l'art humain. Une pareille scène est bien faite pour inspirer le prédicateur, et pour lui ouvrir un accès sûr et facile jusqu'au cœur de celui qui l'écoute. Mais c'est le soir surtout que le camp revêt son aspect le plus pittoresque. Des torches de bois de pin, placées de distance en distance, projettent de brillantes clartés sur l'assemblée et illuminent d'une façon étrange la forêt, partout ailleurs plongée dans l'obscurité. La puissance de la musique ne m'a jamais autant remué que dans de pareils moments, alors que du milieu d'une immense assemblée, pendant la nuit, éclatait tout à coup un hymne sorti vibrant de mille âmes émues. Personne ne pourra se faire une juste idée de l'excellente influence exercée dans l'Ouest par ces fêtes des tabernacles. Les habitants de cette nouvelle contrée, dont l'esprit n'était pas voilé par les sophismes d'une éducation civilisée, sont venus y recevoir d'excellentes leçons de fraternité et de piété (1). »

Les camps étaient généralement présidés par

(1) *Ten years of preacher life, by William Henry Milburn.* — New-York and Edinburgh.

un certain nombre de pasteurs qui se partageaient le travail. L'emploi du temps était loin, d'ailleurs, d'être systématiquement fixé; une large place était laissée à l'initiative inviduelle, et des incidents imprévus venaient parfois changer la physionomie des réunions, où régnait la plus entière liberté. Finley nous raconte que, pendant les premières années de son ministère, il présidait des assemblées en plein air, en collaboration avec un des plus anciens pionniers de l'œuvre, le père Collins. Il prêchait un jour avec beaucoup d'animation à un immense auditoire, fort attentif et profondément remué, lorsque son vieux collègue se leva tout à coup derrière lui sur l'estrade, et, posant la main sur l'épaule du jeune homme, l'arrêta, au milieu d'une période éloquente, par ces mots : « C'est assez, cher frère, asseyez-vous; remettez la fin de votre discours à une autre occasion, et maintenant jetons à la mer le filet de l'Évangile; nous aurons une bonne pêche, Dieu aidant. » Le jeune orateur fut bien un peu froissé par cette brusque interruption, mais il ne tarda pas à s'apercevoir que le vieux pionnier avait bien fait de couper court à des développements oratoires, qui menaçaient de faire dégénérer en une stérile émotion des impressions profondes. La journée fut excellente et féconde en bons résultats.

Si les camps furent un précieux stimulant pour la vie religieuse dans l'Ouest, ils eurent l'inconvénient de donner aux oppositions de toute nature l'occasion d'éclater au grand jour. La liberté qui y régnait tenta plus d'une fois les fondateurs de secte, et ils s'efforcèrent de remporter quelques victoires sur ce champ de bataille ouvert à tous. Il faut dire toutefois que le remède était à côté du mal; car c'était déjà un véritable succès pour l'Évangile que de contraindre ses adversaires à lever le masque et à se produire au grand jour. La plupart des systèmes bizarres nés de la fermentation religieuse de cette époque se montrèrent incapables, en effet, de supporter la redoutable épreuve de la publicité. Le bon sens populaire en fit promptement justice.

Ces grandes assemblées eurent donc, dès l'origine, un double résultat; elles travaillèrent efficacement, comme nous l'avons vu, au réveil des consciences, et elles combattirent les hérésies innombrables qui cherchaient à se faire leur place au soleil. Bien que nous ayons déjà dit un mot en passant de ces luttes, il est nécessaire que nous y revenions avec quelques détails, puisqu'elles donnèrent longtemps leur caractère particulier à ces assemblées en plein air.

Nos pionniers eurent souvent à lutter, dans ces occasions, contre un pâle et froid rationalisme.

« Lorsque j'arrivai le dimanche au camp, raconte Cartwright, je fus bientôt environné d'une foule immense qui était tout yeux et tout oreilles. Je pris pour texte cette parole : « Au Dieu inconnu! Celui que vous adorez sans le connaître, « c'est celui que je vous annonce! » Et pendant deux heures je travaillai de toutes mes forces à établir la suprême divinité de Jésus-Christ et à pourfendre l'arianisme, qui avait fait d'immenses progrès dans la contrée. Une secte nombreuse, qui accaparait le nom de *chrétiens,* avait réussi à implanter ces principes détestables dans le pays, en dépit des efforts de nos frères les baptistes. Pendant que je parlais, le silence le plus solennel et l'attention la plus profonde régnaient dans l'auditoire; je sentais que Dieu était là et qu'il faisait pénétrer lui-même mes paroles dans les cœurs. Je montrai que, si Jésus n'est pas Dieu, la terre et le ciel lui-même sont remplis d'idolâtres; puis, en terminant, je m'écriai : « Et maintenant, « s'il était dans l'assemblée un seul homme, un « pasteur, une femme, un enfant qui refusât à « Jésus-Christ les honneurs divins, je l'adjure « d'apporter ici son témoignage et de nous l'indi« quer en levant la main. » Pas une main ne se leva. Je réclamai alors de mon auditoire un témoignage plus éclatant encore, qui fût la preuve du triomphe de notre sainte religion sur toute

cette légion d'impurs démons sortis des marais stagnants de l'arianisme, de l'unitarisme et du socinianisme. Toutes les mains se levèrent à ma demande, pour attester que Christ est Dieu à la gloire du Père. Et, en ce moment, de toutes les poitrines s'éleva un cri de joie, de tous les yeux coulèrent d'abondantes larmes; nul parmi nous ne pouvait douter de la présence de Dieu. Cette journée fut glorieuse. Deux cents personnes se convertirent et les prédicateurs ariens durent s'enfuir. »

Les visionnaires et les illuminés étaient également l'un des soucis des missionnaires. « A l'un de nos camps religieux, raconte le même prédicateur, je vis arriver un homme qui nous venait des Carolines. Il prêchait la paix universelle et annonçait l'intention de fondre toutes les Églises en une seule. La mission extraordinaire qu'il avait reçue de Dieu ne devait expirer que lorsque, à la tête des Juifs, il serait rentré en Palestine et aurait rebâti le temple. A ce moment-là, disait-il, Jésus-Christ devait descendre parmi les hommes, et lui, son prophète, devait entrer triomphalement dans la cité sainte, monté sur un coursier. Jusqu'à cette heure, il se faisait une règle de n'aller qu'à pied. Cet homme débitait ces absurdités avec une onction touchante; peu à peu même il s'élevait au ton et aux gestes de

l'extase. Tout cela était fort décousu, ce qui n'empêchait pas nos gens de s'en déclarer émerveillés. On en vint même à me demander de lui céder la chaire, ce que je refusai formellement. J'ai toujours agi de la sorte, persuadé que des gens de cette espèce peuvent fabriquer un nombre immense de fanatiques en moins de temps qu'il n'en faudrait à vingt bons ministres de Jésus-Christ pour arracher cinq pécheurs à l'erreur de leurs voies. »

A côté de quelques fanatiques de bonne foi, il y avait toute une légion d'imposteurs qui ne craignaient pas d'appeler les mensonges les plus grossiers, les jongleries les plus profanes au secours de leurs prétendues inspirations. Ces charlatans de bas étage réussissaient à s'environner, aux yeux de leurs dupes, d'un prestige irrésistible, au moyen d'artifices vulgaires. On ne se fait pas d'idée de la crédulité du gros de la population dans l'Ouest, à une époque reculée. Le vaillant pionnier que nous venons de citer nous raconte des traits vraiment incroyables de l'audacieuse mauvaise foi des uns et de l'aveugle crédulité des autres. Tel prétendait être en mesure de fournir des renseignements minutieux sur le sort des trépassés; il évoquait les morts, et était, il l'assurait du moins, en relation avec Dieu, avec les anges et avec les démons. « Sur ce dernier point, je le crus sans peine, » remarque

notre auteur. Tel aufre avait fondé une secte, et ses partisans portaient le nom bizarre d'*alcyons*. Laissons le même prédicateur nous raconter de quelle manière il se débarrassa d'eux et perça à jour leurs impostures.

« Il y avait dans la ville de Marietta un prédicateur du nom de Sargent, qui avait commencé par prêcher l'universalisme; puis découvrant qu'au milieu de la bigarrure des opinions et avec la disposition générale des esprits, il lui serait aisé de faire des dupes, il fonda une Église nouvelle, celle des *alcyons*, et se donna comme le prophète inspiré chargé d'annoncer et de précéder le millénium. Il prétendait avoir des visions, tomber en extase et converser avec les anges. Ses partisans étaient fort nombreux dans la ville et dans tout le pays environnant, et sa doctrine était répandue par des prédicateurs des deux sexes. Les presbytériens et les congrégationalistes le redoutaient. Pour nous, n'ayant pas de lieu de culte dans la ville, nous prêchions soit dans la maison de ville, soit ailleurs, quand on nous y invitait. Les congrégationalistes m'ayant offert leur salle de réunions, je me décidai à attaquer en face les erreurs des alcyons. Cette sortie fit grand bruit dans la contrée. Sans désemparer, nous convoquâmes, mon collègue Sale et moi, un camp religieux dans le voisinage de la ville. Sargent, flairant quelque chose

de nuisible à ses intérêts, s'y montra, et eut même l'audace de nous demander la permission de prêcher, permission qui lui fut unanimement refusée.

« J'ai déjà dit que mon Sargent entrait en extase et avait des visions. Il tombait en pâmoison, étendu sur le sol, et quand il revenait à lui, il racontait les choses merveilleuses qu'il avait vues et entendues. Le dimanche soir, Sargent vint donc au camp, il s'était procuré de la poudre et avait allumé un cigare; puis il s'était rendu au bord de la rivière, à une centaine de pas de notre assemblée, avait étendu sa poudre sur le tronc d'un gros arbre et l'avait enflammée avec son cigare. La brillante clarté produite par l'explosion de la poudre (il était nuit) attira l'attention de la foule, qui se précipita vers l'endroit, et trouva Sargent étendu à terre. Le peuple fit cercle autour de lui, avide de connaître quelle serait la suite d'une aventure dont il ne parvenait pas à percer le mystère. A la fin notre visionnaire reprit ses sens et dit que Dieu venait de lui confier un message pour les méthodistes. Dieu, disait-il, lui était apparu sous la forme d'une vive clarté, il était tombé sous l'atteinte divine et avait eu alors une vision.

« La vue de ce rassemblement insolite attira mon attention de ce côté, et, prenant une torche, je descendis vers la rivière pour me rendre compte par moi-même de ce qui se passait. Aussitôt que

j'approchai de l'arbre, je fus frappé de l'odeur du soufre dégagée par la combustion de la poudre; en examinant de près le tronc, je reconnus les traces de l'explosion, et j'aperçus à terre le cigare qui l'avait déterminée. C'en était assez pour établir ma conviction, et pendant qu'il débitait ses impostures, j'allai droit à lui, et lui demandai s'il était vrai qu'un ange lui fût apparu au milieu de cette vive clarté.

« — Sans doute, me répondit-il avec assurance.

« — Et cet ange ne sentait-il pas le soufre?

« — Pourquoi cette question ridicule?

« — Parce que si un ange vous a parlé, il ne peut venir que de l'abîme où brûlent éternellement le feu et le soufre.

« Et, élevant la voix, je m'écriai : « Je sens encore le soufre. » Je me rapprochai de l'arbre, et j'invitai les gens à venir s'assurer de la chose par leurs propres yeux. Ils accoururent : la fourberie fut manifeste, et Sargent se vit déjoué dans ses ruses et traité de vil imposteur. Il déguerpit, et nous n'eûmes plus rien à démêler avec lui ni avec ses anges de soufre.

« J'ajouterai un trait qui achèvera de prouver l'étrange fanatisme de cette secte éphémère. Un prédicateur des alcyons prétendait être parvenu à un tel degré de sainteté que sa nature physique elle-même échappait à la loi universelle de la

mort; il croyait pouvoir s'affranchir de la vulgaire nécessité de manger pour vivre. Ce fanatique était de bonne foi, et s'était si bien mis dans l'esprit cette flagrante absurdité qu'il voulut en faire l'épreuve. Il put vivre seize jours privé de toute nourriture, et mourut d'inanition au bout de ce temps. Cette triste aventure jeta un seau d'eau froide sur le zèle des alcyons, et mit fin à cette supercherie insensée. »

Ce dernier trait d'aveugle fanatisme nous est confirmé par un autre pionnier, J.-B. Finley, sous les yeux duquel il se passa. Il y ajoute un détail omis par Cartwright, à savoir que la secte entière, faisant un rapprochement sacrilége entre le suicide de ce pauvre insensé et la mort du Sauveur, annonçait qu'au bout de trois jours il ressusciterait. On conserva donc le cadavre jusqu'au moment où la décomposition se déclara.

Nous avons indiqué précédemment au nombre des traits saillants du caractère national de l'Ouest, outre ce bon sens pratique et cette gaieté entraînante auxquels nous avons souvent dû faire allusion, un besoin inné de discourir et de raisonner. Pour qu'un sectaire se trouvât des adeptes, il fallait, règle générale, deux choses : d'abord qu'il eût la langue bien pendue, ensuite qu'il prît la peine de composer un système de doctrines et qu'il sût dogmatiser. Avec cela, il était sûr de

faire école, quelque bizarres que fussent ses doctrines, et quelque hautes que fussent ses prétentions. Le fanatique impudent, que Cartwright démasqua si adroitement, Abel Sargent lui-même, l'homme aux extases et aux visions, avait un système assez compliqué de doctrines, et cela fut pour beaucoup dans le succès inquiétant qu'il rencontra; on n'avait jamais vu encore un dogmatisme aussi accentué uni à une fourberie aussi audacieuse. Il annonçait spécialement l'annihilation des méchants, c'est-à-dire de tous ceux qui refusaient de faire partie de son Église. L'âme régénérée, disait-il, devient partie intégrante de Dieu; quand le corps meurt, il y a absorption de l'âme en Dieu. Il rejetait absolument l'existence de l'esprit malin, et ne croyait ni au jugement ni à l'enfer. Avec quelques bribes mal digérées de panthéisme vulgaire et d'universalisme, il s'était, on le voit, formé un *credo* qu'il s'en allait répandant partout, accompagné de douze disciples, hommes et femmes, beaux parleurs comme lui. On comprend que les camps religieux devinssent le théâtre naturel des prouesses de ces fanatiques. Heureusement que, par suite de la fermeté des prédicateurs, ils furent aussi le tombeau de la plupart de ces doctrines insensées.

On s'imagine sans peine que ces grandes convocations en plein air durent fréquemment être

l'occasion de troubles et d'agitations dans un public aussi mobile que l'étaient les premiers colons de l'Ouest. Il n'était pas toujours facile d'obtenir le calme et le silence de la part de ces assemblées populaires composées des éléments les plus hétérogènes, où tous les sentiments, toutes les émotions éclataient avec la plus entière liberté. Il fallait au prédicateur des qualités bien sérieuses pour qu'il parvînt à tenir en respect ces foules indisciplinées; il lui fallait surtout un caractère impassible et toujours prêt à faire face à l'imprévu. Cartwright fut un de ces hommes-là; l'énergie de sa volonté et l'intrépidité de son courage furent pour beaucoup dans les succès de son ministère. Rien ne l'effraya jamais dans les caprices de la multitude. Il la domina toujours, soit par sa parole tantôt impérative, tantôt sarcastique, soit même par des moyens plus violents que justifiait peut-être l'état de cette société en formation.

Un jour que son auditoire était particulièrement récalcitrant et refusait absolument de le suivre dans les déductions d'un sermon régulier, il grossit sa voix pour surmonter le tumulte et annonça qu'il allait raconter des histoires. Le silence se fit bientôt, car le vieux pionnier avait une réputation de conteur bien méritée. Quelques plaisants récits de la vie des bois suffirent pour changer complétement les dispositions de l'assem-

blée, et les mauvais sentiments ne tardèrent pas à s'éteindre dans l'hilarité. Cette façon d'agir, la seule peut-être qui dans ce moment eût quelque chance de succès auprès d'une pareille assemblée, ne plut pas à l'un de ses auditeurs, vieux baptiste de souche puritaine, qui se leva entre deux anecdotes et tança vertement le conteur, en lui criant d'une voix rude : « Ne nous faites pas rire, faites-nous pleurer. » L'incorrigible pionnier s'en tira par un bon mot ; le conseil était bon toutefois, et il ne tarda pas à prouver à son censeur qu'il savait aussi bien faire pleurer que faire rire.

« C'est au milieu des camps religieux, dit M. Cucheval-Clarigny, dans la notice intéressante qu'il a consacrée à notre pionnier (1), que Cartwright se trouve dans son élément. Ces grandes multitudes l'inspirent, l'idée du bien à accomplir le transporte et le rend infatigable. Tout le long du jour, il prêche, il chante des hymnes, il exhorte les pécheurs qui recourent à lui ; la nuit, il veille et prie, le repos semble lui être inconnu, et cependant le *camp-meeting* se prolonge quelquefois durant toute une semaine et même plus. Aussi quelle sainte indignation et quelle vigueur il déploie contre ceux qui veulent entraver l'œuvre de Dieu ! Des marchands ambu-

(1) *Revue des Deux Mondes*, du 15 août 1859.

lants viennent s'installer aux environs du camp et se mettent à vendre des liqueurs fortes. Cartwright va trouver les magistrats du canton, et de gré ou de force, par adresse ou par importunité, il obtiendra l'éloignement de ces marchands. Si on lui objecte le silence de la loi et la liberté des transactions, il se mettra à la tête des fidèles, s'emparera du vin et de l'eau-de-vie et les gardera sous clefs jusqu'à la levée du camp. Ces familles, qui viennent tout entières au camp, comptent dans leur sein des membres, des jeunes gens surtout, qui ont peu ou point de piété; que la curiosité seule a amenés, qui ne cherchent que des occasions de se divertir. Il est aussi des gens à qui ces réunions déplaisent et qui se font un point d'honneur de les troubler. Ils collectionnent des crapauds pour les lancer dans l'assemblée au moment le plus pathétique d'un sermon; ils complotent de lancer la nuit des pétards au milieu du camp pour y mettre la confusion, de surprendre nuitamment les prédicateurs pour les berner, ou d'emmener dans une fondrière quelque chariot et ceux qui dorment dedans. Cartwright heureusement fait bonne garde; il pose des sentinelles, il accomplit en personne plusieurs rondes. Tel, qui venait pour faire un mauvais coup, est trop heureux de détaler à toutes jambes. Un garnement qui avait juré de conduire à la

rivière et de jeter à l'eau le chariot du prédicateur, au moment d'exécuter son dessein, se sent prendre au collet. Cartwright, qui l'a guetté, armé d'un fort gourdin, le mène tout droit à la rivière, et l'oblige, sous menace du bâton, à prendre un bain forcé.

« D'autres fois Cartwright noue des intelligences parmi ses ennemis; il en transforme quelques-uns en alliés, il pactise avec eux, et leur permet de s'aller divertir plus loin, s'ils lui garantissent la tranquillité du camp. Un jour que ceux qui devaient troubler l'ordre en étaient ainsi devenus les défenseurs, arrive un jeune fat, tout fier de ses longs cheveux bouclés et frisés à la dernière mode ; il va s'asseoir du côté réservé aux femmes, et aucune observation ne peut lui faire quitter la place. Cartwright réclame l'exécution des conventions ; le jeune homme est saisi par les alliés naturels du prédicateur, qui l'enlèvent de l'enceinte, et s'armant de ciseaux, le tondent complétement. Parfois, il est vrai, les animosités religieuses et les passions se sont mises de la partie ; aucun arrangement n'est possible, et la force seule peut assurer le repos de ceux qui se sont réunis pour prier. Cartwright n'hésite pas, il ne se laisse intimider par aucune menace, et il est le premier à payer de sa personne.

« Le camp se composait, raconte-t-il, d'un

grand nombre de tentes, et l'on peut dire que pour ce pays c'était une véritable révolution ; jamais aussi peut-être ne vit-on pareil assemblage de garnements et de bandits. Ils arrivèrent ivres, armés de poignards, de couteaux, de gourdins et de cravaches, jurant qu'ils disperseraient le camp. Après nous avoir fort incommodés le samedi soir, ils s'assemblèrent de bonne heure le dimanche matin, résolus à amener une mêlée générale. Je devais prêcher à huit heures. Comme j'étais à la moitié de mon sermon, deux jeunes gens fort bien mis traversèrent l'assemblée munis de grands fouets, et le chapeau sur la tête : ils se placèrent au milieu des femmes, se levant et se rasseyant tour à tour, et se mirent à parler et à ricaner. Ils étaient près de l'estrade ; je les invitai à cesser et à sortir : ils me répondirent en jurant, m'engagèrent à me mêler de mes propres affaires, et m'assurèrent qu'ils ne sortiraient point. Je m'arrêtai et réclamai l'intervention d'un magistrat. Il y en avait deux présents, mais je vis qu'ils avaient peur. Je les sommai de faire arrêter ces deux jeunes gens, ils répondirent qu'ils ne le pouvaient faire. Je leur dis, en quittant l'estrade, de m'autoriser à les arrêter, et que je l'essayerais au péril de ma vie. Je me dirigeai vers les jeunes gens : ils me crièrent de ne pas approcher ; je continuai. Un d'eux essaya de me frapper à la

tête avec son fouet; mais je le saisis au milieu du corps et je l'enlevai du banc où il était. Une lutte en règle commença. L'assemblée était tout en émoi; j'entendais les magistrats crier et sommer les bons citoyens d'aider à rétablir l'ordre. Dans la lutte, je renversai à terre mon prisonnier, qui essaya en vain de se dégager; je lui dis de se tenir en repos, sinon que je lui défoncerais les côtes. La canaille s'était soulevée et se ruait sur nous pour délivrer les prisonniers, car on avait saisi aussi l'autre jeune homme. Un vieil ivrogne de magistrat vint à moi et m'enjoignit de lâcher mon captif. Sur mon refus, il se mit à jurer qu'il me mettrait par terre; je lui dis de se retirer, je priai un de mes amis de tenir mon prisonnier, et, au moment où l'ivrogne se jetait sur moi, je parai son coup de poing, je le saisis par le col et par les cheveux, puis, l'attirant brusquement en avant, je l'étendis à terre et me mis à genoux sur ses reins, lui enjoignant de ne pas remuer sous peine d'être vigoureusement rossé. La mêlée était devenue générale, les bandits étendirent à terre sept magistrats, plusieurs prédicateurs et d'autres encore. Je donnai mon ivrogne à garder et je me mis au premier rang des amis de l'ordre. Je ne tardai pas à me trouver en face du chef des bandits, il me lança trois coups de poing dans l'intention de me renverser. Au troisième coup, par la violence

même de son effort, il découvrit sa figure. Je n'eus plus apparemment la force de résister à la tentation, je lui appliquai un coup sur le coin de l'oreille et je l'étendis par terre. A ce moment les amis de l'ordre se précipitaient par centaines sur les bandits et les terrassaient en grand nombre. La place devint trop chaude pour les assaillants, qui tournèrent le dos et s'enfuirent dans toutes les directions. Nous fîmes une trentaine de prisonniers, qui furent gardés dans une tente jusqu'au lundi matin ; ils furent alors traduits devant les magistrats et condamnés au maximum de l'amende. Quant à mon magistrat ivrogne, il fut condamné à une amende de vingt dollars et signalé au tribunal le plus proche, qui le destitua. »

« On comprend aisément ce qu'une mêlée pareille avait dû jeter d'agitation et de désordre dans les esprits. Il semblait impossible de ramener au calme la multitude échauffée par la lutte ; aucun prédicateur ne voulait se hasarder à prendre la parole. Cartwright seul, la conscience en repos, parce qu'il croyait avoir rempli un devoir et n'avoir cédé qu'à la nécessité, se sentait surexcité par l'abattement général ; il va trouver l'ancien qui présidait et qui était plus découragé que les autres, et il demande à prêcher. La trompette convoque les fidèles, il s'élance sur l'estrade, prend

pour texte : « Les portes de l'enfer ne prévaudront « pas contre l'Église, » et au bout d'une demi-heure, suivant sa phrase favorite, le pouvoir de Dieu se manifestait dans tout l'auditoire. »

Finley nous raconte que le pacifique évêque Asbury et son ardent collègue Mac-Kendree assistaient, en 1812, à des assemblées en plein air qui furent signalées par des désordres semblables, et où se fit remarquer par son courage un pasteur du nom de Birkhammer, qui, doué d'une force herculéenne, pouvait saisir d'une main un homme vigoureux et le lancer à dix pas. Grâce à lui, la victoire fut aux amis de l'ordre. Cette explosion de la vie des bois, sous une de ses faces les plus étranges, surprit considérablement Asbury et porta un certain trouble dans ses idées. La lutte finie, il monta pourtant en chaire, et, se tournant vers la partie de l'assemblée qui pouvait représenter encore l'élément du désordre, il lui dit en manière de justification pour ses collègues : « Mes chers amis, vous ferez bien de vous rappeler que tous nos collègues ne sont pas parfaitement sanctifiés ; aussi je vous recommande de les laisser tranquilles ; je vous préviens que, si vous les excitez et que le démon s'en mêle, vous apprendrez à vos dépens qu'ils sont les plus vaillants et les plus rudes combattants du monde. Je vous exhorte donc, si vous ne pouvez absolument pas être de

leurs amis, à rentrer chez vous et à les laisser en paix. »

De pareilles scènes que nous ne justifions pas, bien qu'il nous répugne fort de les juger en nous plaçant au point de vue de la vie civilisée, n'étaient que l'exception, il faut bien le dire. Les prédications, en général, demeuraient dans l'esprit de paix et de mansuétude de la nouvelle alliance, et bien souvent l'Esprit de Dieu se chargea lui-même de terrasser les adversaires. Un jour que les émeutiers, sous la direction d'un mauvais sujet émérite du nom de Fraley, avaient juré d'expulser de la place les prédicateurs et leur monde, et avaient à cet effet ouvert un bal sur les terres mêmes du camp, on entendit tout à coup un cri perçant qui interrompit danses et chansons; le meneur de l'émeute venait de tomber sous l'atteinte de l'Esprit de Dieu, et en proie à une conviction de péché d'une rare intensité. On devine quel désarroi un pareil événement jeta au milieu des danseurs. Fraley se convertit, et employa par la suite son activité et son entrain à amener au salut ses anciens compagnons de débauche.

Les camps religieux ont joué un rôle important dans l'évangélisation de la vallée du Mississipi; ils ont réussi comme toute institution qui naît à son heure et qui répond à de véritables besoins.

Ils ont été pendant de longues années l'un des plus puissants moyens d'action de l'Église, et par eux des milliers d'âmes ont été atteintes et converties, qui eussent probablement toujours échappé à l'influence des moyens plus réguliers. Les hommes dont le jugement était le plus sain et dont le caractère était le plus calme n'en jugèrent pas autrement que les autres, et le sage Asbury n'hésita pas à approuver pleinement cette sorte d'assemblées, qui étaient nées providentiellement pour répondre à une situation sociale et à des nécessités tout exceptionnelles. En 1809, il demandait qu'on en établît dans chaque district. Ce vœu devait être plus que réalisé. Les *presiding elders* (présidents de district) multiplièrent ces sortes d'assemblées à tel point qu'un seul district, celui de Miami, en eut dix-sept dès cette année-là. Après avoir assisté à l'une d'elles, l'évêque écrit : « Je ne puis dire ce que j'éprouve, je suis presque au ciel. Il faut que je prêche en plein air moi aussi ! » Il s'écrie encore : « Je voudrais que nous eussions vingt camps religieux par semaine sur tous les points. Je suis frappé des grands effets qui en résultent. »

Cette institution toutefois avait ses dangers, et le bien qu'elle fit fut souvent mélangé d'abus graves, que des voix toujours plus nombreuses signalèrent à l'attention de l'Église. L'excitation

religieuse à laquelle donnèrent lieu ces grandes assemblées populaires ne fut pas toujours saine, et les phénomènes physiques qui l'accompagnèrent se changèrent souvent en une sorte d'épidémie alarmante. Aussi, le moment vint où les *camp-meetings* tombèrent en discrédit et furent à peu près complétement discontinués. Ils ont repris faveur depuis quelques années et se tiennent aujourd'hui en grand nombre et dans des conditions singulièrement améliorées. Placés sous la protection des lois, soumis à des règlements que l'État a approuvés, ils se sont transformés en fêtes religieuses qui attirent chaque année des multitudes de fidèles et sont presque passées à l'état d'institution nationale.

On comprend quelle influence durent exercer sur la prédication des missionnaires de l'Ouest les assemblées populaires dont nous venons de parler. Le moment nous paraît venu d'essayer de caractériser cette prédication. Autant que nous pouvons en juger à distance et par ses effets, elle dut porter à un haut degré l'empreinte de cette société nouvelle qu'elle avait pour mission de ramener à Dieu. Le ministre itinérant était l'enfant du pays; il avait grandi dans la cabane du colon; en montant sur l'estrade du camp religieux, il n'abdiquait pas sa nationalité et ne divorçait pas avec le caractère de sa race. La pré-

dication devait, au contraire, donner un nouveau relief à ce caractère si original et si prime-sautier. Dépouillée de tout formalisme et rejetant toute convention factice, elle gagna en véritable sérieux et ne fut que plus puissante et plus impressive.

Dans l'Ouest plus que partout ailleurs, il fut vrai de dire que les auditeurs font le prédicateur. Au milieu d'une assemblée tumultueuse et bruyante, même lorsqu'elle était le plus sympathique à l'orateur, il fallait à celui-ci certaines qualités d'esprit et d'organe, qui ne sont pas aussi indispensables chez nous. La prédication tournait parfois à la polémique ; il fallait donc que le pasteur fût prompt à la répartie, en même temps que bien campé sur son sujet ; il devait toujours dans ses prévisions et dans sa préparation, laisser une grande place à l'imprévu. C'est dire qu'il devait être essentiellement improvisateur.

De là aussi le caractère tout populaire d'une telle parole. D'après ce que nous avons dit précédemment du degré de culture des premiers évangélistes, on comprend qu'il serait injuste de juger de l'influence de leur prédication par la somme de leurs connaissances acquises. On y eût cherché en vain des aperçus nouveaux ou un style irréprochable. Mais ce qui s'y rencontrait et ce que le peuple inculte des forêts appréciait bien plus, c'était la chaleur, c'était la vie, une vie débor-

dante et vigoureuse. Ces rudes harangues, dont l'inspiration du moment faisait tous les frais, et dont le style saccadé et haletant ressemblait au torrent des montagnes qui entraîne tout sur son passage, faisaient passer tout entière l'âme de l'orateur dans chacun de ses auditeurs. Cette parole fut parfois emphatique, exagérée, violente; qui songerait à s'en étonner ? ces défauts sont de ceux qui accusent une vie jeune et exubérante. Ce que ces hommes des bois attendaient de leurs pasteurs, ce n'étaient pas des périodes oratoires coquettement ciselées, ni des pensées subtilement nuancées, ni des périphrases habiles, ni des dissertations philosophiques et savantes, mais plutôt des faits d'expérience, et surtout cet accent de sincérité qui impose et qui émeut.

Ils ne manquaient jamais de précision dans leur parole. Ils parlaient la langue du peuple et se servaient des expressions les plus usuelles. De cette façon, leur prédication allait toujours à son adresse. Dans le pays où ils vivaient, un homme sait à deux cents pas loger une balle dans l'œil d'un écureuil ou moucher une chandelle avec sa balle sans l'éteindre. De pareilles gens doivent détester l'ambiguïté et goûter fort la précision. Aussi les vétérans de l'œuvre donnaient-ils trois conseils à leurs jeunes collègues, conseils qui mériteraient d'être écoutés même chez nous : « Pre-

mièrement, ne commencez que quand vous avez quelque chose à dire; secondement, dites-le; troisièmement, taisez-vous quand vous l'avez dit. »

De la part de ces hommes, dont ils connaissaient la vie austère et sainte, les colons, peu endurants en général, supportaient les répréhensions et les censures les plus sévères. Leur parole était toujours d'une intrépidité sans réticences; elle ne se défendait aucun sujet, et, au besoin, devenait une apostrophe directe et personnelle à des auditeurs incorrigibles. La salle de réunion se transformait parfois en une cour de justice, et la prédication en un réquisitoire impitoyable contre les endurcis. Quelques prédicateurs, particulièrement parmi les plus anciens, jouissaient du privilége de tout dire, et ils en usaient. Il n'était pas rare, par exemple, que James Axley (familièrement connu dans toute la vallée du Mississipi sous le nom de *Vieux Jimmy*) se mit, sa prédication achevée, à adresser à ses auditeurs des réprimandes très-directes, qui faisaient baisser plus d'une tête coupable. Cette indépendance de parole se manifestait surtout dans la critique des travers et des vices dont les missionnaires avaient le triste spectacle sous les yeux. Ils tonnaient contre l'ivrognerie, dont ils réussirent à arrêter les progrès dans une société qu'elle démoralisait

rapidement, contre la profanation du jour du repos qui était universelle, contre la manie de la spéculation, et contre la fièvre du jeu, qui firent d'innombrables victimes. Rien de ce qui pouvait éloigner les âmes de Dieu ne leur paraissait indigne des anathèmes de la chaire chrétienne. Ils étaient surtout impitoyables envers le luxe et la vanité dans les toilettes. Les vétérans, comme Cartwright et Axley, s'indignaient en voyant la simplicité des premiers jours faire place à la recherche. Ce dernier, particulièrement, ne se lassait pas de censurer ce qu'il appelait la conformité au monde; elle lui déplaisait surtout chez ses collègues, et il savait parfois leur donner très-habilement de bonnes leçons à cet égard.

Un jour qu'il prêchait dans une grande assemblée publique, entouré de plusieurs jeunes pasteurs assis sur l'estrade à ses côtés, il aborda son sujet favori d'une façon originale et piquante. Il ouvrit une discussion avec un adversaire imaginaire, qu'il supposait à l'autre bout de la salle et dont il énonçait lui-même les objections en modifiant légèrement sa voix; puis, reprenant sa voix naturelle, il s'efforçait de démolir ses arguments. Après quelques passes d'armes brillantes, il fit parler de la sorte son contradicteur :

— Mais, Monsieur le ministre, vous ne pouvez pas nier que quelques-uns de vos prédicateurs

méthodistes eux-mêmes ne s'habillent à la nouvelle mode, et n'aient un peu l'air et la tournure de nos jeunes dandys.

— Mon ami, reprit le pasteur, que dites-vous là? Ce n'est pas possible. Les prédicateurs méthodistes se font une trop juste idée de leur vocation, ils ont trop de bon sens et ils se respectent trop pour s'avilir eux-mêmes, et avec eux le ministère sacré dont ils sont revêtus, par une aussi grossière inconséquence dans la conduite.

— Vous ne voulez pas me croire, Monsieur le ministre; prenez donc un peu la peine de vous retourner et de regarder avec quelque attention ces jeunes pasteurs, vos collègues, qui sont auprès de vous, sur l'estrade.

Axley se tourna aussitôt avec une expression de profond étonnement et examina des pieds à la tête, pendant quelques minutes, deux ou trois jeunes pasteurs très-bien mis qui étaient à ses côtés. Cette inspection très-attentive parut mettre ceux-ci mal à l'aise : le prédicateur avait touché juste. Il se retourna ensuite lentement vers son auditoire; puis, le bras étendu et l'œil fixé du côté de l'interlocuteur imaginaire, il lui dit en abaissant la voix, quoique fort distinctement :

— Si vous le permettez, Monsieur, nous laisserons ce sujet de côté.

L'histoire ne dit pas si la leçon profita aux jeunes pasteurs trop amoureux des nouvelles modes. Que de pages de Cartwright qu'il nous serait facile de rapprocher de cette anecdote et où l'on verrait percer le même sentiment de réprobation pour le goût du luxe; nos pionniers le considèrent, en effet, comme l'un des dangers qui menacent la prospérité de cette chère Église, qu'ils ont réussi, à force de peines, à implanter dans les solitudes de l'Ouest.

Au nombre de ces hardiesses de la parole, que d'autres appelleraient peut-être des intempérances, il faut indiquer le caractère fréquemment agressif de cette prédication, caractère qui en fait une satire de mœurs perpétuelle. Les petits détails d'un intérieur de fermier viennent parfois en pleine lumière dans ces sermons, qui se donnent pour tâche de ne rien laisser en dehors de leur champ d'inspection. « Ah ! oui, mes bonnes sœurs, s'écrie Axley, dans cette Église, vous me paraissez aussi douces et aussi souriantes que des anges. L'une de vous vient m'inviter à dîner chez elle, et je m'y rends. Arrivé chez vous, vous me dites : « Asseyez-vous un moment, frère Axley, « tandis que je prépare le dîner, » et pendant que vous êtes à la cuisine, je vous entends élever la voix, disputer la domestique, distribuer des soufflets à vos enfants qui se mettent à pleurer;

en un mot j'assiste par l'ouïe à une scène d'intérieur qui n'a rien de bien édifiant. Cette bonne sœur, après cela, rentre auprès de moi, de nouveau, douce et le sourire sur les lèvres, telle qu'un beau jour d'été; on dirait vraiment qu'elle vient de dire ses prières. Dites-moi, mes bonnes sœurs, est-ce là ce que vous appelez piété et christianisme ? »

Cette prédication, réaliste dans le bon sens du mot, savait mettre à profit les occasions, les événements du jour et ces grandes scènes que la nature déroule sous les yeux dans ces contrées nouvelles. C'est ainsi que le terrible tremblement de terre de 1812 qui, pendant quelque temps, dérangea le cours du Mississipi, devint un excellent auxiliaire pour l'œuvre chrétienne et l'occasion d'un réveil.

Tout compté, le caractère dominant de cette prédication nous semble être, malgré quelques apparences contraires, un grand sérieux. Ces hommes simples, en présence de ces grandes assemblées qui se réunissaient pour les entendre, se disaient toujours qu'ils avaient devant eux des âmes à sauver de la colère à venir. Ils se disaient que de la force ou de la faiblesse de leur parole et de leur zèle pouvait dépendre, en quelque mesure, le salut ou la ruine éternelle de ces milliers d'âmes. L'enfer était pour eux une réalité saisis-

sante et qu'ils ramenaient fréquemment dans leurs discours. Ils étaient plus éloquents encore quand ils parlaient du ciel et de ses saintes joies, qui contrastaient si agréablement dans leurs espérances avec cette rude existence de fatigues et de labeurs incessants qu'ils menaient ici-bas.

Mais nous avons tort, sans doute, d'essayer de saisir sur le fait la chose du monde la plus insaisissable : la vie. Oui, et c'est là le mot qui résume le mieux cette parole, qui est plus qu'une parole, qui est un combat. La vie, sous ses formes multiples, avec toutes les exubérances de la jeunesse et avec toutes les énergies de la virilité, éclate partout dans l'œuvre de nos pionniers intrépides.

CHAPITRE IX

L'ÉVANGÉLISATION DES INDIENS

Premiers projets de mission parmi les Indiens. — Conversion de John Stewart. — Sa mission auprès des Indiens du Delaware et du Sandusky. — L'Église commence une œuvre régulière parmi les Guyandottes, — L'œuvre de James Finley. — Son œuvre de civilisation et d'évangélisation. — Conversion du chef *Between-the-logs*. — Miss Harriett Stubbs. — Une conférence avec les Indiens. — Une mission chez les *Têtes-plates*. — Difficultés créées à l'évangélisation des Indiens par les injustices des blancs. — Avenir de cette race.

Les Indiens de l'Amérique du Nord ont eu les prémices de l'œuvre des missions protestantes. John Eliot au dix-septième siècle, David Brainerd au dix-huitième, ont frayé la voie à d'autres humbles et fidèles messagers de la Bonne Nouvelle, qui ont accompli une œuvre bénie au milieu de ces tribus errantes. Malheureusement il est dans la destinée d'une pareille œuvre de laisser peu de traces après elle, ceux qui en étaient les objets s'éloignant et se fondant à mesure que la civilisation les a atteints.

L'Église méthodiste s'est sentie de bonne heure

appelée à évangéliser les Indiens; dès les premières années de son établissement en Amérique, elle en compta un certain nombre parmi ses membres. En 1788, le journal de Coke indique qu'il était sérieusement question de fonder une mission parmi eux. « Nous avons établi, dit-il, notre agence de publications sur un bon pied. Les profits qu'elle nous apportera seront employés, en partie à achever notre collége, et en partie à établir une mission et des écoles au milieu des Indiens. Par la bénédiction de Dieu, nous sommes déterminés à faire tous nos efforts pour introduire l'Évangile parmi les Indiens. »

Ce ne fut pourtant que vingt-cinq années plus tard que l'Église organisa une mission régulière au milieu de ces enfants du désert. Toute son attention s'était portée pendant cette première période sur ces populations nouvelles, que le courant toujours grossissant de l'émigration jetait sur l'Ouest et qu'il fallait sauver de la barbarie et de l'impiété. L'attitude belliqueuse des indigènes, longtemps en guerre ouverte contre les envahisseurs de leurs domaines, devait faire ajourner à des temps meilleurs la réalisation de ces projets. Pendant ce temps, les Indiens acquéraient de nouveaux titres à la sollicitude des missionnaires de l'Ouest par les actes mêmes d'hostilité dont ils se rendaient coupables envers eux.

Ce fut en 1815 que Dieu suscita l'homme qui devait inaugurer cette œuvre d'évangélisation et ouvrir la voie à une entreprise missionnaire régulière. Il s'appelait John Stewart. C'est une étrange histoire que la sienne. Il appartenait à la race noire et par conséquent aux couches les plus humbles de la société américaine. Il avait contracté dans sa jeunesse des habitudes d'intempérance, trop répandues chez les hommes de sa race, et son visage naturellement ouvert et intelligent avait pris une expression hébétée et presque hideuse. Un jour qu'il lui était arrivé de faire des libations trop abondantes, l'ennui de la vie s'empara de lui, et il résolut de mettre fin à une existence naturellement misérable et que ses débauches n'amélioraient guère. Comme il s'acheminait vers l'Ohio pour accomplir son funeste dessein, il passa près d'un lieu de culte, à Marietta, et son attention fut attirée par la voix d'un prédicateur itinérant, Marcus Lindsey, un Irlandais de naissance, devenu prédicateur dans l'Ouest. Le pauvre nègre entra et se tint debout près de la porte, écoutant de toutes ses oreilles les choses étranges et tout à fait nouvelles pour lui que disait le prédicateur. Celui-ci décrivit l'état misérable du pécheur exposé à la mort et à l'enfer; puis il montra les compassions infinies du Sauveur et son amour pour les plus dépravés.

Cette parole alla au cœur de Stewart; ce fut un message de miséricorde pour cette pauvre âme que le péché avait avilie et ruinée. Non-seulement il ne donna pas suite à ses projets de suicide, mais il rentra chez lui décidé à commencer une vie nouvelle. Sa conversion data de ce jour, et elle fut complète. L'Église ne tarda pas à lui ouvrir ses portes, et, dans ce milieu nouveau et sous l'action de l'Esprit de Dieu, se développèrent chez lui des qualités de cœur et d'esprit qu'on ne lui avait pas connues jusqu'alors. Ce pauvre enfant de l'Afrique ne savait pas grand'chose, à peine un peu lire et un peu écrire; en revanche, comme beaucoup de nègres, il chantait admirablement. A peine converti, il se demanda de quelle manière il pourrait se rendre utile. Cette pensée le poursuivait au point de l'empêcher de dormir. Pendant trois nuits consécutives il crut entendre une voix qui lui disait : « Va-t'en vers le nord-ouest et porte aux tribus indiennes l'Évangile de ton Sauveur. »

Stewart était pauvre; il n'avait pour amis que les méthodistes, qui le considéraient bien comme un frère, mais qui se refusaient à voir en lui l'étoffe d'un missionnaire. L'accueil glacial qui répondit à ses ouvertures sur ce sujet ne le découragea pourtant pas, et, convaincu que Dieu l'appelait, il partit, n'ayant pour tout bagage que sa

Bible et son livre de cantiques, et ne sachant par rapport au but de son voyage que ceci, que Dieu l'envoyait vers les pays situés au nord-ouest. Après de longues fatigues, il parvint au milieu d'une tribu d'Indiens *Delaware*, sur les bords du Muskingum. Comme il ignorait absolument leur langage, il se mit, à leur grande surprise, à chanter, à prier et à prêcher dans sa langue natale, qu'ils ne comprenaient pas davantage. Les Indiens arrêtaient sur ce noir étranger leurs grands yeux étonnés, sans paraître toutefois bien émus par ses exhortations et par ses larmes.

Celui-ci continua sa route jusqu'à un nouveau campement, situé sur la rivière Sandusky. Lorsqu'il fit son apparition au milieu d'eux, les Indiens célébraient une fête avec danses et orgies. La couleur de sa peau lui valut un accueil empressé, et on lui fit apporter une coupe remplie d'eau-de-vie pour qu'il participât à la fête commune ; mais il connaissait trop bien les effets de cette dévorante boisson pour ne pas la repousser vivement. Cela indisposa les Indiens, qui manifestèrent bientôt leurs mauvais sentiments. Stewart, se voyant dans l'impossibilité de leur expliquer sa conduite, se mit à chanter un de ses cantiques bien-aimés. Ce chant si nouveau produisit une étrange impression sur toute la multitude ; les danses furent interrompues, et la colère

s'éteignit dans les cœurs. Lorsqu'il eut fini, il tomba à genoux et se mit à prier avec ferveur pour le salut de ces pauvres gens. Pendant qu'il priait, un vieux chef, qui connaissait l'anglais, s'approcha, et se mit à interpréter mot après mot la prière de l'étranger. Il traduisit de la même manière l'exhortation qui suivit. L'émotion gagnait tous les cœurs, et assurément une grande œuvre eût été faite parmi ces pauvres gens, si le chef suprême de la tribu, irrité et jaloux de cette influence rivale, ne fût survenu violemment, en menaçant de son *tomahawk* l'importun prédicateur. John dut couper court à son exhortation, et s'en aller plus loin, le cœur gros de chagrin.

Notre étrange et infatigable missionnaire, loin de se décourager, résolut de faire une troisième tentative. Les Indiens auprès desquels il s'établit ne paraissaient pas mieux disposés que les autres, tout préoccupés qu'ils étaient par une grande fête nationale. Après avoir été longtemps éconduit, il obtint la faveur de prendre la parole devant la foule réunie, au moyen d'un interprète qu'il avait su trouver. On lui fixa l'heure et le lieu de sa réunion; mais quelle ne fut pas sa déception, au moment venu, de ne se trouver en présence que d'un vieil Indien et d'une vieille femme! Il leur prêcha néanmoins avec tout le zèle dont il était capable. Bientôt la curiosité s'éveilla autour de

lui. Lui-même se familiarisa avec la langue et les mœurs du pays. Un mouvement religieux intéressant fut le résultat de ses travaux.

Cette entreprise si extravagante aux yeux de la sagesse vulgaire, ne pouvait que paraître admirable aux yeux de la foi. Elle suffit pour attirer les regards de l'Église missionnaire de l'Ouest, sur ces tribus qu'elle avait trop laissées en dehors du cercle de son action. Ce que n'avaient osé entreprendre ni des comités religieux ni des synodes de pasteurs, un humble chrétien nègre l'avait entrepris. L'évêque Mac-Kendree vit dans ce fait une direction providentielle, et aussitôt il se consacra de tout cœur à cette œuvre chrétienne, et il résolut d'envoyer plusieurs missionnaires sur les traces du pieux éclaireur Stewart, qui continuait à pénétrer jusqu'au cœur des diverses tribus. A la conférence de Steubenville, en 1818, l'évêque exposa ce qu'il savait de l'œuvre commencée parmi les Indiens Guyandottes, dans le Haut-Sandusky, puis il adressa vocation à deux de ses prédicateurs, pour aller prêcher aux adultes et faire l'école aux enfants. Comme on n'avait alors ni comité missionnaire ni caisse de secours, il y avait à se demander où l'on prendrait les fonds nécessaires pour fonder cette mission. Selon leur habitude, les prédicateurs firent une collecte entre eux, et ces hommes, dont plusieurs igno-

raient avec quelles ressources ou avec quels expédients ils allaient retourner chez eux, donnèrent quinze dollars pour la mission naissante. Les deux prédicateurs désignés partirent, munis de cette faible somme et confiants en Dieu pour le reste.

Les deux frères Finley, dont l'aîné surtout nous est connu par ses Mémoires, furent au nombre de ces premiers envoyés. Bien que la voie eût été tracée par leur intrépide devancier, leur établissement au milieu des tribus indiennes fut loin d'être facile. Des préjugés, qui n'existaient pas contre le missionnaire de couleur, naissaient en foule contre le représentant de cette race blanche, que les diverses tribus s'accordaient à détester et qu'elles accusaient d'avoir profané leur antique patrie. Ces préjugés, James Finley nous raconte comment il réussit à les faire tomber l'un après l'autre, et comment les chefs de tribus et le peuple en vinrent à lui témoigner une confiance absolue. Dans leur affection pour lui, ils le surnommèrent le père de leur nation. La tribu des *Ours,* ayant perdu son chef, lui conféra cette dignité; sa femme était entourée de la même considération qu'une femme de chef. L'influence qu'il acquit, il la mit au service de l'œuvre de moralisation et de relèvement qu'il poursuivait; il obtint l'adoucissement graduel des lois inhumaines et des cou-

tumes barbares que les Peaux-Rouges considéraient comme l'héritage sacré de leurs aïeux ; il s'attaqua avec autant de succès aux vices que la civilisation avait laissés, comme un impur limon, sur ces enfants du désert qui la maudissaient ; le commerce des boissons spiritueuses fut sagement restreint et énergiquement combattu, et l'exemple donné par les nouveaux convertis fit plus pour sa suppression que toutes les mesures restrictives. Quelques-uns des chefs les plus vénérés de la nation firent profession de christianisme ; plusieurs devinrent même pasteurs auxiliaires, et leurs noms étranges et pittoresques figurent dignement dans l'histoire de cette mission à côté de ceux de John Stewart et des deux frères Finley.

James Finley fut l'instrument béni de la conversion de milliers d'Indiens, qu'il introduisit dans l'Église méthodiste. Dans son Autobiographie, où revit sous ses divers aspects l'œuvre de l'Ouest, il fait passer devant nous plusieurs physionomies indiennes fort attachantes, qui prouvent quelles conquêtes l'Évangile a su remporter au milieu de ces descendants des anciens possesseurs du sol américain.

L'un des Indiens convertis par James Finley était un chef qui portait un nom étrange, qu'il tenait sans doute, selon la coutume indienne, de quelque incident de sa vie ou de quelque trait de

son caractère; on l'appelait *Entre-les-poutres* (en anglais : *Between-the-logs*). Ce chef appartenait à la tribu des *Ours* et avait conquis la haute position qu'il occupait par l'énergie qu'il avait déployée dans la défense de sa nation. Peu avant sa conversion, il était parti un jour à pied de chez lui et était allé, malgré la longueur et les périls de la route, jusqu'à Washington, pour défendre la cause de ses compatriotes devant le gouvernement des États-Unis. Le secrétaire d'État lui ayant fait remarquer que sa conduite était irrégulière et qu'il ne convenait pas de venir ainsi en ambassade, sans se mettre en rapport préalable avec les consuls et les autres agents du gouvernement, le chef indien répondit fièrement : « Je le savais, mais j'ai pensé que les chemins sont libres, et je suis venu. » Dès qu'il eut été converti, il consacra son intelligence à la cause chrétienne. Il devint un serviteur actif de Jésus-Christ, et un prédicateur d'une originalité saisissante et d'une grande puissance; il fut chargé de la direction d'une école pour ses compatriotes et vint plaider leurs intérêts dans le sein des conférences annuelles des pasteurs méthodistes de l'Ohio. Une fois même, il alla jusqu'à New-York, où, dans des assemblées de missions, il parla avec énergie et éloquence des besoins de ses frères.

Des accessions de ce genre, — et elles se multiplièrent rapidement, — ne pouvaient que faire gagner du terrain à l'œuvre évangélique. Le dévouement admirable des missionnaires fut pour beaucoup aussi dans ces succès. Intelligentes et sensibles, les tribus indigènes comprenaient bien vite les mobiles qui animaient ces hommes. Ce qui les touchait surtout, c'était le zèle des femmes chrétiennes qui les accompagnaient. Une jeune fille d'un grand mérite, Miss Harriett Stubbs, appartenant à une des premières familles de la magistrature de l'Ohio, ne craignit pas de renoncer aux avantages de la vie civilisée pour aller se consacrer, dans la compagnie de la famille d'un missionnaire, à l'instruction des Indiens. Aussi ceux-ci la prirent-ils bientôt en singulière affection, et elle devint pour ainsi dire l'idole de la tribu, qui la considérait comme une messagère venue du pays des esprits pour enseigner aux pauvres Indiens le chemin du ciel. On ne l'appelait que « notre gentil petit oiseau rouge. » Il est impossible d'apprécier tout le bien qu'elle fit par sa piété simple et aimable.

A la suite de la conversion de quelques-uns des principaux chefs, il y eut un mouvement dans toute la tribu; on se mit de tous côtés à étudier les sujets religieux. Finley nous raconte qu'un soir son ami, le chef dont nous avons parlé, le fit in-

viter à venir en toute hâte chez lui. Il s'y rendit et trouva rassemblés les principaux chefs de la tribu, païens et chrétiens; il s'agissait de mettre en présence les deux croyances. Après qu'on eut mangé du miel et fumé, préliminaires indispensables selon la coutume nationale, un chef, appelé du nom énergique et peu rassurant d'*Yeux-sanglants*, prit la parole et fit une apologie habile des vieilles mœurs et des antiques croyances. La conférence fut très-sérieuse, et se prolongea jusqu'à neuf heures le lendemain matin. Le missionnaire raconte qu'il a rarement entendu des discours aussi bien pensés et aussi bien dits, que dans cette nuit mémorable. Lorsque la séance se leva, le parti païen avoua, avec une franchise qui lui faisait honneur, qu'il avait été complétement battu. Cette victoire fut décisive.

Voici un autre fait qui montre quelle ardeur les Indiens mettaient à embrasser le christianisme. Une de leurs tribus, les *Têtes-plates,* cantonnée au milieu des Montagnes-Rocheuses, vit arriver un jour un voyageur qui venait dans ces lointaines régions, dans des vues purement commerciales. Cet homme, sans être précisément pieux, avait quelques notions du christianisme, dont il fit part incidemment dans ses conversations. Ce qu'il put dire aux Indiens au sujet de Jésus-Christ et de la Bible, éveilla leur intérêt à un tel point, qu'ils se

14

mirent à questionner l'étranger sur ces choses si nouvelles pour eux. Celui-ci fut vite au bout de sa science, et, fort embarrassé pour leur enseigner ce qu'il ignorait lui-même, il leur dit que, du côté du soleil levant, vivaient en grand nombre des hommes capables de leur fournir tous les renseignements qu'ils désiraient. Le conseil de la nation fut convoqué, et quatre hommes furent délégués pour aller aux informations sur Jésus-Christ et sa Parole. Ces députés traversèrent plusieurs centaines de milles, et arrivèrent à Saint-Louis, où ils trouvèrent un accueil plein d'affabilité. Ils repartirent, porteurs de bonnes nouvelles, mais deux seulement rentrèrent dans leurs foyers : les deux autres périrent de fatigue en route.

La publicité qui fut donnée à ce fait intéressant réveilla les sympathies des chrétiens en faveur des tribus de l'Ouest; plusieurs missionnaires furent envoyés vers ces peuplades, et bientôt les contrées situées au delà du Mississipi assistèrent à un mouvement religieux considérable. Les nouveaux convertis renoncèrent généralement à leur existence nomade, et acceptèrent les habitudes de la vie civilisée. On ne peut que déplorer la mauvaise foi du gouvernement américain qui, après avoir « garanti à eux et à leurs enfants, à perpétuité, » le sol de leur habitation, les en a dépossédés, sans témoigner plus d'égards aux tribus civilisées et

chrétiennes, qu'aux tribus encore indisciplinées et nomades.

La position tout à fait instable et précaire faite aux Indiens, sans cesse refoulés par la civilisation, a complétement ruiné plusieurs églises qui florissaient au milieu d'eux ; car, bien que les missionnaires n'aient pas hésité à les suivre dans leurs lointaines migrations, ils n'ont pas pu empêcher que les injustices dont ils ont été les victimes n'aient produit chez eux des sentiments de mécontentement et de défiance. Toutefois, ils sont à l'œuvre, et, loin de se décourager, ils persévèrent dans leur travail, et des succès solides, sinon brillants, viennent récompenser leur foi.

Comme nous l'avons dit au commencement de cette étude, c'est un destin mélancolique que celui de ce peuple exproprié par la brutale main de la civilisation. Il n'y a aujourd'hui qu'une opinion parmi les savants et les hommes d'étude, au sujet de son avenir. La voici, exprimée avec une énergie triste, par M. Charles Lavollée : « Repoussé par l'invasion européenne, abruti par les spiritueux que lui apporteront les blancs, l'Indien remontera vers le nord, il fuira jusqu'à ce qu'il se trouve acculé aux glaces éternelles du pôle; là, après avoir jeté ses inutiles filets, et lancé dans le vide sa dernière flèche, n'espérant plus que dans l'hospitalité promise par le Grand-Esprit, il se

couchera sur la neige, qui l'aura bientôt couvert de son linceul, et, avec lui, toute une race aura disparu à jamais de la surface de la terre. »

Cette conclusion n'est pas la nôtre. Nous croyons fermement que le temps de la colonisation brutale et sanglante est passé pour les États-Unis, et que, en présence d'un peuple désormais impuissant et désarmé, ils sauront comprendre qu'il y a quelque chose de mieux à faire que de l'exterminer, et qu'il n'est pas impossible de se l'assimiler. Les principes chrétiens ont assez remporté de victoires des deux côtés, chez les vainqueurs et chez les vaincus, pour que ces espérances nous paraissent autre chose que de vaines utopies.

SECONDE PARTIE

—

LES OUVRIERS

Dans la première partie de ce travail, nous nous sommes borné à faire connaître, dans ses grands traits, l'œuvre missionnaire de l'Ouest américain et à en présenter une vue d'ensemble. Il nous reste maintenant à esquisser la physionomie de quelques-uns des ouvriers de cette vaste entreprise chrétienne. Les étroites limites dans lesquelles nous devons nous renfermer nous obligeront à ne donner qu'une place bien étroite à plusieurs des portraits de notre modeste galerie, et même à ne rien dire de beaucoup d'hommes qui auraient mérité pourtant d'être offerts à l'admiration de nos lecteurs.

CHAPITRE PREMIER

FRANCIS ASBURY

Naissance et premières années d'Asbury. — Il commence à présider des réunions religieuses. — Il devient l'un des prédicateurs de Wesley.—Asbury en Amérique.— Asbury évêque. — Son caractère. — Son amour pour les petits. — Asbury au milieu des nègres.— Conversion du nègre Punch. — Tentations au découragement. — Ses courses missionnaires. — Sa prédication. — Ses prières.

A la tête du mouvement religieux que nous avons décrit, nous avons retrouvé constamment un homme dont Wesley avait su discerner les rares talents et qu'il avait appelé, jeune encore, au poste d'évêque missionnaire de l'Église méthodiste d'Amérique. Francis Asbury fit de l'extension de son Église vers l'Occident la pensée dominante de sa vie. Son nom s'est souvent rencontré sous notre plume, mais il mérite mieux qu'une mention rapide. C'est par lui que doit s'ouvrir tout naturellement cette galerie des prédicateurs pionniers de l'Ouest.

Francis Asbury était né dans le Staffordshire, à quelque distance de Birmingham, le 20 août 1745. Élevé dans une atmosphère chrétienne par des parents pieux, il ouvrit de bonne heure son âme aux préoccupations religieuses ; son caractère naturellement grave le mettait à l'abri des tentations d'une jeunesse dissipée ; ses camarades d'école, qui tournaient volontiers en ridicule ces dispositions sérieuses, l'avaient surnommé *le ministre.* Dès cette époque, nous dit-il, « Dieu se tenait tout près de lui. » Il reçut une instruction solide qu'il compléta par ses études subséquentes auxquelles il ne renonça jamais ; il avait une passion véritable pour la lecture ; les livres religieux et théologiques étaient ceux qu'il goûtait le plus, et il est remarquable qu'entre tous ce furent les sermons de Whitefield qui parurent le plus impressionner son âme. Sa conversion avait précédé de plusieurs années ses relations avec les méthodistes. Mais dès qu'il les connut, il sentit qu'il y avait là un foyer de vie religieuse dont il avait besoin.

A l'exemple de tant d'autres, il comprit bientôt que la vie pour se continuer chez lui devait se manifester au dehors, et il se mit à convoquer dans le voisinage de sa résidence dés réunions de prières et d'exhortations familières. Son talent sympathique, sa voix harmonieuse et douce, son

extrême jeunesse, et surtout la foi ardente qui éclatait dans sa parole, tout prévenait en sa faveur, et la foule ne tarda pas à remplir les modestes locaux où Francis Asbury convoquait ses réunions. On s'étonnait de rencontrer tant de facilité dans la parole et tant d'ardeur dans la piété chez un jeune homme inconnu jusque-là et qui s'était formé dans la solitude. Les pasteurs du circuit le reçurent avec joie comme prédicateur local, bien qu'il n'eût que seize ou dix-sept ans. Dès lors, il commença à travailler à l'évangélisation missionnaire jusqu'au moment où l'Église lui ouvrit les portes du ministère proprement dit. Il n'avait que vingt et un ans. Cinq ans après, à la conférence de Bristol où il assistait, Wesley adressa à ses jeunes prédicateurs un appel pressant; il demandait des volontaires pour l'Amérique. Asbury, qui depuis longtemps se sentait appelé à porter l'Évangile dans ces lointaines régions, fut le premier à répondre. Le vieux patriarche du réveil anglais accepta d'autant plus volontiers ses services qu'il avait remarqué les aptitudes remarquables qui le distinguaient.

Nous avons parlé plus haut des progrès rapides de l'œuvre commencée dans le nouveau monde. Nous ne nous étendrons pas sur la part qui revient à Asbury dans ces succès. Qu'il nous suffise de dire qu'elle fut grande, et que ses rares

talents unis à sa profonde piété ne tardèrent pas à lui conférer une sorte d'épiscopat moral avant que l'épiscopat proprement dit vînt lui donner une autorité officielle.

La haute position à laquelle il fut appelé à la fois par le choix de Wesley et par le vote unanime de ses collègues ne fit qu'agrandir son champ de travail sans changer en rien l'esprit qui l'animait. Au lieu de circonscrire ses efforts dans une sphère limitée, il dut désormais parcourir la contrée tout entière, ne se donnant aucun relâche. Dans les visites qu'il faisait à ses frères disséminés et privés de communications fréquentes entre eux, il apportait un esprit fraternel et affectueux, et l'ami faisait toujours oublier l'évêque. L'évêque reparaissait pourtant dans les cas fort rares où la discipline menaçait d'être violée et où le travail paraissait négligé ; strict observateur de la discipline en même temps que travailleur infatigable, il avait le droit d'être sévère pour les autres.

L'évêque Asbury ne fut pas sans doute un de ces esprits créateurs qui suscitent une révolution et laissent après eux une longue traînée lumineuse ; intelligence solide plutôt que profonde, il avait pourtant toutes les qualités nécessaires pour diriger le mouvement religieux à la tête duquel le plaça la Providence. Au milieu des rudes labeurs de sa vie missionnaire, il ne cessait d'étudier, se

familiarisant avec les langues originales de l'Écriture, et donnant de la sorte un bon exemple à ses prédicateurs. Comme Wesley, il s'était donné, dans l'emploi de son temps, des habitudes méthodiques qui lui permirent d'accumuler une foule de travaux sur une existence d'une longueur moyenne. Il était l'ennemi juré de l'amour des aises, et il le combattait chez lui par une existence austère. Complétement détaché de toute vue intéressée, il se contentait de recevoir annuellement de l'Église soixante dollars (300 fr.) et, non-seulement il trouvait moyen de suffire à ses besoins avec ce traitement plus que modique, mais encore il parvenait à subvenir aux nécessités de quelques-uns de ses collègues qui parfois manquaient du nécessaire. Il ne se maria jamais; car, ainsi qu'il avait l'habitude de le dire, il était trop occupé de l'œuvre de Dieu pour se donner le souci d'une famille. Il semble pourtant avoir apprécié quels charmes répand sur la vie d'un pasteur la présence d'une compagne. C'est ainsi que la plupart de ses économies étaient consacrées à venir en aide à quelque pauvre prédicateur chargé de famille.

Auprès des populations naïves et ignorantes de l'Ouest, rien ne devait produire une impression plus profonde que la simplicité toujours digne de l'évêque. Les bonnes gens du pays ne pouvaient se lasser d'admirer la facilité avec la-

quelle un homme de manières aussi distinguées savait se plier à leur rude existence. Pour lui, il trouvait le secret de cette abnégation dans un ardent amour des âmes. Lorsqu'il entrait dans une cabane, il s'adressait surtout aux petits et aux délaissés. Les enfants se faisaient une fête de l'arrivée de *papa* Asbury, comme ils l'appelaient, et, à pelne entré, il les voyait grimper hardiment sur ses genoux et le couvrir de baisers. Les esclaves étaient aussi du nombre de ses meilleurs amis. « Je fus heureux l'autre soir, écrivait-il, en conversant avec les pauvres nègres dans la cuisine de M. Wells, tandis que le jeune prédicateur présidait une réunion pour les blancs dans le salon. Je dois veiller aux intérêts spirituels des pauvres et des petits ; c'est là ma vocation spéciale. »

En 1788, un jour qu'il se rendait à cheval à Charleston, il rencontra sur le bord de l'eau un nègre d'assez mauvaise mine qui pêchait en chantonnant une mauvaise chanson. L'évêque, lorsqu'il le vit, arrêta sa monture, et s'approchant de lui, lui demanda dès l'abord : « Mon ami, priez-vous quelquefois ? — Non, Monsieur, » répondit celui-ci un peu embarrassé. Asbury mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre et vint s'asseoir à côté de Punch (c'était le nom du pauvre esclave). Il se mit alors à lui parler avec une touchante affection des dangers auxquels on s'expose

par une vie donnée au péché, de la brièveté de nos jours, des terreurs du jugement dernier. Puis il lui parla des joies du ciel et des miséricordes infinies de Dieu; il lui montra que, dans ces miséricordes, il y avait une place aussi bien pour le noir enfant de l'Afrique que pour le blanc. Peu à peu la crainte de Punch s'était transformée en une violente émotion sous la parole de l'évêque. Les larmes coulaient en abondance sur ses joues noires, et il fixait avidement sur son interlocuteur ses grands yeux brillants. Celui-ci entonna alors quelques-uns de ces doux cantiques aimés des noirs, puis s'agenouillant sur le bord du chemin il adressa à Dieu une fervente prière en faveur de son nouvel ami, et prit congé de lui. Punch devint à partir de ce jour un homme entièrement renouvelé; naguère méchant, menteur et querelleur, il devint aussi doux qu'un agneau. Vingt-cinq ans plus tard, ayant appris que le bon évêque se trouvait à Charleston, il franchit à pied les soixante et dix milles qui l'en séparaient, et vint lui rappeler la scène du bord de la route et lui dire que ses prières avaient été exaucées. Le pauvre esclave en effet était devenu un chrétien vivant, et même n'avait pas tardé à devenir prédicateur au milieu de ses compagnons. On raconte des traits vraiment remarquables de cet humble ministère.

Dans ses longs voyages, le découragement saisissait parfois l'évêque et l'étreignait douloureusement. La tentation lui vint un jour au milieu d'une expédition dans le grand désert de l'Ouest. Il lui sembla que ses forces se consumaient en pure perte et que ses travaux personnels avaient peu de succès. Cette pensée l'accabla, et il se demanda sérieusement s'il ne se survivait pas à lui-même, et si sa mission n'était pas finie. Tout agité par ces pensées, il arriva à une pauvre chapelle de bois où se tenait une assemblée fraternelle et intime. Inconnu de tous, il prit place dans un coin. Après que plusieurs frères eurent pris la parole pour faire part à l'assemblée de leurs expériences, une personne se leva, et raconta d'une voix émue que, naguère légère et indifférente, elle avait été amenée au sentiment de l'amour du Sauveur par la prédication de l'évêque Asbury et que son souvenir demeurait uni dans sa pensée à celui de la période la plus heureuse de son existence. Celui-ci, que ce témoignage avait profondément remué, se leva ensuite et d'une voix émue et les yeux remplis de larmes, il raconta les doutes qui l'avaient assailli, et s'écria avec une expression d'ineffable reconnaissance : « Oh! s'il m'est permis d'être le moyen de la conversion d'une seule âme, en voyageant sans cesse au travers du continent américain, je suis décidé

à voyager ainsi sans repos et sans trêve jusqu'à l'heure de ma mort. »

C'était là du reste la pensée de toute sa vie. L'itinérance, après avoir été au début une dure nécessité pour lui, était devenue un besoin de sa nature. Tandis que les uns font du foyer de la famille le centre de leur vie, que d'autres préfèrent le cabinet du penseur ou le bureau de l'homme d'affaires, Asbury eût pu montrer son fidèle cheval comme le symbole de sa vie aventureuse. Pendant la guerre de la Révolution, il dut demeurer caché, à cause de sa nationalité, dans la demeure de l'un de ses amis ; cette inactivité forcée le tourmentait ; il était aussi malheureux qu'un oiseau captif dans sa cage, et plus d'une fois il eut la tentation d'échapper à l'amicale et prudente surveillance de ses hôtes. Lorsque enfin il put remonter en selle, il se sentit tout rajeuni et éprouva quelque chose de ce que ressent un prisonnier auquel on rend la liberté. Il ne pouvait pas demeurer quelques jours de suite, même chez ses meilleurs amis, sans soupirer après ses chères forêts. Il disait dans une occasion : « Marcher, marcher toujours, voilà ma vie. »

Plus tard, à l'occasion d'une tournée faite avec Mac-Kendree, son collègue dans l'épiscopat, il écrit : « Ma chair succombe à la peine. Nous voyageons dans une pauvre calèche qui nous a

coûté 30 dollars, et que nous avons acquise chacun par moitié ; il la fallait prendre à la portée de notre bourse. Quels évêques nous sommes ! Mais nous avons de grandes nouvelles et nous vivons à une grande époque ! Chacune de nos conférences de l'Ouest, du Sud et de la Virginie aura cette année mille âmes vraiment converties à Dieu. N'est-ce point là une compensation pour une bourse mal garnie ? Ne sommes-nous pas bien payés de notre faim et de nos fatigues ? Oui, sans doute, et gloire à Dieu ! »

La connaissance qu'il avait des hommes était profonde ; il semblait lire dans le caractère de ses semblables comme dans un livre ouvert. Mais cette connaissance ne lui servait qu'à mieux adapter sa prédication aux besoins et au caractère de ses auditeurs. Cette prédication, sans être brillante, était forte, énergique, impressive. On se sentait moins en présence d'un grand orateur que d'un grand chrétien, dont la parole pleine d'autorité et de gravité allait droit à la conscience, tandis qu'elle avait la puissance de toucher le cœur par la douce onction qui y régnait.

Tous les témoignages s'accordent pour nous le représenter comme un chrétien vaillant dans la prière. Il vivait dans une communion étroite avec Dieu, et dans ses longues courses à cheval, à travers les solitudes, il s'absorbait dans le sentiment

de la présence de Dieu, au point de ne prêter aucune attention aux objets qui l'environnaient. Ses prières publiques avaient une puissance supérieure à celle de sa prédication ; on eût dit, en l'entendant prier, que Dieu était visible aux yeux de sa chair.

Asbury était dévoré de la sainte ambition d'étendre les limites du royaume de son Maître. Tout ce qu'il avait d'énergie, de talent et d'influence, convergeait vers ce but unique de sa vie. Comme César, il pensait que rien n'était fait, tant qu'il restait quelque chose à faire. Aussi il se multipliait, parcourant deux mille lieues par an, sur une monture médiocre, et ne se laissant arrêter ni par les montagnes, ni par les rivières débordées, ni par les dangers de toute nature qui se multipliaient devant ses pas. Il avait cet héroïsme moral qui ne compte pas avec les difficultés. Aussi a-t-il laissé après lui un souvenir glorieux dans le méthodisme américain. Il est presque devenu une figure légendaire pour ses fils et ses petits-fils dans le ministère, et l'un d'entre eux exprime le sentiment unanime de l'Église au sujet de ce grand serviteur de Dieu en l'appelant « le Josué de notre Israël, qui l'a mené à la gloire et au triomphe. »

CHAPITRE II

WILLIAM MAC-KENDREE

Conversion et vocation de Mac-Kendree. — L'accueil fait au jeune prédicateur. — Il est placé à la tête du district de l'Ouest. — Ses dons extérieurs. — Son éloquence. — Un auditeur qui se sent atteint par la prédication. — La piété de Mac-Kendree. — La brebis ramenée au bercail. — Mac-Kendree nommé évêque.

Mac-Kendree, qui fut le collègue d'Asbury dans l'épiscopat et l'un des pères de l'Église de l'Ouest, était né dans la Virginie en 1757. Cœur ardent et nature énergique, il fut l'un des soldats de la révolution américaine, et s'éleva par ses seuls mérites à un grade honorable dans l'armée. La crise décisive de sa régénération spirituelle eut lieu dans le circuit de Brunswick, pendant un grand réveil religieux, qui ajouta douze cents membres à l'Église.

Peu après sa conversion, Mac-Kendree sentit toutes ses pensées se tourner vers une vie active et consacrée à l'évangélisation. Il hésita longtemps toutefois, partagé entre le sentiment de sa voca-

tion, qui le poussait en avant et celui de sa faiblesse qui le retenait. Ses conducteurs spirituels mirent fin à ces hésitations en le lançant presque malgré lui dans le champ de l'évangélisation. Ses luttes intérieures durèrent néanmoins longtemps encore.

Il faut bien dire que les colons de la Virginie n'étaient pas des ouailles très-accommodantes pour un jeune et timide débutant qui avait été élevé dans les bois et ne connaissait guère la vie civilisée. Dans une de ses premières tournées, il était arrivé chez un M. Epps, excellent homme au fond, mais un peu rude, qui ne lui avait pas caché qu'il se faisait à l'avance une bien faible idée de ses talents pour la prédication. Cette déclaration n'était pas faite pour encourager le jeune novice qui, en effet, eut bien de la peine à venir à bout de son discours, pendant lequel il ne leva pas les yeux une fois sur son auditoire, tellement grand était son embarras. Le service fini, son hôte quitta la chapelle, pensant qu'il le suivrait; mais arrivé chez lui et ne le voyant pas, il revint sur ses pas, et trouva le jeune prédicateur assis sur les marches de la chaire, la tête dans ses mains et les yeux tout en larmes, comme s'il n'avait pas d'amis dans ce monde. M. Epps l'emmena, mais il ne songea pas à lui donner ce dont il avait plus encore besoin que d'un gîte, un peu de sympathie et d'en-

couragement. Il lui dit même qu'à son avis il avait eu grand tort de se lancer dans une voie qui n'était pas du tout la sienne, et qu'il lui conseillait de retourner à ses champs. Heureusement pour l'Église que Mac-Kendree ne suivit pas ce conseil.

Nous n'avons pas à raconter ici comment et avec quelle rapidité se développèrent les talents de Mac-Kendree. Il suffit de dire qu'au bout de quelques années de travaux dévoués, il fut choisi par Asbury pour diriger l'œuvre d'évangélisation de l'Ouest. C'était en 1800. L'évêque vint lui-même lui adresser vocation et l'installer au milieu de ces populations qui différaient tellement du peuple de la Virginie, que notre prédicateur n'avait jamais encore quitté. Le district confié à sa surveillance comprenait les États actuels de l'Ohio, du Kentucky, du Tennessee, et une partie de la Virginie et de l'Illinois; il embrassait un espace d'au moins 1500 milles carrés. Ce territoire qui compte aujourd'hui un millier au moins de pasteurs méthodistes, n'en comptait alors que treize. Il fallait qu'en sa qualité de président (*presiding elder*) Mac-Kendree parcourût tous les trois mois la totalité de cet immense circuit, à pied ou à cheval, mais toujours seul, dans un temps où les chemins n'étaient le plus souvent pas frayés et où les dangers étaient nombreux de la part des Indiens ou des bêtes féroces.

Malgré les difficultés presque insurmontables de sa nouvelle position, Mac-Kendree n'hésita pas et aborda son œuvre avec résolution. Son énergie ne connaissait pas d'obstacle infranchissable, et il sut donner à ses compagnons d'œuvre un élan vigoureux par son exemple; sous un tel chef il n'était possible à personne de céder au découragement ou à la fatigue; il mettait une telle joie à se vouer corps et âme à son œuvre et au besoin à sacrifier son repos et sa santé au strict accomplissement du devoir, que son zèle devenait contagieux, et que les plus faibles, sans cesse tenus en haleine par ses visites, se sentaient forts à côté d'un pareil directeur.

A cette époque si active de sa vie, il était impossible de voir Mac-Kendree sans être frappé de la dignité de son apparence, tempérée toutefois par un air d'ineffable mansuétude. Il avait la taille élevée, les formes bien prises, la face ouverte et expressive. Des yeux noirs et brillants sous des sourcils épais semblaient, lorsqu'ils s'animaient sous l'empire d'une forte émotion, livrer passage à la flamme intérieure qui brûlait ce cœur ardent; ses lèvres avaient, à un degré remarquable, une expression d'intelligence ferme et fine tout à la fois. Cette physionomie, où un mysticisme ardent s'alliait à une intelligence élevée, et où luttaient la fermeté du missionnaire et la débonnaireté du

chrétien, était bien faite pour captiver et émouvoir un peuple essentiellement impressionnable qui n'était pas encore parvenu à ce degré peu enviable de civilisation où le visage s'applique à n'être plus le reflet fidèle et l'interprète ému de l'âme.

Mac-Kendree avait, outre ces dons purement extérieurs qui n'étaient pas inutiles dans l'Ouest, les qualités de l'âme et de l'esprit qui font le grand orateur populaire. Il fut l'Apollos des églises de la Grande-Vallée, et son nom y est demeuré justement célèbre et vénéré. Ceux qui l'ont entendu affirment n'avoir jamais connu de parole aussi puissante que l'était la sienne aux jours de sa vigueur.

« Il n'avait guère étudié, nous raconte un juge compétent qui l'avait souvent entendu, il n'avait guère étudié dans les écoles où se forment les hommes éloquents; mais il s'était formé à l'école de Christ. Sa parole sortait du moule de la nature vivante; aussi manquait-elle rarement de cette inspiration qui jette de vives clartés dans l'intelligence, en ouvrant les sources vives de l'âme. Jamais orateur n'eut une plus mince idée de ses talents. Alors même qu'il instruisait les autres, il semblait, par toute sa manière d'être, réclamer l'instruction pour lui-même. Son esprit était tout plein de son sujet, et il s'efforçait avec une humilité touchante, de communiquer à son auditeur

cela même qu'il s'était approprié par un travail personnel.

« J'ai souvent pensé que jamais prédicateur à ma connaissance, ne s'est autant approché que lui, au point de vue des images et de la forme même du langage, de l'admirable simplicité des enseignements du divin Maître. Il n'usait pas de figures de rhétorique ou d'expressions recherchées pour rendre ses idées, mais toujours des termes les plus simples et les mieux compris. Son éloquence était plus dans ses conceptions, dans ses pensées, dans ses sentiments que dans les mots dont il les revêtait. Et qui pourrait raconter jamais les effets tout-puissants de cette éloquence pénétrante qui remplissait ses discours! Nous qui en fûmes les témoins, nous n'oserions l'essayer. Parfois il nous semblait voir sa pensée étinceler; son œil, ses lèvres, son geste, sa physionomie tout entière semblaient s'illuminer d'une flamme plus qu'humaine; et alors de ses lèvres émues s'élançait un fleuve d'éloquence irrésistible qui entraînait la foule ravie; et personne n'essayait de se soustraire à cette puissance de la foi. Quelquefois aussi, quand l'état de ses auditeurs le réclamait, il faisait gronder sur leurs têtes les foudres du Sinaï, et avec une telle énergie que l'épouvante et la terreur se peignaient sur toutes les figures. Un jour, dans une grande assemblée populaire, je vis sous cette

énergique parole l'immense foule baisser la tête et trembler sous l'empire d'une consternation indicible. Quand l'orateur eut poussé aussi loin qu'il le désirait l'effroi de cette multitude, il la releva insensiblement en ramenant devant elle les grandes promesses évangéliques, et son âme saintement émue s'épancha en une prière d'actions de grâce à ce Dieu qui, s'il est un feu consumant, est aussi le Dieu des miséricordes infinies. Ces accents qui rappelaient le prophète antique n'étaient pas habituels à Mac-Kendree. Son sujet préféré était l'amour de Dieu; et il savait si bien dépeindre cet amour au cœur de ceux qui l'écoutaient que l'on peut dire, je crois, de lui ce que l'on dirait de bien peu d'hommes, qu'il ne prêcha peut-être pas une seule fois inutilement (1). »

Mac-Kendree fut un homme d'une profonde piété, et ce fut là le secret de sa puissance comme prédicateur. On peut dire qu'il fut en odeur de sainteté dans l'Ouest; sa sainteté n'était pas quelque chose de vaporeux et d'insaisissable; elle était au contraire pratique, et répandait son parfum sur toutes les actions de sa vie. Sa piété commandait le respect à ses contemporains, qui le considéraient comme n'ayant avec la terre que des relations momentanées; il suffisait de le voir pour

(1) *The Heroes of Methodism,* by the Rev. J. B. Wakeley. — New-York, 1856.

que la pensée se portât vers le ciel. Comment s'étonner qu'avec une expérience aussi riche de la puissance de la religion pour sanctifier l'âme et la vie, la parole de cet homme de Dieu ait été si éloquente et si persuasive, et ait amené le réveil spirituel de milliers de personnes! L'éloquence n'était pas chez lui un échauffement factice et cherché; c'était la libre et débordante effusion d'une âme remplie de Dieu, l'explosion spontanée de l'amour chrétien. Un frémissement s'emparait du prédicateur dans ces grandes occasions où la multitude l'entourait : « Il semblait près de s'affaisser sur lui-même, sa langue s'embarrassait, ses paroles s'entrecoupaient, puis tout à coup, comme touché d'une étincelle divine, il se redressait, il éclatait en magnifiques mouvements d'éloquence, sa voix remplissait l'immensité de la forêt, et les pécheurs que foudroyait sa parole se précipitaient à ses pieds en criant grâce. »

Parfois l'âme du grand prédicateur était tellement remplie et dominée par le sentiment de la présence divine que la gloire de Dieu semblait étinceler sur son visage qui prenait alors un éclat étrange. Dans ces moments, les paroles lui manquaient; mais cette prédication muette des yeux tournés vers le ciel et du visage transfiguré par une sainte émotion était bien certainement la plus puissante des prédications.

« Pendant le mois d'août 1802, raconte le Rév. Burke, nous eûmes dans le Kentucky une assemblée qui dura quatre jours et quatre nuits sans interruption. Le Rév. William Mac-Kendree prêcha le lundi matin, et sous sa parole la puissance de Dieu se manifesta dans l'assemblée ; il était à peu près au milieu de son sermon quand l'influence divine s'empara de lui à tel point que sous son atteinte il s'affaissa sur lui-même. J'étais derrière lui sur l'estrade et le reçus dans mes bras ; toutes les personnes présentes virent alors son visage qui paraissait rayonnant de gloire. Il revint à lui, en rendant grâce à Dieu. Ce fut comme un choc électrique dans l'assemblée ; beaucoup tombèrent à terre, comme des hommes frappés dans la bataille ; un grand nombre de personnes trouvèrent la paix en cette occasion. Ce fut le point de départ d'une œuvre admirable ; des centaines d'âmes se convertirent à Dieu (1). »

Mac-Kendree n'avait pas eu le privilége de recevoir une instruction classique, mais il y suppléa par un travail opiniâtre, et acquit par lui-même des connaissances précises et étendues. Il avait une intelligence remarquablement vive et une imagination ardente ; les qualités dominantes de son esprit étaient une puissance analytique de

(1) *Sketches of Western Methodism,* by Rev. James B. Finley.

premier ordre et la faculté de déduire clairement et avec méthode les diverses conclusions renfermées dans un raisonnement.

Il avait surtout, ce qui fut le trait saillant et une des causes du succès de ses collègues, ce courage de parole qui ne reculait devant aucune vérité. On raconte à cet égard une anecdote qui mérite d'être rapportée. On sait à quel point la population de l'Ouest était mélangée au commencement de ce siècle; tous les moyens semblaient bons à ces colons avides de s'enrichir, et les nouveaux arrivants étaient trop souvent les dupes de ces insatiables brocanteurs; on spéculait sur leur inexpérience dans les affaires pour les dévaliser du peu qu'ils avaient apporté avec eux. Mac-Kendree ayant l'occasion de prêcher, pendant l'été de 1806, dans un canton du Kentucky où ces coupables pratiques s'exerçaient sur une vaste échelle, les dénonça avec une grande énergie et en ne craignant pas d'appeler les choses par leur nom. « Oui, mes frères, s'écria-t-il, il n'arrive que trop souvent parmi vous que certaines gens tirent avantage des pauvres émigrants qui viennent chercher l'hospitalité dans votre contrée et vous demander de les accepter comme voisins et concitoyens; que faites-vous? vous leur vendez le blé ou tout autre produit au double de leur valeur; quand le boisseau vaut cinquante *cents*, vous osez

en demander un dollar, et vous osez le recevoir, et cela de la part de quelque pauvre homme qui a bien de la peine à se tirer d'affaire et à élever sa famille. » Un vieux monsieur, qui s'était assis près de la porte, semblait fort mal à l'aise pendant ce réquisitoire si serré ; à mesure que le prédicateur insistait et qu'il précisait sa pensée, son agitation grandissait ; finalement, n'y tenant plus, il se leva de son siége et apostropha le prédicateur : « Si j'ai vendu mon blé un dollar le boisseau, dit-il, je lui ai donné six mois pour payer. — Asseyez-vous, mon ami, reprit Mac-Kendree, je discute un sujet et je dépeins un caractère, mais je n'ai pas l'habitude de faire des personnalités. »

On peut dire que chez Mac-Kendree le pasteur était à la hauteur du prédicateur. Doué d'une amabilité peu commune, il savait compléter dans ses visites pastorales les lacunes de ses prédications. Tandis que son intelligence et ses connaissances lui permettaient de frayer avec les gens instruits, sa simplicité le tenait à la portée des plus ignorants. Il ne laissait jamais échapper une occasion favorable de confesser sa foi et de servir son Maître. Partout où il allait, il laissait après lui une trace lumineuse, et nul ne pouvait demeurer quelques instants avec lui sans emporter un vif souvenir de sa piété si profonde et si sérieuse.

Même à l'époque où il occupait le plus haut poste dans son Église, Mac-Kendree ne crut jamais que ses devoirs de surveillant général de l'œuvre le dispensassent de la cure d'âmes. Et comme il s'en acquittait avec une tendre sympathie pour les faibles ! Il assistait en 1809 à un camp religieux qui se tenait dans l'Ohio. Avant de se séparer, pasteurs et laïques voulurent participer ensemble à la cène. L'évêque Mac-Kendree présida ce service solennel. Les fidèles s'approchaient avec empressement de la sainte table pour y célébrer le souvenir des augustes scènes de Gethsémané et du Calvaire. Au milieu de l'assemblée se trouvait une jeune femme bien mise et à la figure intelligente dont la tristesse contrastait avec le bonheur de tous. Elle appuyait son front sur l'épaule d'une amie et versait des larmes silencieuses. Le bon évêque dont le regard se promenait sur l'auditoire, aperçut cette humble pénitente et comprit bien vite qu'elle traversait les angoisses de la repentance et qu'elle n'osait s'approcher de la table sainte : « Et vous, mon enfant, s'écria-t-il, venez aussi vous prosterner au pied de la croix, et vous y trouverez grâce. — Comment ! s'écria la jeune femme au milieu de ses larmes et en surmontant sa timidité, est-ce qu'une aussi vile pécheresse que moi oserait prendre dans ses mains impures les emblèmes

sacrés de l'amour du Sauveur ? — Oui, mon enfant, reprit l'évêque ; c'est justement pour des pécheurs que Jésus-Christ est mort, et tandis qu'il se débattait sous l'étreinte des dernières agonies, il montra son pouvoir et sa miséricorde en sauvant le malfaiteur. » La pénitente n'en demanda pas plus long, et répondit à l'invitation du serviteur de Dieu. Et pendant qu'elle recevait de ses mains les symboles sacrés, elle sentit descendre en son âme la paix du salut.

Ce fut à la suite de sa mission dans l'Ouest que Mac-Kendree fut promu au poste d'évêque. Depuis une vingtaine d'années, il occupait des circuits reculés et à peine civilisés, et il était presque complétement inconnu du jeune clergé de l'Église lorsqu'il parut à la conférence générale de Baltimore en 1808. Ses collègues de l'Est ignoraient ses magnifiques talents oratoires, et, lorsqu'ils surent que ce pionnier aux habits de bure, au teint hâlé et à la démarche embarrassée devait prêcher devant la Conférence, ils se rendirent à sa prédication poussés par la curiosité, mais s'attendant à un échec. Le commencement du service semblait de nature à réaliser leurs craintes ; la timidité naturelle du missionnaire avait repris le dessus dès qu'il s'était trouvé au milieu de la vie civilisée. Au début, sa diction semblait incorrecte, ses idées vulgaires, sa langue embarrassée. Mais

bientôt son sujet parut l'enthousiasmer ; sa voix s'éleva, son regard s'enflamma, son geste devint assuré et plein d'animation ; il avait réussi à oublier qu'il avait devant lui des juges et des critiques ; il ne voyait plus, comme dans ses déserts, que des âmes à sauver. Cet incomparable talent confondit d'étonnement et d'admiration tous les pasteurs présents. Mac-Kendree était un inconnu avant ce jour; quelques jours après, la Conférence ayant à élire un collègue à Asbury dans l'épiscopat, nommait à une immense majorité notre humble pionnier.

Nous n'avons pas à raconter ici les travaux apostoliques de l'évêque pendant les vingt-sept années que dura son épiscopat. Ce serait sortir de notre sujet spécial. Qu'il nous suffise de dire qu'il continua à veiller sur les Églises naissantes de l'Ouest auxquelles il avait consacré les plus belles années de sa vie ; il se préoccupa surtout des missions entreprises au milieu des tribus indiennes. Chaque année il visitait ces œuvres et portait des encouragements et les conseils de sa longue expérience à ses enfants spirituels.

La dernière fois qu'il prit place dans une conférence, il termina ses adieux à ses frères par ces mots : « Mes frères et mes enfants, aimez-vous les uns les autres ! »

Ses dernières années se passèrent au milieu de

cruelles souffrances et d'infirmités douloureuses, conséquences d'une longue vie pleine de voyages incessants et de dures privations. Il s'éteignit en 1835, à l'âge de soixante et dix-sept ans. Ses dernières paroles furent : « *Tout est bien !* »

CHAPITRE III

OUVRIERS DE LA PREMIÈRE HEURE

Francis Poythress. — John Kobler. — William Burke.
Robert Roberts.

Si Asbury et Mac-Kendree furent les organisateurs du méthodisme dans l'Ouest, ils avaient été devancés et accompagnés par de vaillants pionniers dont les noms méritent d'être conservés. Il est à regretter que les documents historiques manquent presque complétement sur les premiers évangélistes de l'Ouest. Les écrivains qui de nos jours ont voulu faire revivre les physionomies si originales de quelques-uns d'entre eux, ont dû se contenter de glaner des traditions sur les lieux mêmes qu'ils évangélisèrent, et des souvenirs dans la mémoire des quelques rares survivants de cette génération vaillante. Cette disette de matériaux originaux laisse planer quelque obscurité sur ces premières tentatives qu'il serait si intéressant de connaître en détail. On se l'explique sans doute par la tournure d'esprit particulière et par

la modestie de bon aloi des pionniers, qui avaient peu souci de la gloire humaine et qui n'avaient pas conscience de rien faire d'extraordinaire en allant combattre et mourir sur la brèche où l'Église les envoyait; peu lettrés en général, ils maniaient mieux la parole que la plume; et d'ailleurs, le temps leur manquait absolument, tout dévorés qu'ils étaient par cette lutte ardente qu'ils soutenaient contre la barbarie et l'irréligion.

Cette première période qui s'étend des débuts de l'œuvre au grand réveil du Cumberland dont nous avons parlé en détail embrasse une vingtaine d'années. C'est le temps des petits commencements. De la pieuse phalange qui défricha alors le sol aride de l'Ouest, nous savons peu de chose; quelques noms ont surnagé sur l'océan de l'oubli; nous ne pouvons ici que les mentionner d'une manière sommaire.

FRANCIS POYTHRESS est le premier sur lequel nous ayons quelques renseignements. Encore ignore-t-on l'année de sa naissance et le lieu de son origine. Après un ministère de douze années exercé dans le Maryland, les Carolines et la Virginie, il fut appelé dans l'Ouest en 1788. Il dut prendre à lui seul la charge d'un district considérable du Kentucky, qu'il étendit encore à force

d'activité et de dévouement. Pendant douze ans, il donna l'exemple d'un renoncement absolu et se dépensa tout entier au service de l'Église. A la longue toutefois, cet isolement auquel il était condamné s'ajoutant à un épuisement complet de l'organisme, suite des immenses fatigues d'une existence sans repos, il en résulta une prostration presque absolue des facultés, qui le força à prendre sa retraite.

De 1790 à 1800, l'évêque Asbury avait confié à Poythress la surveillance de l'Ouest ; l'Église de cette contrée lui est en partie redevable de ses premières victoires. Cet humble serviteur de la croix, par son esprit entreprenant et énergique mis au service d'une piété profonde, donna le ton, si j'ose ainsi dire, à tous ceux qui le suivirent. Il avait à la fois cette force d'âme qui fait entreprendre avec courage les choses les plus difficiles et cet esprit pratique qui vient à bout de les accomplir. Sa foi calme et confiante lui faisait envisager de sang-froid les périls qui menaçaient l'œuvre, et son activité exacte et persévérante ne reculait devant aucun détail et abordait les petits devoirs aussi volontiers que les grands. Il n'aimait rien tant que les visites pastorales, les petits cultes en famille, le soin spirituel des malades. Il était pasteur et évangéliste dans toute la force de ces mots. Il s'efforçait de faire comprendre aux parents la

nécessité d'instruire leurs enfants, et il contribua plus que personne à l'érection du premier collége de l'Ouest. Pour ses collègues, il était un ami plus encore qu'un surveillant; la discipline était chose sacrée pour lui, mais la cordialité des rapports entre pasteurs ne lui tenait pas moins à cœur. Son souvenir est encore béni dans toute la contrée dont il a été l'un des premiers et des plus fidèles pasteurs.

—

JOHN KOBLER fut le collègue de Poythress dans le ministère et son successeur dans la présidence du grand district kentuckyen. Il était né en 1768 dans la Virginie, et avait eu le privilége d'une éducation de famille chrétienne; aussi ne tarda-t-il pas beaucoup à céder aux appels de la grâce divine. Il n'avait pas vingt-deux ans que sa vocation pour le ministère évangélique était décidée. A peine entré dans l'école active de l'itinérance, il se sentit pressé de répondre aux appels qu'adressaient du fond des solitudes du Nord-Ouest à leurs jeunes frères les premiers pionniers succombant à la peine. Le jeune volontaire, sans compter avec les difficultés, se donna à cette œuvre et se lança au milieu des hasards et des privations d'une vie missionnaire. C'était en 1791, c'est-à-dire au moment où la lutte entre les émigrants et les indi-

gènes était vive et sanglante. Kobler vécut pendant de longues années au milieu de continuelles scènes de brigandage et de tuerie, forcé souvent de lutter de finesse et de force avec les Indiens pour sauver sa vie de leurs mains, et voyant les petits centres de population auxquels il apportait l'Évangile dispersés et pillés par eux. L'évêque Asbury n'avait pas tardé à distinguer ce jeune homme si pieux et si intrépide tout à la fois ; aussi son choix s'arrêta-t-il sur lui lorsqu'il se décida à lancer un éclaireur dans les vastes territoires à peine explorés qui s'étendaient au nord-ouest, de l'autre côté de l'Ohio, et qui forment aujourd'hui l'État de ce nom. Quelques colons avides d'aventures et d'émotions s'étaient seuls avancés dans ces régions toutes couvertes de forêts et de prairies immenses ; séparés les uns des autres et sans rapports avec la vie civilisée, ils étaient à moitié sauvages. Aucun prédicateur chrétien n'avait mis le pied dans cette contrée, et Kobler fut le premier à faire résonner dans ces forêts séculaires la bonne nouvelle de l'Évangile. Là où s'élève aujourd'hui la grande et prospère ville de Cincinnati, il n'y avait alors qu'une forêt où les Indiens chassaient le daim et l'ours. Laissons le prédicateur lui-même nous montrer le contraste entre l'état actuel et l'état passé de ce pays. Nous empruntons ce morceau à un rapport présenté en

1841 par le pasteur Kobler à la Société historique de l'Ouest, qui le lui avait demandé :

« Je n'avais pas revu ce pays depuis quarante ans, lorsqu'au mois de juillet dernier un bateau à vapeur me débarqua à Cincinnati. Je ne trouverais pas de paroles pour exprimer les pensées qui se pressèrent en moi, en comparant ce que j'avais vu autrefois à ce que je voyais maintenant. Mais ce qui me toucha le plus, ce fut de voir qu'une grande partie des habitants du pays sont devenus sincèrement religieux. Je ne puis m'empêcher de penser à cette première table de communion qui ait jamais été dressée dans l'Ohio, et à laquelle je pus admettre vingt-cinq ou trente personnes au plus, formant l'ensemble de la population religieuse de toute la contrée. Et cette année (1841) les rapports de la seule Église méthodiste portent, pour *l'État de l'Ohio*, plus de cent mille membres réguliers (1), tellement la Parole de Dieu a été puissante. Nous prêchions dans de mauvaises cabanes de bois, et maintenant nous avons partout de belles églises, dont les flèches montent vers le ciel, et dont les cloches annoncent le jour du Seigneur. C'est Dieu qui a fait tout cela ; et quel sujet d'actions de grâce pour moi, faible instrument qui le premier ai entrepris dans ce pays la proclamation du salut ! »

(1) Aujourd'hui plus de 200,000.

Bien que Kobler possédât une constitution naturellement très-forte, les privations et les fatigues de tout genre qu'il eut à endurer l'ébranlèrent assez rapidement. Doué de talents sérieux et embrasé d'un zèle ardent pour son œuvre, il s'y dévoua en entier; il fut le père spirituel des diverses églises de l'Ohio, et amena, au milieu d'épreuves sans nombre, une foule d'âmes à Jésus-Christ. Malheureusement l'état de délabrement de sa santé le força à prendre sa retraite dès 1809. Il continua pourtant à s'intéresser jusqu'à sa mort aux œuvres chrétiennes. Pendant la dernière période de sa maladie, il disait à ses amis réunis autour de son lit : « Oh! priez pour l'Église, que Dieu l'arrose de son Esprit, et qu'elle lui soit étroitement unie. » Il leur disait encore : « J'ai une ferme confiance que rien ne pourra ébranler, mais c'est grâce aux infinis mérites de mon Seigneur et Sauveur. Je voudrais que tous connussent ce que sont les principes qui ont dirigé ma vie, que j'ai crus et enseignés, qui font maintenant, à cette heure suprême, ma consolation et mon recours. Je me suis efforcé pendant toute mon existence de mettre en harmonie ma vie et mon ministère. » Ses dernières paroles furent : « Viens, Seigneur Jésus, viens avec puissance, viens bientôt. »

—

William Burke a été le dernier survivant de la première génération des prédicateurs de l'Ouest; il est mort il y a quelques années seulement. Il a été le seul aussi de ces pionniers de la première heure qui nous ait laissé un récit de sa vie. Et encore faut-il dire que le digne vieillard, en prenant la plume sur les sollicitations pressantes de ses frères, a réussi à parler de soi le moins possible, mettant en scène volontiers ses collègues et s'effaçant lui-même. Il en résulte que ses mémoires ne nous le font connaître qu'assez peu. Il naquit en Virginie en 1770. Malgré les avertissements et les prières d'une mère chrétienne, il eut une jeunesse dissipée; toutefois, pour lui aussi, la bonne semence ne fut pas perdue; il fut l'un des fruits de la prédication des premiers évangélistes. Peu après sa conversion, il se mit à faire valoir ses dons naturels en répandant autour de lui la connaissance de l'Évangile. Pendant une année, il parcourut le pays à ses frais avec toute l'ardeur d'un néophyte. En 1792, il entra dans le ministère régulier, et s'offrit pour les missions de l'Ouest. On avait un trop grand besoin d'hommes d'initiative et de piété comme lui pour refuser ses services. Il fut appelé à occuper le poste d'Holston. Son circuit avait de quatre à cinq cents milles de longueur et réclamait quatre semaines de parcours; il était très-montagneux et très-froid. Le

jeune Burke se mit à l'œuvre, et dès la première année il était témoin d'un beau réveil. Tout en travaillant à réveiller les colons indifférents, il fallait user de mille précautions pour échapper aux poursuites des Indiens qui juste à ce moment avaient envahi la contrée.

Ces dangers n'effrayaient pas Burke. Qu'on ne l'oublie pas, il fallait plus de force d'âme et d'énergie de caractère pour s'habituer à un isolement presque complet dans un pays désert, que pour faire bonne contenance en face de ces périls. Il y avait dans chacun de nos prédicateurs l'étoffe d'un aventurier, ceci soit dit en bonne part. Aussi, ce que nous considérons comme beaucoup plus méritoire que ces luttes extérieures, c'est cette persévérance calme au milieu des découragements, cet attachement inviolable au devoir loin des yeux du monde, ce renoncement à toute joie extérieure, ce sacrifice de soi, de sa vie et de son avenir terrestre, qui est le dernier des sacrifices auxquels puisse se résoudre un homme. Si l'héroïsme n'est pas là, il faut désespérer de le trouver en ce monde.

Burke passa souvent une année entière sans voir le visage de l'un de ses collègues. Il s'était marié, mais il devait laisser sa famille dans une partie du circuit, et se contenter de passer avec elle quelques heures par mois, quand l'ordre de

ses services l'y ramenait. Sa pauvreté était grande. Il fallait que sa femme travaillât pour ne pas lui être à charge. Lui-même, forcé de se suffire et de nourrir son cheval avec son traitement mal payé de soixante dollars, devait économiser de toutes les façons. Une année il lui fallait un manteau, il se contenta d'une grossière couverture qui lui en tint lieu tant bien que mal.

Burke fut le héros du grand réveil du Cumberland dont nous avons parlé en détail. Nous ne reviendrons pas sur la part qu'il prit dans ce beau mouvement religieux par son initiative et par ses talents de prédicateur. Ce fut, pour son ministère comme pour l'œuvre de l'Ouest en général, le point de départ d'une ère de succès fort remarquables. En 1803, il fut appelé par Asbury à diriger l'œuvre commencée par Kobler dans l'Ohio, et sous sa direction elle prit un accroissement rapide. Il y rencontra aussi des souffrances qui dépassèrent tout ce qu'il avait connu précédemment. Il lui fallait onze semaines pour parcourir son circuit; et ce n'eût été rien encore s'il eût trouvé quelques sympathies pour compensation de ses peines. Peu à peu néanmoins les choses changèrent; des conversions nombreuses eurent lieu et un grand nombre de jeunes hommes vinrent renforcer la petite troupe itinérante, soit comme prédicateurs réguliers soit à titre de prédicateurs locaux.

Mais la santé de Burke était gravement compromise et, dans la fleur de l'âge, il dut, comme tant d'autres, se retirer du travail actif, victime d'une mission qui dévorait rapidement les hommes qui s'y dévouaient.

—

ROBERT ROBERTS était né dans l'une de ces familles de colons où les premiers prédicateurs avaient trouvé un accueil empressé. Il avait été de bonne heure le compagnon et l'ami des itinérants qui recevaient l'hospitalité chez ses parents et y présidaient des réunions, et quand, vers 1802, le jeune chasseur fut appelé à partager leur rude existence, il se trouva tout préparé pour cette œuvre, dans laquelle il se jeta avec ardeur. Dans sa première année de travail, il fit deux maladies et tua deux chevaux sous lui. Ses talents et son caractère lui acquirent si rapidement une grande autorité au milieu de ses collègues, qu'ils l'appelèrent, avant qu'il eût atteint la quarantaine, à occuper les fonctions d'évêque, qui sont ordinairement la récompense accordée à de longs services. En devenant évêque, Roberts demeura homme de l'Ouest; sa résidence épiscopale fut d'abord la modeste *log-cabin*, qu'il avait construite de troncs d'arbres à Chenango, dans l'Érié.

Et lorsqu'il la quitta, ce fut pour aller se fixer dans l'Indiana, qui était alors l'extrême Ouest ; et là encore il dut construire son habitation de ses propres mains avec des arbres coupés par lui dans la forêt. Il vécut là, se nourrissant comme les colons et ne craignant pas, dans les intervalles de repos que lui laissaient ses tournées épiscopales, de manier la bêche de l'agriculteur ou le fusil du chasseur. Ajoutons que le traitement de l'évêque ne dépassait pas 400 dollars (2,000 fr.) et qu'il fut longtemps inférieur à cette somme. Malgré de si modiques ressources, Roberts était abondant en bonnes œuvres. Lors d'une visite à la Nouvelle-Orléans, il trouva l'Église de cette ville en train de se construire un temple, mais arrêtée par le manque de fonds. Sans hésiter, l'évêque vendit son cheval et s'inscrivit sur la liste de souscriptions, pour les 100 dollars que lui rapporta cette vente. Puis il continua sa route à pied jusqu'à Nashville, où des amis lui fournirent une autre monture. Ses courses missionnaires étaient incessantes et se continuèrent jusqu'à sa mort ; pendant la dernière année de sa vie, il parcourut environ deux mille lieues, visitant une demi-douzaine d'États et un nombre à peu près égal de tribus indiennes.

CHAPITRE IV

JAMES AXLEY

Sa vie. — Homme de l'Ouest par excellence. — Son caractère. — Ses talents musicaux. — Axley prédicateur. — L'apostrophe au juge White. — L'esclavage et l'ivrognerie. — Une prédication contre les distillateurs d'eau-de-vie. — Le mariage d'Axley.

En 1804, l'Église de l'Ouest ouvrit ses portes à deux hommes qui devaient compter au nombre de ses plus vaillants missionnaires; c'étaient Pierre Cartwright et James Axley, dont nous voulons esquisser le caractère.

De l'Indiana à la Louisiane, le nom d'Axley est entouré de respect et de reconnaissance. Peu de vies mériteraient autant que la sienne d'être racontées, si les détails essentiels ne faisaient pas défaut. Malheureusement il ne nous est connu que par quelques anecdotes et quelques impressions conservées dans la mémoire de ceux qui ont été en relation avec lui. Né en Virginie en 1776, il suivit encore enfant sa famille au Kentucky, où il fut converti à l'Evangile par la prédication mé-

thodiste et, un peu plus tard, appelé lui-même au ministère itinérant. Pendant une vingtaine d'années il parcourut l'Ouest dans toutes les directions, ouvrant les voies à l'Évangile dans les parties les plus reculées du pays et faisant l'œuvre d'un évangéliste avec la bravoure d'un soldat. Il quitta l'œuvre itinérante en 1822 et mourut en 1838.

Axley fut l'un des plus énergiques et des plus utiles missionnaires de l'Ouest; il fut aussi l'un de ceux qui s'emparèrent le plus complétement de la faveur publique, et nul ne fut plus populaire que lui auprès des bonnes gens de l'Ouest, qui retrouvaient en lui les qualités de leur race.

Il y avait quelque chose d'imposant dans la démarche de ce beau vieillard, lorsqu'il paraissait dans les dernières années de sa vie au milieu de ses frères, à l'époque des conférences. D'une stature élevée, il portait le front haut et avait toujours la vivacité de ses premières années; son œil vif jetait des éclairs et un fin sourire plissait ses lèvres. Ce qui frappait surtout en lui, c'était le type indélébile et caractéristique de l'enfant de l'Ouest. Jamais homme ne fut plus de son pays que James Axley; il avait conservé le costume traditionnel des vieux pionniers, le chapeau à larges bords, l'habit à pans droits et les culottes

courtes; mais c'était surtout son caractère qui était en harmonie avec celui de ses concitoyens. Il avait toute l'énergie prime-sautière et inculte d'un enfant de la nature; depuis le jour où Cartwright lui avait donné dans la maison du gouverneur de l'Ohio la leçon de savoir-vivre que nos lecteurs connaissent (1), il s'était sans doute un peu civilisé, mais il n'avait rien perdu de la rudesse et de l'originalité de l'homme des bois; on peut même dire que la vieillesse avait imprimé un cachet tout spécial sur ces excroissances de son caractère. Sa parole était toujours le reflet fidèle de sa pensée, et le respect des convenances ne l'empêcha jamais de dire carrément son opinion.

Il y avait d'ailleurs de singuliers contrastes dans ce caractère. Son extérieur était aussi rude qu'un bloc de granit qui sort de la carrière et qui n'a pas senti le ciseau; il était sévère et presque dur envers les gens qui venaient interrompre les assemblées populaires dont il fut toujours l'orateur préféré. Il n'épargnait pas les traits de son esprit sarcastique aux amateurs de modes nouvelles, aussi bien en religion qu'en costume. Mais, d'autre part, sa conscience avait une telle délicatesse et sa sensibilité était si développée qu'une simple remarque de la part d'une personne qu'il

(1) Voir page 94.

avait pu blesser ou offenser de quelque façon amenait chez lui une vive souffrance qui se trahissait au dehors par des larmes abondantes. Cet enfant de la nature avait hérité de toute la naïveté, de toute la force, de toutes les émotions de sa mère. Il avait quelque chose de la maladresse et de la gaucherie de l'homme de la campagne qui se voit forcé de paraître dans le monde; et pourtant il était difficile d'avoir plus d'amabilité que lui dans les rapports sociaux; son amitié fut ardemment recherchée par des hommes de grande capacité. Il avait le talent d'intéresser soit dans la conversation soit dans la prédication, et cela à un degré surprenant; sans connaissances classiques et sans ce goût passionné pour la lecture et pour l'étude qui peut jusqu'à un certain point y suppléer, il possédait un immense trésor d'informations et de connaissances pratiques qui non-seulement pouvaient intéresser, mais même instruire les savants et les théologiens.

Ses talents naturels pour la musique augmentaient cette puissance attractive qu'il exerçait sur ceux qui l'approchaient. Sans avoir jamais appris à connaître la première des notes, il possédait une aptitude remarquable pour le chant. Bien des gens qui n'auraient pas voulu entendre sa prédication, accouraient de loin pour l'entendre chanter. Sa voix savait combiner une grande force

avec une grande douceur; elle avait parfois des intonations d'une mélancolie touchante qui arrachait des larmes aux auditeurs. Nous avons raconté ailleurs un trait qui prouve à quel point la voix musicale d'Axley pouvait le seconder dans sa vie missionnaire (1).

Mais c'est surtout comme prédicateur populaire que James Axley acquit une célébrité étendue et méritée. Pour comprendre un tel prédicateur, il faut se rappeler ce que nous avons dit sur l'extrême simplicité et sur la grande liberté d'allures de l'art oratoire dans la vallée du Mississipi (2). La chaire avait là des priviléges et des immunités que nous lui contesterions très-certainement chez nous. Mais elle fut ce qu'elle devait être chez un peuple grossier pour être comprise et pour parler aux âmes. Jamais toutefois la prédication chrétienne n'y revêtit une telle originalité et une aussi grande familiarité que chez Axley. Il ne s'embarrassait guère des règles de la rhétorique et de l'homilétique; donner à sa pensée une forme incisive qui lui fît trouver le chemin des cœurs, la revêtir d'un vêtement assez commode pour que, « légère et court-vêtue, » elle sût sans embarras arriver à son but, dire d'une façon intelligible ce qu'il avait à dire, telle fut, on peut l'affirmer,

(1) Voir page 114.

(2) Voir page 209.

sa seule préoccupation et son unique règle. Or, comme sa pensée était originale à un degré peu commun, sa parole ne pouvait qu'être originale elle aussi; il lui arriva même d'être excentrique. Dans ces forums populaires du désert, on ne se scandalisait pas que l'orateur sût faire rire, pourvu qu'il sût aussi faire pleurer. Axley avait ce double talent. Une anecdote, une parabole, une comparaison familière et même triviale venaient de provoquer l'hilarité d'un peuple naturellement gai et rieur; tout à coup l'orateur en venait à la morale de son récit, à son application à la conscience de chaque auditeur, et son visage tout à l'heure épanoui par un trait de bonne humeur devenait sérieux et austère, et sa voix prenait ses intonations les plus émouvantes; alors toute l'assemblée pleurait. Axley était un grand prédicateur pour toutes ces bonnes gens qui n'allaient pas chercher au sermon des satisfactions artistiques, mais qui lui demandaient des émotions fortes et salutaires. S'il ne fut pas dans le carquois du Tout-Puissant une flèche polie, il fut au moins une flèche acérée et sûre.

Nos lecteurs se rappellent peut-être un trait de courageuse hardiesse d'Axley envers quelques-uns de ses jeunes collègues trop épris des nouvelles modes (1). En voici un autre raconté par M. Mil-

(1) Voir page 213.

burn (1), et qui prouve jusqu'à quel point les assemblées permettaient à un tel pasteur de pousser la liberté et la familiarité de sa parole :

« Le trait suivant a été raconté par Hugh White, qui fut pendant bien des années juge distingué et qui est devenu l'un des membres les plus remarqués du sénat fédéral. Le bruit se répandit un jour dans la ville de Jonesborough que M. Axley prêcherait le dimanche suivant. Ce fameux prédicateur n'avait pas d'admirateur plus sincère que le juge White; aussi, à l'heure fixée, se trouvait-il à la chapelle au milieu d'une foule considérable avide d'entendre notre orateur. Bientôt Axley entra; il était accompagné d'un collègue qui, au grand désappointement de l'assistance, monta en chaire. L'assemblée était composée de gens qui n'avaient pas l'habitude de dissimuler leurs sentiments; aussi le mécontentement se manifesta-t-il très-clairement par une absence complète de tranquillité. Quand le discours fut achevé, Axley se leva. C'est l'habitude dans ce pays que, quand deux ou plusieurs prédicateurs sont présents, chacun d'eux prenne la parole. Notre peuple se dit que c'est perdre beaucoup de temps que de franchir une longue distance pour assister à un court service. Je me rappelle avoir assisté moi-même à un

(1) *Rifle, axe and saddle-bags.* A lecture by W. H. Milburn, New-York and London, 1860, p. 42.

service qui dura de huit heures du matin à cinq heures de l'après-midi.

« Axley se leva donc et, pendant quelques instants, promena son regard sur l'auditoire attentif. Il commença à peu près en ces termes :

« C'est un devoir bien pénible, mais bien so-
« lennel aussi pour un ministre de l'Évangile de
« réprimander la mauvaise conduite, le péché et
« le vice partout où il les rencontre. C'est surtout
« son devoir le dimanche et dans l'église. C'est ce
« pénible devoir que j'ai maintenant à remplir. Je
« dois adresser une répréhension au sujet d'un
« acte condamnable qui s'est accompli ici même
« aujourd'hui.

« Et maintenant, continua-t-il, en montrant du
« doigt une partie de la salle, cet homme assis
« là-bas près de la porte, qui est entré et sorti plu-
« sieurs fois pendant que notre frère parlait, res-
« tant dehors autant que cela lui plaisait, puis
« rentrant avec ses souliers pleins de boue qu'il
« secouait et nettoyait près de la porte avec tout
« le bruit possible, comme pour déranger tout le
« monde, cet homme sans doute s'imagine que
« c'est lui que j'ai en vue, et je ne m'en étonne
« pas. Mon ami, je vous engage à apprendre de
« meilleures manières avant de revenir ici la pro-
« chaine fois. Mais ce n'est pas celui-là que j'avais
« en vue.

« Et là-bas, ajouta-t-il en changeant la direc-
« tion de son doigt accusateur, cette petite demoi-
« selle, assise vers le milieu de l'église, et qui doit
« bien avoir seize ans, — je parle de cette jeune
« fille qui a des fleurs artificielles au dedans et au
« dehors de son chapeau et une belle broche sur sa
« personne, — elle a ricané et babillé pendant
« tout le sermon, et si haut que ces bonnes vieilles
« amies qui sont auprès d'elle n'ont pas pu en-
« tendre, quelque bonne volonté qu'elles y mis-
« sent. Elle doit penser que c'est d'elle surtout
« que je veux parler. Et vraiment je plains du
« fond de mon cœur les parents qui ont élevé une
« fille de cet âge et ne lui ont pas enseigné à se
« bien conduire dans la maison de Dieu. Petite
« demoiselle, vous faites honte à vos parents aussi
« bien qu'à vous-même. Faites mieux la pro-
« chaine fois, n'est-ce pas? Mais ce n'est pas celle-là
« que j'avais en vue.

« Et cet homme-là, continua-t-il en étendant
« la main vers une autre partie de la salle, qui
« semble aussi vif, aussi alerte, aussi éveillé que
« s'il n'avait jamais dormi de sa vie, et qui, à
« peine le frère avait-il indiqué son texte, baissait
« la tête et le saluait obstinément pendant tout
« son discours, sous l'empire d'un sommeil pro-
« fond et bruyant; cet homme pense sans doute
« que c'est lui que je veux désigner. Mon frère,

« ne savez-vous pas que l'église n'est pas le lieu « où l'on doit dormir. Si vous avez besoin de « repos, pourquoi ne restez-vous pas chez vous « pour vous mettre au lit? c'est là qu'il faut dor- « mir, et non à l'église. Quand vous reviendrez » écouter un sermon, tenez-vous réveillé. Mais ce « n'est pas celui-là que j'avais en vue. »

« Il continua de la sorte, désignant du doigt chaque homme, chaque femme, chaque enfant qui pendant le sermon avait dévié tant soit peu de la ligne droite, et lui adressant une exhortation très-personnelle et très-sérieuse.

« Notre magistrat, assis à l'extrémité du premier banc et tout près de la chaire, jouissait d'une manière bien vive du réquisitoire du vieux prédicateur, tournant la tête de temps en temps pour voir si l'auditoire saisissait bien la portée de ces apostrophes, se frottant les mains, souriant intérieurement et se parlant à lui-même avec la plus entière satisfaction. Pendant ce temps, selon une des plus laides modes du pays, il avait entre les dents un énorme rouleau de tabac qu'il mâchait, et, hélas! le sol portait des traces dégoûtantes de la présence du juge. Aussi, ce fut sur lui que s'arrêta le doigt accusateur d'Axley lorsqu'il dit :

« Vous attendez que je vous dise maintenant « quel est celui que j'ai en vue. J'ai en vue ce

« malpropre mâcheur de tabac qui est assis là au
« bout de ce premier banc. Vous savez que nous
« sommes méthodistes et que nous avons l'habi-
« tude de nous mettre à genoux quand nous
« prions. Je vous le demande, comment nos sœurs
« pourront-elles s'agenouiller dans cet affreux jus
« de tabac dont le plancher est tout souillé ? »

« Le juge White ne se frottait plus les mains de contentement. Il baissait la tête et ne se trouvait pas fort à l'aise. Il racontait lui-même ce trait, en déclarant que cette verte remontrance l'avait guéri de cette mauvaise habitude. »

Axley avait deux sujets sur lesquels il ne tarissait pas, l'esclavage et l'ivrognerie; il poursuivait ces deux monstres de toute son énergie d'homme de l'Ouest et de toute son indignation de chrétien. Lorsque, après s'être retiré du service actif pour cause de santé, il se mit à la tête d'une ferme, il prouva qu'on pouvait être colon sans eau-de-vie et sans esclaves. Dans ses prédications, il tombait sans merci sur les ivrognes et sur les marchands de chair humaine et leur dénonçait les jugements de Dieu. On a gardé le souvenir d'un sermon sur la tempérance dont un auditeur nous a même conservé une esquisse fidèle. Pour comprendre ce sermon étrange, où l'imagination du prédicateur s'est donné libre carrière aux dépens de la vérité historique et où les anachronismes abondent, il

faut connaître l'état de la contrée où il se trouvait à ce moment. Le Tennessée produisait et consommait en ce temps une quantité considérable d'eau-de-vie de pêches. Le bon marché de ce produit avait développé considérablement l'intempérance dans la contrée, et l'Église méthodiste avait dû exercer fréquemment la discipline à l'égard de membres infidèles. La secte des *New Lights* (nouvelles lumières), communément appelés Schismatiques, était la ville de refuge de ces victimes de la discipline.

Le prédicateur prit pour texte ces paroles : « Alexandre, l'ouvrier en cuivre, m'a fait souffrir beaucoup de maux; le Seigneur lui rendra selon ses œuvres. » (2 Tim. IV, 12.) Voici l'exposition de son discours sur ce texte qui ne semblait guère traiter de la tempérance :

« Paul était un prédicateur itinérant, et un évêque, je pense, ou tout au moins un président de district; car il voyageait beaucoup et avait beaucoup à faire, non-seulement en organisant les sociétés, mais aussi en envoyant çà et là des prédicateurs. Il était zélé et laborieux; il ne bâtissait pas sur les fondements d'un autre, mais formait de nouveaux circuits là où le nom de Christ n'avait jamais été prononcé, de sorte que « depuis Jérusalem jusque dans l'Illyrie il avait « prêché l'Évangile de Christ. » Une nouvelle loca-

lité qu'il visita était très-dépravée; on y dansait, on s'y enivrait, on s'y disputait, on s'y battait, on y jurait, on y profanait le jour du repos. Mais la Parole du Seigneur y fut puissante; il y eut un réveil au milieu de ce peuple, et beaucoup d'âmes précieuses s'y convertirent. Parmi ceux-là était un certain homme assez connu, du nom d'Alexandre; il fabriquait des alambics en cuivre pour la préparation de l'eau-de-vie. Il avait un associé dans son commerce, qu'on nommait Hyménée. Paul organisa là une nouvelle société, et le frère Alexandre fut élu conducteur de classe. Il y eut une grande transformation dans le pays; le peuple abandonna ses cabarets, ses danses, ses courses de chevaux, ses jurements, en un mot toutes ses pratiques mauvaises. On fit fondre les alambics pour en faire des cloches, des marmites et autres ustensiles de ménage. Le pays marchait bien, les réunions étaient prospères; tout alla bien pendant quelque temps.

« Mais une année le printemps fut superbe, il n'y eut pas de gelées tardives et les pêchers furent couverts de fruits. Jamais, mes frères, on n'avait vu autant de pêches. Les gens en mangèrent tant qu'ils purent, les enfants et les bestiaux même en mangèrent tant qu'ils purent, les bonnes sœurs en confirent tant qu'elles purent, et malgré cela les branches chargées de fruits

ployaient et se rompaient sous le poids. Un dimanche, après le service, les frères se réunirent devant le lieu de culte, et se mirent à causer de leurs affaires temporelles, comme cela se pratique malheureusement beaucoup trop. Ils se disaient l'un à l'autre : « Frère, et comment va la récolte « des pêches chez vous cette année? » — « Oh! « répondait-on, vous n'avez jamais rien vu de « pareil; les arbres se brisent sous leur faix; je « ne sais ce que nous ferons de tous ces fruits. » « — « Pourquoi ne les distillez-vous pas? disait « un troisième; les pêches se gâtent et vous les « sauveriez en en faisant de l'eau-de-vie. L'eau-« de-vie, après tout, est très-utile en certains cas, « si l'on en use avec modération. » — « Comment, « répondait-on, faire de l'eau-de-vie sans alam-« bics? » — « Rien de plus facile, reprenait l'autre, « que de s'en procurer, puisque notre conducteur « de classe, le frère Alexandre, est un bon ouvrier « en cuivre et puisqu'il fabrique cet article, aussi « bien que son associé Hyménée; ces amis nous « en fourniront bien, plutôt que de laisser gâter « nos fruits. »

« Dès le lendemain l'atelier du conducteur fut en émoi; on y entendait le bruit des marteaux qui forgeaient les alambics; il s'en trouva bientôt un chez chaque frère, et l'on put voir les alambics fumer et le liquide poison s'y distiller. Et quand

un frère venait visiter un autre frère, celui-ci apportait la bouteille en disant : « Je veux vous « faire goûter ma nouvelle eau-de-vie ; je crois « qu'elle n'est pas trop mauvaise. » L'hôte, après l'avoir goûtée, était invité à y revenir et, alors, faisant claquer ses lèvres l'une contre l'autre, il disait : « Elle est passable, mais la mienne vaut « mieux ; venez donc la goûter. » Ils goûtèrent et goûtèrent tant de fois que la plupart s'enivrèrent à moitié, pour ne pas dire aux trois quarts. Le diable était sur pied ; la société était sens dessus dessous. Paul accourut pour mettre un peu d'ordre. Hélas ! il fut difficile de réunir un nombre suffisant de membres tout à fait sobres et désintéressés ; il réussit pourtant à former un comité pour examiner les coupables. Alexandre, le premier cité, se déclara parfaitement innocent : il n'avait ni goûté, ni acheté, ni vendu, ni distillé une goutte d'eau-de-vie.

« Mais, dit Paul, vous avez fabriqué des alam- « bics ; autrement personne n'aurait pu fabriquer « cette liqueur, et personne ne se serait enivré. » Il fut expulsé de la société, aussi bien qu'Hyménée, son complice ; et Paul continua cette œuvre d'épuration, jusqu'à ce que tous les fabricants d'alambics, tous les distillateurs, tous les marchands et tous les buveurs d'eau-de-vie fussent expulsés ; c'est ainsi que la paix fut rendue à

l'Église. Et Paul put dire : « Gardant la foi et « une bonne conscience, de laquelle quelques-uns « s'étant écartés, ont fait naufrage quant à la foi ; « parmi lesquels sont Hyménée et Alexandre, « que j'ai livrés à Satan pour qu'ils apprennent « à ne plus blasphémer. » Tous ceux qui avaient été expulsés entrèrent dans la secte des Schismatiques (1). »

C'est ainsi qu'avec une liberté d'imagination que tout le monde n'approuvera peut-être pas, Axley semblait emprunter à l'histoire ancienne le tableau fidèle des misères qui l'environnaient et l'exemple de la sévérité dont il voulait user envers les membres morts de l'Église. Ce morceau curieux, que l'on pourrait appeler une parabole historique, est digne d'être conservé ; il nous aide à comprendre cette personnalité passablement excentrique d'Axley, en même temps qu'il nous fait connaître un peu mieux encore ce peuple de l'Ouest qu'il fallait corriger avec habileté et auprès duquel un homme tel que celui-ci remportait d'admirables succès.

Axley était un homme d'une profonde piété. Comme tous ses collègues, il avait une foi naïve en Dieu ; ces hommes qui vivaient au milieu de dangers continuels, avaient besoin en effet plus

(1) Rev. Finley's *Sketches of Western Methodism*, p. 238.

que personne d'une confiance enfantine en la Providence dont ils attendaient, au jour le jour, la satisfaction de leurs besoins. Notre prédicateur était un homme de prière; il ne prenait aucune décision, ne se lançait dans aucune entreprise, sans s'être assuré de l'approbation de Dieu. Lorsque, par exemple, il se crut appelé à se choisir une compagne, il ne le fit qu'avec des ménagements et des hésitations sans nombre, mais une fois sa décision prise et la volonté de Dieu connue, il procéda avec une rapidité et une rondeur de manières sans précédents, même dans l'Ouest, où des transactions de ce genre sont loin d'avoir la solennité cérémonieuse que nous connaissons. Il écrivit quelques mots très-simples à la personne qu'il avait en vue, lui faisant part de la conviction où il était que Dieu voulait unir leurs destinées, et lui demandant de vouloir bien se rencontrer un certain jour à un lieu qu'il indiquait pour lui dire si elle partageait son sentiment à cet égard. La jeune fille, un peu effarouchée de cette brusque ouverture, accepta pourtant l'entrevue. Axley lui demanda la permission de prier avant tout avec elle, et dans une prière fervente et émue il demanda à Dieu ses directions et sa bénédiction, puis il exposa naïvement à la jeune personne ses convictions et lui demanda une réponse claire et immédiate, dans l'intérêt de leur commune tran-

quillité d'esprit. Celle-ci objecta bien la brusquerie de la chose et le besoin pour elle de réfléchir. Toutefois elle connaissait de longue date le prédicateur, et sur ses instances elle accepta sur-le-champ ses propositions.

C'est ainsi qu'Axley comprenait la vie; et son existence peut se résumer tout entière en deux mots : confiance en Dieu, franchise envers tous.

CHAPITRE V

PIERRE CARTWRIGHT

Son enfance. — Sa conversion. — Ses premiers travaux d'évangélisation. — Il devient prédicateur itinérant. — Ses premiers succès. — Sa nature originale. — Cartwright et le général Jackson. — Sa conduite avec deux incrédules. — Conversions dans un wagon. — Évangélisation en bateau à vapeur. — Cartwright et les convenances. — Un ministre au bal. — Un bal méthodiste. — Habileté à tirer parti des circonstances. — Cartwright provoqué en duel. — La femme du prédicateur local. — Conversion d'un incrédule. — Cartwright au milieu des esclaves. — Sa conduite avec des pécheresses. — Son talent de prédicateur. — Une prédication dans un camp religieux, d'après un témoin auriculaire. — Opinion de MM. Cucheval-Clarigny et Jobson. — Les griefs de Cartwright contre la civilisation moderne. — Cartwright docteur. — Il est élu membre de la députation de l'Ohio. — Son jubilé. — Sa mort.

Pierre Cartwright naquit en Virginie le 1er septembre 1785. Il était tout jeune lorsque ses parents émigrèrent au Kentucky. Toute son éducation première se borna à celle que recevaient les enfants des premiers colons ; il connut la vie des bois avec ses austères privations et ses émotions naïves. Il avait huit ans lorsqu'un itinérant, Ja-

cob Lurton, vint frapper à la porte de la cabine de son père et demander la permission d'y prêcher quelquefois. Cette permission lui fut accordée, et l'on rassembla les voisins pour assister à ce premier culte. Avant que le prédicateur eût fini, tous ses auditeurs étaient en larmes, et la mère de Cartwright fut au nombre des convertis de cette journée.

« J'étais, nous dit Cartwright, un garçon étourdi et dissipé, et je pris bientôt un singulier plaisir aux courses de chevaux, aux cartes et à la danse. Mon père ne s'occupait guère de réfréner mes passions; ma mère, au contraire, m'avertissait, pleurait sur ma mauvaise conduite et souvent même m'arrachait des larmes par ses répréhensions. Plus d'une fois aussi je pleurais en entendant la prédication, et je me promettais de mieux faire et de me convertir, mais j'oubliais bien vite mes bonnes résolutions. »

Ce ne fut qu'en 1801, dans sa seizième année, que le jeune Cartwright rompit définitivement avec la dissipation et se donna à Dieu sans retour. Sa conversion eut le caractère décidé et soudain qu'elle devait avoir chez une nature comme la sienne.

« En 1801, je fus invité à une noce où, selon l'habitude de ce temps, on but et on dansa beaucoup. Je ne bus presque pas, mais en revanche je

dansai longtemps. A une heure avancée de la nuit nous reprîmes nos montures et nous nous mîmes en route pour rentrer chez nous. A peine étais-je arrivé et assis auprès du feu que je commençai à réfléchir sur la manière dont j'avais employé ma journée, et je me sentis coupable. Je me mis à marcher à grands pas; mais tout à coup il me sembla que mon sang se précipitait vers ma tête, que les palpitations de mon cœur se succédaient violemment. Ma vue se troubla et j'eus un moment la terrible conviction que j'étais sur le point de mourir, et cela sans préparation. Je tombai à genoux en implorant le pardon de Dieu.

« Ma mère se leva aussitôt, et prosternée à mon côté, elle pria pour moi et m'exhorta à regarder à Christ pour le pardon. Et en ce moment je promis solennellement au Seigneur que, s'il m'épargnait, je le chercherais et le servirais ; j'ose ajouter que je n'ai jamais manqué à ce vœu. Ma mère pria longtemps avec moi. A la fin nous nous relevâmes, mais le sommeil fuit cette nuit-là mes paupières. Le lendemain en me levant je me sentais misérable au delà de toute expression. J'essayai de lire l'Évangile et me retirai plusieurs fois dans le jour pour prier, mais la consolation ne venait pas. »

Ce fut à un *camp-meeting* que le jeune Pierre trouva la paix de son âme. C'était l'un des pre-

miers qui se réunissaient dans l'Ouest, et il n'est pas étonnant qu'après avoir été lui-même converti par le moyen de ces sortes d'assemblées, Cartwright en soit demeuré toute sa vie l'un des plus zélés partisans. Notre jeune converti avait un grand besoin d'activité. Si, avant sa conversion, il était le boute-en-train des jeunes gens de son âge, il ne tarda pas à chercher à agir sur eux pour les amener à partager ses nouvelles convictions. Il eut la joie d'en décider plusieurs. « Nous nous retirions dans les bois pour prier, dit-il, et lorsque nous connaissions quelque jeune homme bien disposé, nous l'emmenions avec nous. Plusieurs furent convertis de la sorte. » Obéissant à l'impulsion d'une foi ardente, il lui arriva dès lors de prendre la parole au milieu des assemblées pieuses, lorsque le prédicateur était absent; il montait alors sur un siége, priait à haute voix et prononçait à pleins poumons des allocutions véhémentes. Aussi, dès le printemps de 1802, reçut-il de Jessé Walker un brevet régulier d'*exhortateur;* il n'avait que dix-sept ans. Les circonstances aidant, ce jouvenceau fut bientôt à la tête d'un circuit.

« Sur la fin de cette année, nous raconte-t-il, mon père transporta son domicile dans le comté de Lewiston, vers l'embouchure de la rivière Cumberland. Ce pays tout récemment colonisé

était à quatre-vingts milles du circuit méthodiste le plus rapproché ; notre Église n'y comptait que quelques membres dispersés sur divers points. Je réclamai du frère Page un certificat pour ma mère, ma sœur et moi-même. Le mien se trouva contenir « la part de Benjamin. » Non-seulement il constatait que j'étais membre et exhortateur, j'y recevais en outre des pleins pouvoirs pour tenir partout dans ces vastes régions des assemblées de culte, établir des classes et former un circuit, sauf à rendre compte de mes opérations à l'assemblée trimestrielle.

« Cette déclaration me mit mal à l'aise, et je dis au frère Page que je ne me sentais pas disposé à accepter une aussi lourde responsabilité ; que d'ailleurs mon éducation était à peine ébauchée et que, tout en prêchant quelquefois, je voulais passer mon année à l'école. Il me répondit que l'école où il m'envoyait était la meilleure qui fût sous le ciel, mais que néanmoins il m'encourageait à passer l'hiver dans une école, tout en faisant pendant l'été l'œuvre qu'il me confiait. »

Le jeune homme dut céder ; il se rendit à Lexington, où il suivit les cours d'une école où l'on joignait aux éléments d'une éducation ordinaire l'enseignement des langues mortes. Il y travailla avec ardeur, mais il y resta peu de temps ; ses manières graves, sa vie rigide lui attirèrent

mille petites persécutions de la part de ses condisciples, et de guerre lasse il retourna chez lui. A défaut d'études régulières il allait essayer de cette école missionnaire, que Page lui avait décrite comme la meilleure sous le ciel. Il y réussit si bien que, moins d'une année après, il avait créé de toutes pièces dans la région qu'habitait sa famille, une Église comptant soixante et dix membres et très-convenablement organisée.

Le succès de cette première année d'évangélisation décida de la carrière de Cartwright. Son père fit bien quelques difficultés à laisser partir ce vigoureux jeune homme de dix-huit ans qui maniait admirablement la charrue; mais la pieuse mère, qui s'alarmait à l'idée de résister à un aussi visible appel de Dieu, obtint le consentement désiré. Cartwright lui-même, après quelques hésitations bien naturelles, se décida à s'enrôler sous la bannière du méthodisme militant, dont il allait être pendant soixante-huit ans l'un des plus vaillants soldats.

Cette longue carrière pastorale a été admirablement remplie. Il y a une vingtaine d'années déjà qu'en écrivant son Autobiographie, Cartwright pouvait constater qu'en un demi-siècle de travaux, il avait reçu dans l'Église 10,000 personnes, baptisé 8,000 enfants et 4,000 adultes et prêché environ 15,000 fois.

Dès ses débuts, il conquit l'estime et l'affection des troupeaux par les qualités de son caractère et de son talent. On accourait de fort loin pour entendre ce jeune prédicateur imberbe que l'on appelait *le petit Kentuckyen (the Kentucky boy)*. Dès sa première prédication, un incrédule déclaré fut touché et converti. L'un des premiers circuits qui lui furent assignés comprenait une grande partie de l'État d'Ohio ; il fallait quatre semaines entières pour le parcourir, en prêchant matin et soir, et il n'avait que deux jours de repos entre deux tournées. Il lui fallait à chacune de ses tournées franchir quatre fois l'Ohio. Au bout des trois premiers mois de travail, il toucha le modeste salaire de 6 dollars (30 francs).

Nous ne pouvons pas raconter ici en quelques pages la vie si mouvementée du plus original des prédicateurs pionniers ; essayons seulement de faire connaître son caractère, en empruntant quelques traits à son Autobiographie, l'un des livres les plus captivants que nous ayons jamais lus.

Dès l'origine, Cartwright se montra ce qu'il fut toujours, intrépide jusqu'à l'audace et inaccessible à la crainte. Nos lecteurs ont encore présentes à l'esprit ces scènes orageuses des camps religieux, où le jeune prédicateur déploya, dans la répression des perturbateurs, une vigueur d'action qui fait honneur à la solidité de ses muscles plus peut-

être qu'à la mansuétude de son âme (1). Il serait aisé d'ajouter d'autres récits du même genre à ceux que nous avons mentionnés plus haut. Il ne faudrait pourtant pas se méprendre sur la place qu'occupent de tels faits dans la vie de cet homme de Dieu, et s'imaginer qu'il a été affligé d'une manie excentrique tout à fait inguérissable. Il est bon que nous montrions par d'autres traits que cette originalité était quelque chose de plus qu'une humeur batailleuse, et qu'elle savait au besoin remporter de merveilleuses victoires sur le mal et sur l'incrédulité. Nous avons la confiance d'ailleurs qu'au fond des récits que nous avons déjà donnés, le lecteur intelligent et non prévenu aura retrouvé ce grand et incomparable esprit chrétien toujours ardent et anxieux pour le salut des âmes qui fait de Cartwright l'un des plus remarquables et l'un des plus bénis parmi les missionnaires contemporains.

Il faut se rappeler aussi que ces luttes dont nous avons raconté quelques traits se rattachent à ce que nous pourrions appeler la première manière de Cartwright, qu'il n'a jamais désavouée, il est vrai, mais qui portait trop l'empreinte des mœurs et des passions d'une société en formation. Cartwright a toujours eu pour principe, comme il

(1) Voir chap. VIII de la première partie, page 200

nous l'apprend, « d'aimer tout le monde, mais de ne craindre personne ; » seulement, avec l'adoucissement des caractères et des mœurs, il en est vite arrivé à renouveler son arsenal chrétien et à bannir quelques armes peu spirituelles qui s'y étaient glissées à la faveur des temps mauvais. Ses moyens de persuasion n'ont pas cessé toutefois de porter l'empreinte d'une nature énergique et d'un caractère profondément original.

Sa fidélité chrétienne ne recula jamais devant personne. Un jour, il prêche dans l'église d'un confrère qui vient prudemment le tirer par le pan de l'habit et lui apprendre que le célèbre général Jackson vient d'entrer, ce qui veut dire : « Ménagez vos termes et faites attention à vos paroles ; » le prédicateur s'indigne de la pusillanimité de son collègue, et s'écrie dans un bel accès d'indignation chrétienne : « Et qui est le général Jackson, je vous prie ? S'il ne se convertit pas, Dieu le damnera aussi bien que le dernier des nègres. » Grand émoi du ministre, qui gronde Cartwright après le sermon, et l'assure que le général ne manquera pas de châtier son insolence. « Je n'en crois rien, répond le courageux pionnier, le général approuvera ma conduite, et s'il s'avisait de vouloir me donner une leçon, nous serions deux à ce jeu-là, comme dit le proverbe. » Là-dessus le ministre va pour son-

compte personnel faire des excuses au général, qui le reçoit fort mal et qui, rencontrant Cartwright dans la rue, vient droit à celui-ci et lui dit: « Monsieur, vous êtes un homme selon mon cœur. Je suis très-surpris qu'on ait pu me croire blessé de ce que vous avez fait; je ne puis qu'approuver votre indépendance. Un ministre de Jésus-Christ doit aimer tout le monde et ne craindre personne. Si j'avais une bonne armée et des officiers indépendants et intrépides comme vous, je me chargerais de conquérir l'Angleterre. »

Un incrédule émérite qui veut se donner le plaisir d'avoir à sa table le prédicateur déjà célèbre, l'invite à dîner. Au moment de se mettre à table, Cartwright veut appeler la bénédiction de Dieu sur le repas; l'hôte refuse. Le prédicateur insiste, et devant l'opposition obstinée de l'incrédule, il prend son chapeau et part sans dîner, protestant qu'il ne mangera jamais dans une maison où on ne lui permet pas de prier Dieu. Ailleurs, dans une circonstance semblable, il priera malgré l'opposition de son hôte, et avec tant de ferveur qu'il vaincra cette opposition et l'amènera à l'Évangile.

En voyage, il ne perd pas un instant de vue sa mission d'évangéliste et de pasteur. Une fois, il a à parcourir un assez long espace de pays dans l'une de ces lourdes charrettes nommées wagons,

traînées péniblement par plusieurs chevaux et qui transportent quelques familles d'émigrants. Il prêche avec une telle force à ces pauvres gens que, lorsqu'il prend congé d'eux, ils ont reçu avec joie la bonne nouvelle de l'Évangile et continuent leur route en chantant des cantiques.

Plus tard, lorsque les moyens de transport se sont multipliés et perfectionnés et que l'Ouest est sillonné de bateaux à vapeur qui remontent ses grands fleuves, le missionnaire, loin d'oublier au milieu des passagers innombrables qu'il y rencontre les bonnes et saines traditions de ses premiers jours, y livre avec une ardeur juvénile un combat à outrance à l'impiété qui s'y étale. La première fois qu'il monta en bateau à vapeur, ce fut au mois d'avril 1828 ; il se rendait de Saint-Louis à Pittsburg, pour une conférence, en compagnie de deux collègues. Ceux-ci crurent nécessaire de lui conseiller la prudence. « Les passagers qui nous accompagnaient, raconte-t-il, étaient de la pire espèce. Mes excellents collègues, sachant que j'avais mon franc parler avec tout le monde, craignaient que je ne cherchasse querelle à quelqu'un. Je les remerciai pour leurs bonnes intentions, et leur déclarai qu'il leur suffirait de veiller sur eux-mêmes pendant ce voyage et que je n'étais pas dans l'habitude de remettre à personne le soin de ma conduite. » Nous ne raconterons pas com-

ment, pendant les quelques jours que dura la traversée, Cartwright s'y prit pour faire quelque bien au milieu d'une compagnie toute composée d'ivrognes, de joueurs, de blasphémateurs et d'impies. Qu'il nous suffise de dire qu'il attira une tempête sur lui par sa fidélité, et qu'il sut, par son habileté, son esprit et surtout sa foi, tenir tête à l'orage et le calmer, si bien que, le dimanche venu, on lui demanda une prédication, qui lui fournit l'occasion de se décharger la conscience.

Le courage de Cartwright était doublé d'une sorte de rudesse qui lui permettait des entreprises devant lesquelles reculeraient bien des personnes, par souci de ce qu'on nomme les convenances. Pour cet homme, les suprêmes convenances, devant lesquelles tout devait plier et qui ne devaient plier elles-mêmes devant rien, c'étaient les intérêts du règne de Dieu. Il traitait avec un souverain sans-façon toute convenance mondaine qui tentait de gêner son indépendance chrétienne. Il n'avait pas passé pour rien toute sa vie au milieu des libres populations des frontières, sous l'ombre de ces forêts séculaires que la main de Dieu a plantées et en face de cette grande nature débordante de force et d'énergie qui parle à l'âme de sa propre grandeur et de son indépendance native. Il connaissait la civilisation par l'intuition d'une intelligence étendue; il la connaissait aussi, parce

qu'il l'avait vue à l'œuvre; il n'eût jamais entrepris l'œuvre folle de la combattre; toutefois il redoutait pour l'Ouest la corruption, la bassesse, la servitude qu'elle amène avec elle; il avait des accès de mauvaise humeur contre elle, et son livre est tout plein de pages originales qui font la critique du temps présent et essayent de prouver combien le passé lui était préférable. Qu'on ne s'étonne donc pas si nos récits nous le montrent parfois en guerre avec une certaine civilisation et tout brouillé avec certaines règles embarrassantes de la vie sociale telle que nous l'entendons.

Avouons cependant qu'il est de ces récits qui font pardonner à ce vieil enfant de l'Ouest ce sans-gêne à l'égard de nos convenances raffinées, et qu'il y a lieu souvent de le féliciter de la façon dont il sait se débarrasser de cette chaîne que nous avons faite si serrée et si incommode. De ce nombre est bien le trait suivant, que j'intitulerais : *Un ministre au bal,* laissant à l'histoire elle-même le soin de détruire le scandale produit peut-être chez plus d'un lecteur par ce rapprochement insolite de termes :

« J'étais en route pour atteindre mon poste dans le Kentucky. Le samedi soir arriva et me trouva dans le plus mauvais pays du monde, au milieu des gorges et des défilés des monts Cumberland. Je n'avais nulle envie de voyager le di-

manche, et je souhaitais vivement de passer ce jour-là avec de bons chrétiens. Malheureusement je me trouvais dans une contrée où il n'y avait pas un ministre de l'Évangile à bien des milles à la ronde. Les habitants étaient disséminés; bon nombre, à ce que j'appris ensuite, n'avaient jamais entendu un sermon de leur vie; ils ne connaissaient d'autre emploi du dimanche que de chasser, de boire, de danser et de se rendre visite les uns aux autres. Tout en proie aux tristes pensées qui naissaient en moi, j'arrivai assez tard dans la soirée à une maison d'apparence passable, dont le maître logeait les voyageurs. Je mis pied à terre et demandai s'il y avait place pour moi. L'hôtelier me répondit que je pouvais rester, tout en me prévenant que je tombais mal et que je ne serais pas fort à mon aise, attendu que l'on devait cette nuit même avoir un bal dans la maison. Je demandai à quelle distance sur la route je trouverais une auberge convenable: il me répondit : « sept milles. » Je lui dis alors que s'il voulait me traiter avec quelques égards et prendre soin de ma monture, je me déciderais à rester. Il m'assura que je n'aurais pas sujet de me plaindre; et sur sa réponse j'entrai. Le monde commençait à arriver, et en grand nombre. Je dois dire que je remarquai qu'on ne faisait pas excès de boisson.

« Je me mis paisiblement dans un coin de la

salle, et le bal commença. J'étais assis tranquille, tout absorbé dans mes pensées, inconnu de tous, et je sentais grandir en moi le vif désir de prêcher à ce peuple. Finalement, j'en vins à me décider à passer la journée du dimanche dans ce lieu et à demander la permission d'y prêcher. J'avais à peine arrêté ce point dans mon esprit, quand une belle jeune fille aux joues roses d'animation vint à moi très-poliment, me fit une gracieuse révérence, et, avec tous les charmes de son sourire, me demanda de danser une contredanse avec elle. Je renonce à décrire toutes les pensées et tous les sentiments qui naquirent en moi en ce moment; mais, à la minute même et sans la moindre hésitation, je pris un parti qui me parut héroïque et presque désespéré. Je me levai aussi gracieusement que possible, je ne dirai pas avec quelque émotion, mais avec toute sorte d'émotions. La jeune fille se plaça à ma droite, je lui pris la main et elle appuya son bras gauche sur le mien. Nous traversâmes ainsi la salle. Toute la compagnie paraissait charmée de cette politesse faite par la jeune fille à un étranger. Le nègre qui servait de ménétrier, se mit à accorder son violon. Je lui fis signe d'attendre un instant, et je dis à l'assemblée que, depuis nombre d'années, j'avais pris l'habitude de ne rien entreprendre d'important, sans implorer d'abord la bénédiction de Dieu, et j'ajoutai que je désirais

appeler cette bénédiction sur la belle jeune fille et sur toute la compagnie qui venaient de montrer tant de politesse à un étranger.

« Alors j'étreignis avec force la main de la jeune fille, et je dis à l'assemblée : « Mettons-nous à ge« noux et prions, » et, en parlant ainsi, je me laissai tomber sur mes genoux, et je me mis à prier de toutes les forces réunies de mon âme et de mon corps. La jeune fille essaya de dégager sa main de l'étreinte de la mienne, mais je ne lâchai pas prise. Bientôt ses genoux fléchirent, et elle s'agenouilla auprès de moi. Plusieurs des personnes présentes suivirent son exemple ; d'autres se tinrent debout; d'autres quittèrent la place ; d'autres se rassirent; tous me regardaient avec une vive curiosité. Le ménétrier s'enfuit à la cuisine en criant : « Bonté « du ciel, qu'est-ce que cela veut dire et d'où sort « cet homme ? »

« Tandis que je priais, quelques-uns se mirent à pleurer, puis à éclater en sanglots, d'autres demandaient grâce. Je me levai, j'adressai à ces pauvres gens une sérieuse exhortation, puis j'entonnai un hymne. La jeune fille qui m'avait invité demeurait prosternée à terre, implorant à grands cris le pardon de Dieu. Je continuai à prêcher, à chanter et à prier presque toute la nuit. Une quinzaine des personnes présentes se convertirent à Dieu cette nuit-là. Ce n'est pas tout. Nos services

religieux remplirent le dimanche et la nuit suivante; de nouvelles conversions eurent lieu, et cela dans des circonstances remarquables. J'organisai aussitôt une société dans ce lieu, et j'admis trente-deux membres dans l'Église. Peu après, un prédicateur vint continuer d'une manière régulière cette œuvre intéressante. Mon aubergiste fut élu au poste de chef de classe, qu'il occupa honorablement pendant plusieurs années. Ce fut là le commencement d'un grand et glorieux réveil religieux; et je dois ajouter que plusieurs jeunes gens convertis à ce bal sont devenus d'utiles ministres de Jésus-Christ.

« C'est avec un profond étonnement, je l'avoue, que je me rappelle à l'heure qu'il est cette étrange scène de ma vie; et je ne veux pas me permettre de trop essayer de m'en rendre compte. Il est certain que la chose eût radicalement échoué au milieu de conditions sociales autres que celles-là; j'aurais été infailliblement berné ou traité de fou. Autant que je puis m'en souvenir, voici le raisonnement rapide auquel je me livrai : Voilà des gens qui n'ont jamais entendu l'Évangile. A ce moment, ils ont toute leur raison, n'ayant pas encore commis d'excès de boisson, et ma conduite ne pourra que les étonner grandement et les alarmer. Si j'échoue, je n'en aurai aucune honte, et si je réussis j'aurai rempli un devoir, celui « d'exhorter

« en temps et hors de temps. » A vues humaines, on peut bien dire que j'agissais « hors de temps, » mais j'eus, du commencement à la fin de cette affaire, la conviction que je réussirais en prenant le diable par surprise; ce n'était d'ailleurs que ma juste revanche pour tant d'autres occasions où il m'avait pris moi-même de la sorte, et pour tous les ennuis qu'il m'avait donnés pendant ce voyage.

» Les actions inspirées par ces impressions subites qui nous montrent un devoir à accomplir là où nous n'en cherchions pas, sont souvent couronnées par un succès qui dépasse tous nos calculs et qui doit faire naître en nous une foi naïve dans l'action directe de l'Esprit de Dieu. Depuis cinquante-cinq ans j'ai pu m'abandonner avec confiance à cette direction divine; et je suis convaincu que, si les ministres d'aujourd'hui avaient tous reçu un baptême de feu plus complet, nous ferions plus que nous ne faisons et nous réussirions mieux dans nos efforts pour amener des âmes à Christ. Si nos jeunes gens qui se croient appelés au ministère s'efforçaient de cultiver, par la sainteté de leur vie, une connaissance plus approfondie de ces influences de l'Esprit-Saint, en se confiant un peu moins dans la science théologique qu'ils puisent dans les écoles, ils seraient beaucoup plus utiles, c'est là mon opinion. Et, je me permets de le demander en toute humilité, n'est-ce pas là

le grand secret du succès de tous nos vieux prédicateurs pionniers, depuis Wesley jusqu'à nos jours? »

Nous avons laissé la parole à Cartwright, trop heureux de l'entendre nous exposer non-seulement sa pratique, mais sa théorie, car le vieux pionnier cède volontiers dans ses mémoires à ce besoin des vieillards, de tout généraliser et de réduire tout fait à ses principes. Sans nous arrêter à discuter ces principes, dans lesquels il y aurait beaucoup à retenir, revenons aux faits.

On a vu Cartwright transformant un bal en réunion de prières. Une autre fois il dut faire concurrence à un bal pour lui enlever ses danseurs. C'était dans une partie du pays où la vie religieuse était très-peu développée. Notre prédicateur y arrive et y organise des assemblées qui attirent la foule et qui font un grand bien. Un tavernier, qui voit avec chagrin le nouveau venu lui enlever sa clientèle et le vide se faire dans son cabaret, a recours à un moyen héroïque pour reconquérir son influence. Il se met en frais pour organiser un grand bal, et à toutes les séductions de son programme, il en ajoute une qui les dépasse toutes : l'entrée sera libre et gratuite. Le coup était habile; car les gens du pays étaient d'intrépides danseurs et notre homme les tentait par leur côté faible. Il envoie à tous des billets d'admission, et pour

mettre le comble à son audace et chanter victoire avant le combat, il en fait remettre un à Cartwright lui-même pendant qu'il est en chaire. Le prédicateur, qui avait compris du coup toute la portée de la chose et qui ne voulait pas laisser à ce cabaretier la gloire d'avoir compromis l'œuvre du Seigneur, prit sur-le-champ une décision qui ne pouvait germer ailleurs que dans son esprit fécond en ressources. Il se lève à la fin de son service, lit à haute voix l'invitation qu'il vient de recevoir, et déclare qu'il se voit dans l'impossibilité de l'accepter, attendu qu'il s'est décidé à convoquer pour la même soirée un bal méthodiste dans la chapelle même; il adresse à tout le monde l'invitation d'assister à cette soirée et s'engage à avoir un ménétrier bien supérieur à celui de l'auberge de l'Aigle. Le bal méthodiste fit sensation dans toute la contrée; on y accourut en foule, et le pauvre cabaretier fut ce soir-là complétement abandonné par le public sur lequel il avait compté, ce qui acheva sa ruine. Il n'est pas nécessaire, je suppose, que je dise de quelle sorte fut le bal de Cartwright. Le prédicateur prouva une fois de plus que sa parole avait assez de puissance pour faire diversion aux plaisirs ordinaires des habitués de cabaret et pour les mettre face à face avec les sérieuses réalités de la vie à venir. Cette soirée si étrangement annoncée et si impatiemment atten-

que détermina une crise religieuse des plus remarquables dans la contrée.

Les conversions opérées par le moyen de Cartwright portent toutes l'empreinte de sa personnalité si prime-sautière et si hardie. Son principe constant est d'accepter les événements tels qu'ils se présentent, sans consulter les raisons suggérées par une prudence vulgaire. Il a la conviction que Dieu dirige toutes les rencontres et tous les incidents de la vie, et que le plus simple et le plus sage est de saisir au vol l'occasion, et, si elle manque, le prétexte pour faire du bien. Dans la vie telle que nous l'a faite la civilisation, un pareil principe, constamment et rigoureusement appliqué, amènerait plus d'une fois des frottements désagréables pour la chair. Que sera-ce au milieu d'un peuple qui se dégage à peine du limon de la barbarie, et pour lequel le souverain argument réside dans la vigueur du poing, ou l'adresse à manier le pistolet? La règle de conduite que Cartwright s'était imposée et à laquelle il demeura toujours fidèle, le jeta souvent dans d'étranges aventures et lui ménagea de piquantes rencontres : il sut toujours s'en tirer à son honneur, et souvent il réussit à profiter de circonstances en apparence désespérées pour amener à l'Évangile des âmes incrédules et impies. Il n'a nulle crainte des situations étranges, violentes même; il est ingé-

nieux pour en sortir. Après avoir lu les faits innombrables que renferme son livre, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de cette prodigieuse souplesse d'esprit qui vient à bout de toutes les difficultés et qui a des ressources toujours prêtes, de cette intrépidité calme et sans forfanterie qui ne recule jamais devant le feu, quelque imprévu et quelque nourri qu'il puisse être, ou de cette habileté à tirer des aventures les moins édifiantes au premier moment une occasion généralement heureuse de propagande chrétienne.

Un jour, il offensa gravement un officier, en interpellant d'une rude façon, du haut de la chaire, son fils qui trouvait plaisant de semer le trouble dans une réunion. Le père irrité voulait que le prédicateur lui fît des excuses. Cartwright, convaincu qu'il avait usé de son droit et accompli son devoir, refusa nettement toute rétractation, et affirma que, si le fait se renouvelait, il agirait de même. L'officier entra alors en fureur, lui prodigua les injures et lui déclara que, s'il croyait qu'il osât venir sur le terrain, il le provoquerait en duel.

— Qu'à cela ne tienne ! major, répondit calmement le prédicateur, si vous me provoquez, j'accepterai le défi.

— Eh bien ! Monsieur, s'écria l'autre, je vous défie pour un combat à mort.

— Très-bien, poursuivit Cartwright, j'accepte. Seulement, d'après les lois de l'honneur, j'ai le droit, je suppose, de choisir mes armes.

— Certainement.

— Alors, dit Cartwright avec le plus grand sérieux, nous allons nous arrêter ici même, et prendre chacun une tige de blé. Je n'en veux qu'une pour en finir avec vous.

A ces mots, l'officier ne contint plus sa rage, et serrant les poings, il s'écria :

— Si j'osais tomber sur vous à coups de cravache, je vous mettrais en pièces.

— Oui, oui, major, répondit le vaillant prédicateur, mais, grâce à Dieu, vous ne le pouvez pas. Et si vous aviez le malheur de l'essayer, je vous préviens que le diable qui sortirait de chez vous, pourrait bien entrer chez moi, et la partie ne serait pas belle pour vous.

Le major ne s'attendait pas à être reçu de cette façon, et l'air décidé et les formes athlétiques du prédicateur lui prouvèrent qu'il avait affaire à forte partie. Il s'en alla, vomissant des blasphèmes, les yeux injectés de sang et la face pourpre de rage. Le soir, on vint de sa part appeler Cartwright, il réclamait le pasteur. Sa colère avait été suivie d'un affaissement général et d'une crise physique et morale tout à la fois. Lorsqu'il vit celui qu'il voulait mettre en pièces peu avant, il lui fit des excuses,

et réclama ses prières pour obtenir le pardon de Dieu. Cartwright, qui avait prévu cette réaction, montra à cette âme le Sauveur, et il eut la joie de voir le major se convertir et commencer une vie nouvelle.

Dans une autre circonstance, notre intrépide pionnier, provoqué aussi à un combat singulier, accepta le défi, et s'en tira d'une façon analogue, en mettant en fuite son adversaire. Il ajoute à son récit cette remarque significative :

« Si l'on me demandait ce que j'eusse fait de mon homme s'il m'avait suivi sur le terrain, j'avoue que la question est un peu épineuse, mon principe étant d'aimer tout le monde et de ne craindre personne. Je ne me suis jamais fait à l'idée d'être cravaché par qui que ce soit, et, d'un autre côté, je n'ai jamais eu l'habitude de préméditer des expédients pour me tirer d'affaire en de telles occurrences. Sûrement qu'avant toutes choses j'eusse proposé la prière à mon adversaire; puis j'aurais suivi les directions de la Providence. »

Toute la règle de conduite de Cartwright est renfermée dans ces derniers mots.

Ses procédés variaient d'ailleurs suivant les circonstances; tous cependant portaient un cachet si spécial qu'il eût été impossible de les attribuer à autrui. Voici un trait qui montre, comme tant d'autres, l'énergie de volonté et la force de foi qu'il

savait déployer à sa manière, pour arracher une âme au péché.

« Dans mon district vivait un prédicateur local, de petite taille, mais d'ailleurs paisible, aimable et d'un excellent naturel. Il avait une piété sincère, et était un bon et utile prédicateur. Sa femme, au contraire, possédait toutes les mauvaises qualités imaginables; elle était toujours de mauvaise humeur, et ne s'occupait qu'à gronder et quereller; elle avait surtout une inimitié violente contre la piété. Quand son pauvre mari voulait aller prêcher, elle lui cachait ses habits; elle ne voulait pas non plus qu'il priât avant le repas, ni qu'il célébrât le culte domestique. S'il essayait de prier, elle faisait autour de lui tout le tapage possible; elle renversait les chaises, et, si elle ne parvenait pas à l'interrompre, elle lui jetait le chat en plein visage, tandis qu'il priait. Pauvre petit homme! il y aurait eu là de quoi désespérer le plus patient. Il avait invité plusieurs prédicateurs à venir parler à sa femme pour essayer de l'apaiser, mais en vain: elle s'était irritée comme un vrai démon et les avait injuriés. J'avoue que, bien que cet ami m'eût invité souvent moi-même, je n'avais pas osé m'aventurer dans cette maison. A la fin pourtant, je me rendis à ses instances et l'accompagnai chez lui un soir, dans l'intention d'y passer la nuit. A peine entré, je vis que la femme enrageait de mon

arrivée, et que le diable entrait en elle : je me décidai aussitôt à faire une grande tentative. Le souper fini, le mari lui dit avec toute l'affabilité possible :

— « Allons, ma femme, laissons là un moment nos petites affaires, et ayons la prière.

« Elle donna alors libre carrière à son mauvais vouloir, et s'écria :

— « Je ne veux pas être assommée par vos prières.

« J'essayai de la calmer et de lui faire entendre raison ; mais toute la douceur dont j'usai ne servit qu'à l'irriter davantage ; elle se mit à jurer et à m'insulter. Je pris alors un visage sévère et lui dis :

— « Madame, si vous étiez ma femme, je vous guérirais de vos mauvaises habitudes, je vous en réponds.

« Elle se mit à vociférer contre moi une telle volée d'injures et de blasphèmes que j'eus de la peine à me contenir.

— « Taisez-vous, lui dis-je, nous allons prier.

« Elle n'en tint aucun compte.

— « Taisez-vous, répliquai-je, ou je vous mets à la porte.

« Cette menace la rendit furieuse ; elle me montra le poing, et jura qu'il faudrait une autre sorte d'homme que moi pour la faire sortir. Je la saisis

alors par un bras, et la faisant tournoyer sur elle-même, je la poussai dehors par la porte de la cabine qui était ouverte. La porte, destinée à supporter les agressions des Indiens, était massive et solide; je la fermai aussitôt sur elle et la laissai s'arracher les cheveux, pousser des hurlements et des jurements comme je n'en ai jamais entendu. Je me mis alors à prier avec toute mon ardeur comme je ne l'ai jamais fait; je ne saurais décrire maintenant toutes les émotions qui se pressaient en moi en ce moment; je puis dire seulement que j'étais décidé à vaincre ou à mourir. Puis, pendant qu'elle continuait à écumer de rage et à vociférer au dehors, je me mis à entonner de toutes mes forces un cantique, et ma voix couvrit bientôt la sienne. Les cinq ou six enfants s'étaient enfuis et blottis sous les lits. Pauvres petits! ils étaient à moitié morts de terreur.

« Je continuai à chanter au dedans et elle continua à crier et à tempêter au dehors. Le moment vint pourtant où elle perdit l'haleine et la voix d'épuisement. N'ayant plus de force, elle se tut, puis elle se calma, et bientôt frappa à la porte en disant :

— « Monsieur Cartwright, permettez-moi d'entrer.

— « Vous conduirez-vous convenablement si je vous ouvre? demandai-je.

— « Oh ! oui, je vous le promets, répondit-elle.

« Je me tins alors sur mes gardes pour éviter une surprise, puis j'ouvris la porte, la saisis par la main, et allai l'asseoir près du feu. La pauvre femme avait tant crié et écumé qu'elle était toute en sueur et pâle comme la mort. Une fois assise, elle s'écria :

— « Oh ! quelle folle je suis !

— « Oui, répondis-je, vous êtes bien l'une des plus grandes folles que j'aie jamais vues. Et maintenant, n'oubliez pas ce que je vais vous dire : si vous ne vous repentez pas de tout ce que vous avez fait, vous vous en irez sûrement à la fin avec le diable.

« Elle ne soufflait pas un mot. Je tirai les enfants de dessous le lit, et leur dis :

— « Venez, mes petits, votre mère ne vous battra plus.

« Puis j'invitai le mari à prier; nous priâmes tous les deux. Elle était aussi tranquille qu'un agneau.

« Et maintenant, mon cher lecteur, bien que ce soit là l'un des cas les plus difficiles que j'aie jamais rencontrés, je dois ajouter, à la gloire de la grâce de Dieu, que, moins de six mois après cette lutte avec le diable, cette femme était très-sérieusement convertie à Dieu; et si jamais transformation fut remarquable, ce fut bien celle-là. Les

enfants, en grandissant, devinrent pieux; cette famille, heureuse dès lors, fut aussi utile à la cause de Dieu qu'elle lui avait été nuisible précédemment. »

Cartwright, on l'a vu, avait la main remarquablement ferme et l'esprit naturellement intrépide. On ne peut nier que ces dons naturels ne lui fussent d'une grande utilité dans la vie aventureuse qu'il menait et qu'il ne sût en tirer parti admirablement. On aime toutefois à rencontrer dans ses récits des procédés de conversion moins violents. On se plaît, par exemple, à le voir conquérir à la piété, par des voies de conviction plus régulières et plus douces, un homme qui l'avait menacé de lui faire un mauvais parti et qui répandait sur son compte les bruits les plus injurieux. Cartwright, apprenant qu'il vient à un camp religieux qu'il préside, oublie ses griefs personnels, ne se met pas en peine des motifs qui peuvent amener son adversaire, et va à sa rencontre pour lui offrir l'hospitalité. « Nous avons, lui dit-il, une grande tente destinée aux prédicateurs et bien fournie de bons lits; je vous y offre une place; venez avec moi. » L'autre accepte avec hésitation, tout confus de ces procédés si nouveaux et si peu mérités. Cartwright, qui ne veut pas le prendre par surprise, a soin de lui dire, en l'introduisant dans la tente : « Maintenant, Monsieur, mettez-vous à votre aise

comme chez vous, car je ne vous cache pas que je compte vous voir sérieusement converti avant la fin de nos assemblées. » Cette déclaration si franche commence à jeter le trouble dans l'âme de cet incrédule ; les égards dont l'entoure l'homme qu'il avait odieusement calomnié achèvent d'ouvrir ses yeux et son cœur, et sous une prédication puissante du missionnaire, il s'opère en lui une œuvre de transformation spirituelle.

On aime à voir Cartwright, l'homme fort, se faisant tout à tous pour en gagner quelques-uns, et, à cet égard, ses mémoires abondent en pages touchantes. Les pauvres noirs ont spécialement toutes ses sympathies, et il profite de toutes les occasions qui s'offrent à lui pour défendre leurs intérêts. Il se trouva une fois dans le voisinage de deux plantations, sur lesquelles il y avait plus de cent vingt nègres excessivement corrompus, et pour qui l'ivrognerie, la débauche et le vol étaient les plus vulgaires méfaits. Le prédicateur, voyant que personne ne s'occupait de ces pauvres gens, se sent ému de pitié à leur égard et se demande ce qu'il pourrait faire pour eux. Il sollicite et obtient la permission de les réunir. Ils accourent avec curiosité à une invitation dont ils ne comprennent guère l'intention. Pendant les quelques heures qu'il passe avec eux, Cartwright leur ouvre son cœur affectueux, les traite en frères et en enfants,

leur parle des miséricordes infinies de Dieu et de son pardon, puis il leur retrace leur conduite sous ses côtés les plus sombres. Les larmes coulent de tous côtés sous la parole pénétrante du serviteur de Dieu; la repentance germe et porte dans toutes ces âmes ses fruits amers mais salutaires. Cette réunion familière fut l'origine d'un grand réveil religieux au milieu de ces pauvres esclaves, et quelques semaines après, le pasteur eut la joie d'admettre dans l'Église soixante et dix de ces nouveaux convertis.

Si l'Évangile a assuré aux captifs la liberté spirituelle et s'il leur a assuré l'émancipation, même extérieure, il a travaillé aussi à la suppression de toutes les servitudes morales qui souillent et dégradent l'humanité. Le pasteur chrétien est à sa place auprès de toutes les âmes avilies, et le disciple ne se déshonore pas plus que son maître ne l'a fait en approchant des foyers de débauche et de vice pour y apporter la lumière et la paix. Nulle part le courage chrétien de notre pionnier ne nous paraît plus à sa place que dans les circonstances où il s'avance à la rencontre de toutes ces difformités du corps social, pour y porter d'abord, d'une main virile, le fer et le feu de la loi qui condamne, mais pour y déposer ensuite le baume divin de la grâce qui apaise et qui guérit. Il n'est peut-être jamais si grand que dans cette circon-

stance où, à sa prédication, deux pauvres femmes dégradées et souillées par le vice sont touchées et convaincues de péché. Elles viennent ensuite lui demander ses prières et ses consolations, malgré certains chrétiens pusillanimes et inconséquents qui voudraient les repousser pour ne pas compromettre la réputation de leur réunion et celle de leur pasteur. Il faut voir et admirer celui-ci dans la sainte indignation qu'il laisse éclater contre ces disciples aux bras étroits, qui veulent être plus sages que Jésus, l'ami des péagers et des femmes de mauvaise vie. Puis avec quelle mansuétude il offre le salut et montre l'Agneau de Dieu à ces pauvres âmes; avec quel courage il brave l'opinion pour ouvrir les portes de l'Église à ces femmes auxquelles le Maître a ouvert le trésor de ses compassions !

Presque tous les faits que nous avons cités ont montré l'incomparable puissance de la parole de Cartwright. Mais c'est surtout dans les grandes assemblées en plein air qu'il faut voir à l'œuvre le talent de notre pionnier, pour en comprendre toute la vigueur et toute l'originalité. On ne saurait en avoir la mesure si on ne l'a vu aux prises avec les masses populaires, les électrisant par l'ascendant de sa foi et les soulevant au gré de sa volonté énergique. Nos lecteurs ont déjà pu se convaincre que peu d'hommes autant que celui-là ont joui de la faculté d'imprimer par la parole

leur pensée sur l'âme et sur la conscience de leurs semblables. Le moment est venu où nous devons essayer de mettre en lumière Cartwright comme orateur populaire. On nous saura gré de laisser la parole à des témoins dont les impressions auront plus d'autorité que n'en pourraient avoir nos commentaires.

Voici d'abord le récit des impressions d'un auditeur *du dehors*, dont la parole nous semble avoir d'autant plus de poids qu'elle est complétement désintéressée. Son récit nous a tellement captivé, que nous n'avons pas pu songer à l'abréger; nos lecteurs n'y perdront rien. Nous n'avons pas voulu non plus modifier le style parfois un peu *laïque* de ce récit; nous lui aurions peut-être enlevé son cachet distinctif.

« Immense fut la foule qui se rassembla au camp religieux de Springfield, le second dimanche de septembre 1832. Un attrait puissant avait mis en mouvement, dans les comtés avoisinants, cette grande masse de peuple, qui était accourue de plus de cent milles à la ronde : le nouveau président du district, récemment arrivé du Kentucky, orateur d'une grande réputation, devait se faire entendre en ce jour. L'éclatant prestige de sa renommée l'avait devancé; de là l'empressement avec lequel on accourait pour entendre un homme que la voix publique élevait si haut.

« Les clartés du matin avaient paru à l'orient, splendides comme un songe céleste; mais notre héros n'avait pas fait son apparition. Il était onze heures, — l'heure sacrée où détonne toute la grosse artillerie de l'orthodoxie, et l'on n'avait aucune nouvelle du prédicateur attendu. Un prédicateur ordinaire monta en chaire à sa place, et, très-affecté du désappointement de tout le monde, il y mit la dernière mesure par un sermon plus que misérable. La foule, impatiente et vexée de ce contre-temps, commençait à se disperser, quand survint un incident qui réveilla la curiosité et rallia les groupes épars. Un messager venait d'arriver, porteur d'un billet qu'il remit au prédicateur malencontreux, qui, tout heureux de cet incident, l'ouvrit aussitôt et en communiqua le contenu à l'assemblée. Voici en quels termes était conçue cette singulière missive :

« Mes chers frères. — Le diable a estropié mon « cheval, ce qui me mettra dans l'impossibilité « d'assister avant ce soir à vos assemblées. J'aurais « bien pu faire le voyage à pied; mais je n'aurais « jamais eu le courage d'abandonner mon pauvre « Paul, qui n'a d'ailleurs jamais lui-même abandonné Pierre. Les chevaux n'ayant pas d'âme à « sauver, je pense qu'il est du devoir des chrétiens « de prendre le plus grand soin de leur corps. « Veillez et priez, et ne laissez pas le diable vous

« prendre par surprise et pénétrer dans vos rangs « d'ici à l'heure où s'allument les flambeaux. A « cette heure-là, je serai à mon poste.

« Votre frère, PIERRE CARTWRIGHT. »

« La nuit vint; les étoiles s'allumèrent dans le ciel. Le camp, véritable village tout composé de tentes aussi blanches que la neige, s'illumina de clartés abondantes, qui faisaient briller et étinceler les arbres de la forêt comme s'ils eussent été rendus incandescents par un incendie. C'était un spectacle vraiment féerique.

« Une forme humaine se dressa lentement dans la chaire, et, tandis que tous les yeux se fixaient sur l'étranger, il indiqua un hymne pour ouvrir le culte. On a dit de Burke qu'un seul éclair de son regard suffisait pour révéler la puissance de parole de cet homme extraordinaire. Comme je tiens à être exact, je dois dire que tel n'était pas le cas ici; j'avoue que ma première impression fut ambiguë, énigmatique, un peu désagréable même. La figure de l'orateur était longue, grosse, massive; une épaisse chevelure d'un noir d'ébène l'encadrait et complétait cette apparence presque gigantesque de la physionomie. Ajoutez à cela des sourcils épais et proéminents, sous lesquels des yeux petits et noirs étincelaient comme des diamants, un teint basané comme par l'effet d'un soleil méridional et des lèvres toujours légèrement entr'ouvertes sous

l'empire d'un fin sourire, et vous aurez un portrait assez fidèle de Cartwright, le célèbre prédicateur des bois.

« Bien que je n'aie pas perdu un mot, du commencement à l'amen final, je ne voudrais pas tenter de reproduire la substance ou la forme de ce sermon. Je connais différentes sortes de sermons ; mais il me serait impossible de rattacher à aucune de ces catégories celui que j'entendis ce jour-là ; il était *sui generis*.

» Il commença d'une voix pleine, dont les modulations étaient savamment graduées; sa voix vibra dans la calme atmosphère du soir en produisant sur moi quelque chose de l'effet des décharges successives de la foudre. Les ministres méthodistes sont renommés pour la sonorité et l'étendue de leur organe; mais je doute qu'on trouve une voix qui puisse soutenir la comparaison avec celle de Cartwright, soit pour la puissance, soit pour l'harmonie. L'introduction du discours dura dix minutes environ, et se composa de pensées générales qui ne sortaient pas de la sphère connue où se meuvent d'habitude les exordes. Mais, au moment même où il aborda directement son sujet, il s'opéra en lui une sorte de transformation que je ne saurais décrire : sa face s'éclaira, son regard s'enflamma, son geste devint animé, et je ne puis le comparer qu'aux rapides

éclairs que jette une torche que l'on agite dans l'air; son visage prit une expression d'inimitable bonne humeur, et sa parole se mit à se précipiter comme un torrent d'étrange et sauvage éloquence. C'étaient des traits petillants d'esprit, destinés à montrer le ridicule des systèmes auxquels s'attaquait l'impitoyable critique du prédicateur, et qui les faisaient voler en éclats aux applaudissements de l'immense assemblée. C'étaient des anecdotes d'une nature exceptionnellement gaie, quoique renfermant toujours un enseignement moral, qui pleuvaient, comme une grêle serrée, sur cette foule électrisée, et provoquaient un rire homérique, comme l'Ouest seul en connaît. Au premier moment, on voyait sur bien des visages naguère austères et mélancoliques se succéder les diverses phases d'une lutte impossible contre une émotion spontanée et contagieuse; quelques collègues du prédicateur, surpris par cette brûlante harangue, fronçaient le sourcil et prenaient un visage allongé; ils ne s'étaient pas attendus bien évidemment à un succès de ce genre, et je crois qu'ils en étaient un peu scandalisés. Ils ne tardèrent pas cependant à se voir gagnés eux-mêmes par cette parole entraînante. Chaque mot, chaque geste avait une irrésistible puissance comique, et, au risque de scandaliser le lecteur, je dirai que jamais pièce de Mather ou de Sheridan n'eut un

pareil succès. L'orateur avait à dépeindre la folie du pécheur, et il l'attaqua avec cette arme meurtrière du ridicule que connaît tout homme de l'Ouest, mais que personne n'a jamais su manier comme Cartwright; son esprit caustique se donna libre carrière en dépeignant les contradictions de l'impie, les absurdités et les bassesses dont sa conduite fourmille, les ressources misérables auxquelles il doit avoir recours. Il mit le péché au pilori et le flagella au nom du bon sens. Cette première partie dura une demi-heure environ : le succès était immense, mais d'une nature telle qu'après avoir ri comme tout le monde, je commençai à craindre que la nature toute spéciale de ce succès ne nuisît énormément au résultat final que le prédicateur devait poursuivre.

» Comment, me disais-je, pourrait-il maintenant arracher ses auditeurs à ce tourbillon de joyeuse humeur où il les a lancés? S'il continue jusqu'au bout de cette manière, n'est-il pas à craindre qu'une fois l'entraînement passé et la réflexion venue, il ne s'opère dans les esprits une réaction qui serait fatale à sa réputation? Chaque auditeur ne s'en voudra-t-il pas quand il se dira de sang-froid, une fois la fièvre de l'excitation passée, qu'on l'a amusé avec des sujets d'une importance majeure, avec des questions qui touchent à ce qu'il y a de plus sacré, aux intérêts éternels de l'âme.

Quoi qu'il en soit, nous n'aurons décidément pas un réveil ce soir; car, notre orateur fût-il un magicien, je le mets au défi de changer de sujet et surtout de remonter le courant des dispositions de la foule, en les rendant sérieuses.

» Ainsi me parlais-je à moi-même, et pendant ce temps le prédicateur adoucissait graduellement sa manière; sa parole changea d'allure; elle me fit l'effet de ce vent violent qui précède les lourdes nuées qui portent la foudre et la tempête. Ses traits avaient perdu cette expression satirique qui les caractérisait; sa voix était devenue ardente; elle fut bientôt austère et solennelle, et elle ne tarda pas à vibrer sous l'empire d'une émotion intense. Ses yeux n'étaient plus tout étincelants de clartés étranges et entraînantes; ils se voilaient de larmes abondantes, qui jaillissaient des sources vives d'une émotion sincère. Ma plume se refuse à décrire la révolution complète, la réaction inouïe qui s'opéra dans les sentiments de cette foule. Le prédicateur dépeignit les horreurs de l'enfer, juste punition et conséquence logique du péché, et il sut mettre une telle puissance de conviction et une telle énergie de sentiment dans cette description, que toutes les physionomies étaient bouleversées par ce tableau, et que les regards effrayés se tournaient instinctivement vers la terre, qui semblait sur le point de s'entr'ouvrir sous les pieds des in-

convertis pour les engloutir dans l'abîme sans fond. Des hommes courageux, qui n'avaient pas pleuré de leur vie, gémissaient d'une façon lugubre et désespérée; des femmes de la haute société, toutes couvertes de soie et de bijoux, poussaient des cris de détresse vraiment lamentables.

» A ce moment, le prédicateur changea une fois encore le thème de son discours; il se mit à dépeindre les joies d'une mort chrétienne, la foi qui la transforme, l'espérance qui l'illumine; il fit assister ses auditeurs à ces scènes augustes; il montra l'âme du juste s'élançant vers les réalités invisibles sur les ailes d'un saint enthousiasme, puis les anges venant à sa rencontre et l'introduisant dans les demeures célestes. L'orateur se surpassa encore dans cette description, à laquelle il donna un caractère grandiose et émouvant. Son âme était dominée par un tel enthousiasme et sa parole avait une telle puissance pour le communiquer, qu'au moment le plus pathétique du discours, l'assemblée entière se leva comme un seul homme et tous les regards se tournèrent en haut, comme pour saluer la vision glorieuse du monde à venir que le prédicateur semblait indiquer de son doigt levé vers le ciel et contempler de son regard radieux.

» Cartwright, qui avait pour principe de ne pas laisser se refroidir les sentiments de ses auditeurs, invita tous ceux qu'oppressait le sentiment du

péché à s'approcher de l'estrade à la suite de la prédication, pour avoir avec lui des entretiens familiers et pour prier. Cinq cents personnes environ, la plupart incrédules jusqu'à cette soirée, se levèrent pour répondre à cet appel.

« Ces réunions se continuèrent pendant deux semaines, et plus de mille convertis furent ajoutés à l'Église. Les plus grands succès oratoires de Cartwright datent de ces assemblées, et c'est en grande partie à son éloquence si énergique et si remarquable que le méthodisme est redevable de la haute position qu'il occupe dans l'Illinois.

« J'entends le lecteur curieux qui me demande quelle est l'université qui a formé un pareil orateur, quelle est l'*alma mater* qui a élevé un tel fils.

« A cela je réponds que, comme un grand nombre de prédicateurs de son Église, Cartwright s'est formé dans la grande et incomparable université de la nature, qui a élevé Moïse, Homère, Platon, Shakespeare, Franklin, Washington et Patrick Henry. Tous ceux-là et bien d'autres ont grandi au milieu des montagnes élevées, des vallées profondes ou des vagues de l'Océan; ils ont étudié à la plus glorieuse des écoles, et la nature même a de sa propre main écrit leurs diplômes.

« Cartwright entra à dix-huit ans dans les rangs de l'itinérance, ne sachant guère que ce que la

Bible et son recueil d'hymnes lui avaient enseigné. Année après année, il arpenta ses circuits sauvages des frontières, employant ses heures de voyage à lire et à méditer. Il dévora avec avidité dans ses longues courses des livres de littérature et de science. Il étudia de la sorte à fond les mathématiques, la philosophie, la théologie, le droit et plusieurs langues anciennes et modernes. Oh ! croyez-moi, croyez l'histoire tout entière de l'esprit humain, il n'y a pas de maître comparable à l'intelligence du travailleur solitaire avide de savoir et opiniâtre dans ses recherches, quand cette intelligence est poussée à l'action et guidée dans son effort par une volonté invincible et vaillante. »

Nous avons laissé la parole très-longuement à un admirateur de Cartwright; son témoignage a le mérite de se présenter sous forme de récit, ce qui laisse au lecteur toute sa liberté d'appréciation. On doit reconnaître tout ce qu'une pareille éloquence a d'étrange, d'inusité, de choquant pour des oreilles délicates comme les nôtres. Nous ne nous sommes pas lassé de répéter que dans l'Ouest la chaire chrétienne s'est accordé dès l'origine des immunités que nous n'avons guère le droit de lui disputer au nom des règles qui sont à notre usage. Nous n'avons pas songé d'ailleurs à présenter Cartwright à nos lecteurs comme un modèle de

modération dans la parole, et d'équilibre dans le jugement; nous avons plutôt plaidé pour lui le bénéfice des circonstances atténuantes.

« Cette nature énergique, décidée, dit de son côté M. Cucheval-Clarigny (1), qui savait tirer parti des circonstances les plus défavorables, que les incidents les plus imprévus trouvaient toujours prête, devait plaire singulièrement aux populations remuantes de l'Ouest, aux yeux desquelles la force ou morale ou physique est un indice certain de supériorité. La facilité avec laquelle Cartwright passait et revenait du grave au gai, sa fécondité en anecdotes et en paraboles, sa verve sarcastique et ses accès de fougue, ses excentricités même, tout contrastait avec les habitudes solennelles et compassées des prédicateurs ordinaires, tout charmait et subjuguait la multitude. C'était surtout un improvisateur sans pareil; il fallait qu'il se sentît inspiré par la vue de la foule, par le spectacle de la nature ou par les circonstances; la préparation du cabinet ne lui était pas favorable. La conférence générale se tint une année à Boston, et les méthodistes tenaient à faire bonne figure dans une ville qui s'intitule l'Athènes de l'Amérique. Ils désignèrent pour prêcher dans les églises de Boston la fleur de leurs

(1) Article de la *Revue des Deux Mondes*, du 15 août 1859.

prédicateurs, et ils comptaient particulièrement sur Cartwright. Celui-ci avait fort à cœur de soutenir non-seulement sa propre réputation et celle de son Église, mais l'honneur des gens de l'Ouest, et il se donna une peine extrême pour préparer deux sermons. Les Bostoniens trouvèrent qu'il prêchait comme tout le monde. Mortifié de cet échec, il abandonna toute préparation, et la troisième fois, il se donna libre carrière; il prêcha comme au milieu des bois : son succès fut immense. »

Voici enfin le témoignage du Dr. Jobson de Londres, qui a vu et entendu Cartwright, à la conférence générale d'Indianapolis. Ces lignes nous dépeignent le pionnier, arrivé à la vieillesse, et portant vaillamment sa soixante-treizième année.

« Le second de l'assemblée par l'âge est le docteur Pierre Cartwright, un homme grand, bien pris et robuste, dont le regard aussi bien que la parole respirent une certaine rudesse native mêlée d'une bonne dose d'*humour*. Ses chairs ont quelque chose de l'apparence d'un bloc de granit à peine ébauché, et ses traits ont la fermeté et l'aspect massif d'un chêne noueux et puissant. Il suffit de le voir pour se sentir en présence d'un homme intrépide et rompu à la fatigue. On se tromperait étrangement toutefois sur l'expression

de sa physionomie, si on s'imaginait qu'elle n'accuse ni un naturel heureux ni une âme bonne; tout au contraire, l'expression de ses lèvres et de ses yeux, la mobilité de ses joues annoncent une nature sympathique et affectueuse. Sa tête est forte et repose solidement sur de larges et massives épaules. Son front est élevé et ombragé par une forêt de cheveux grisonnants. La coloration de ses yeux est extrêmement foncée; ils brillent comme deux feux noirs sous des sourcils incultes et hérissés, et les deux rides qui en marquent les coins ajoutent encore à l'expression particulière du visage. Sa peau nullement fine est fortement hâlée par le soleil. Sa voix tremble, lorsqu'il commence à parler, mais elle ne tarde pas à recouvrer son ancienne puissance; bientôt elle prend l'ampleur et la richesse des tons de l'orgue, et retrouve toute l'étendue et toute la puissance de sa virilité; l'orateur sait alors en faire jouer toutes les cordes. Par moments, pour aiguiser ses traits et leur donner plus de mordant, il prend un ton et une physionomie tragiques, et se met à raconter quelque anecdote de la vie des bois, qui fait tordre de rire l'assemblée, tandis qu'il sait conserver lui-même un sérieux imperturbable. Il tombe alors sur son antagoniste avec une vigueur irrésistible et l'accable sous ses sarcasmes impitoyables. Les opposants viennent-ils à se multi-

plier et à combiner leurs efforts, il lance coup sur coup et avec une vivacité sans égale des arguments acérés, et des pensées éclatantes et brûlantes comme l'éclair. Puis, d'une voix qui a quelque chose du mugissement grandiose d'un ouragan dans les forêts, il éclate en avertissements solennels et en objurgations pressantes, avec une force qui accable l'adversaire et jette dans toutes les âmes un sentiment de sainte terreur. Il semble s'être donné pour mission spéciale de poursuivre et de couvrir de confusion les novateurs qui mettent en péril les institutions du méthodisme. Il remplit cette tâche avec toute l'ardeur et toute l'intrépidité d'un chasseur des bois, et il ne recule dans ses exécutions ni devant les évêques, ni devant les délégués, ni devant les présidents, ni devant les ministres, ni devant le peuple. Ces exécutions ont quelquefois un caractère vraiment terrible, et il se montre à la tribune de la conférence aussi intrépide et aussi irrésistible que le lion dans ses domaines.

« Cet homme unique et véritablement grand a été élevé au sein des montagnes les plus sauvages du Kentucky, et a été en son temps l'un des plus populaires et des plus puissants des prédicateurs en plein air. Son nom seul attirait des foules innombrables au milieu des bois, pour ces camps religieux dont il était l'orateur préféré, et sous

cette voix puissante, harmonieuse, retentissante comme la trompette, qui tour à tour se répandait en gémissements ou éclatait comme un tonnerre, suivant qu'il déplorait la triste et coupable condition des pécheurs ou qu'il dénonçait les châtiments qui allaient fondre sur eux, la multitude baissait la tête et ondulait comme les hautes herbes des prairies sous le souffle du vent (1). »

Cartwright ne pardonna jamais aux nouvelles mœurs qui travaillaient à transformer cette vieille Église des pionniers qu'il a servie avec tant de fidélité. S'il ne cachait pas sa mauvaise humeur contre la civilisation raffinée de nos jours, c'est qu'il redoutait l'influence énervante qu'elle exerce trop souvent sur la piété. S'il satirisait volontiers le clergé savant d'aujourd'hui, c'est qu'il ne pouvait s'empêcher de mettre en parallèle l'impuissance relative de ses efforts avec la grandeur des victoires remportées par les pionniers pauvres et illettrés. Il était loin d'ailleurs de mépriser l'instruction, ce prédicateur qui, par ses seuls efforts, arriva à suppléer aux lacunes de sa première éducation et qui cachait, sous des dehors rudes, un esprit si étendu et si riche. Peu d'hommes en effet ont su si bien mettre à profit une longue existence que notre vieil ami. Mais il est resté jusqu'à la

(1) *America and American Methodism*, by Jobson, page 207.

fin homme de l'Ouest par une naïveté sans bornes, une bonhomie cordiale, une bonté inépuisable, une modestie touchante. Peu d'hommes autant que lui auraient pu briguer des honneurs et des postes élevés dans son Église; il les refusa constamment et préféra à tout autre titre le nom familier d'*oncle Pierre*, sous lequel il était connu dans les cabines du *Far-West*. Selon la coutume américaine qui décerne le doctorat, non pas toujours aux ministres les plus savants, mais à ceux dont les services ont été les plus utiles à l'Église, Cartwright devint docteur, à son corps défendant. C'est le seul honneur qu'il se laissa imposer, et il faut avouer que le bonnet doctoral a souvent couvert des têtes moins dignes que celle de ce vénérable serviteur de Jésus-Christ.

Je me trompe cependant : Cartwright a accepté d'autres honneurs, et, ce qui peut étonner au premier abord, des honneurs politiques. Cette circonstance l'honore trop d'ailleurs pour que nous la passions sous silence. Populaire comme il l'était dans l'Ouest, il aurait pu souvent obtenir les suffrages de ses concitoyens, s'il les avait brigués; il ne le fit que lorsque sa conscience lui en fit un devoir. Il avait quitté le Kentucky en 1826, pour sortir d'un État à esclaves, où son âme honnête était sans cesse révoltée par le spectacle des turpitudes auxquelles donnait lieu le commerce de la

chair humaine; il lui était impossible du reste de vivre en bonne amitié avec les possesseurs d'esclaves. L'Illinois, où il s'établit et où il habita jusqu'à sa mort, n'avait pas admis sur son sol et dans sa constitution l'institution servile, mais dès ce moment certains membres de la législature de l'État voulaient remettre en question la loi qui interdisait l'esclavage, et usaient de tous les moyens pour arriver à leurs fins. Cartwright, dont l'esprit droit se refusait à admettre les sophismes avec lesquels les agitateurs essayaient d'introduire le travail servile au nom de la liberté, ne craignit pas de descendre sur le terrain politique « pour empêcher, nous dit-il, que l'abomination de la désolation ne pénétrât là où elle ne doit pas être. » Par deux fois, il se fit élire député, et sa voix contribua à sauver son pays d'adoption du danger qui le menaçait. Dès que le péril fut conjuré, il déposa son mandat politique pour se vouer uniquement aux devoirs de sa vocation.

Cartwright a vécu assez longtemps pour assister à la défaite définitive de l'esclavage, et nul citoyen des États-Unis n'a salué avec plus de joie que lui ce grand événement qu'il a contribué plus que beaucoup d'autres à préparer, en inculquant aux rudes colons de l'Ouest une haine vigoureuse contre l'institution servile.

Le 24 septembre 1869, les méthodistes de

l'Ouest célébrèrent le cinquantième anniversaire de l'entrée en fonctions de Cartwright comme président de district. La fête réunissait dans la ville de Lincoln (Illinois) un nombre considérable d'amis du vieux pionnier, et parmi eux plusieurs hommes éminents dans l'Église et dans l'État. On y entendit une foule de discours et l'on y lut beaucoup de lettres où revivait le souvenir de ce grand passé religieux de l'Ouest dont Cartwright était l'un des derniers survivants. Lui-même, d'une voix cassée par l'émotion plus encore que par l'âge, il prit la parole pour remercier ses frères de leur sympathie.

« Tous ces honneurs dont vous me comblez, dit-il, ne m'enorgueillissent pas. Je me sens profondément humilié devant Dieu et je me reconnais sincèrement un serviteur inutile de l'Église. Mais je rends grâce au Seigneur de ce que la piété m'a soutenu tout le long de ma carrière. Je n'ai plus assez de force pour continuer à travailler comme prédicateur itinérant régulier, et il faut que je me décide à prendre ma retraite. Je me retire donc de l'œuvre régulière, mais je ne cesserai pas de l'aimer. Bien loin de là! je vous déclare même, à vous tous, jeunes ou vieux prédicateurs, que, si j'avais à recommencer ma vie, avec la connaissance que j'ai des pertes et des croix, des labeurs et des souffrances qu'a à supporter un pré-

dicateur méthodiste, je préférerais cette existence même à celle de président des États-Unis. Mais, je vous l'avoue, malgré mon grand âge, je suis tout désorienté à la pensée de renoncer à l'itinérance. Je ne saurais croupir sur place. Mais voici, je veux me confier en la protection de Dieu et en l'affection de son Église. »

Trois ans après, le 25 septembre 1872, Pierre Cartwright rendait paisiblement son âme à Dieu, à l'âge de quatre-vingt-sept ans et après soixante-huit ans de ministère.

CHAPITRE VI

JAMES FINLEY

Ses premières années. — La Caroline du Nord au lendemain de la Révolution. — Son père. — Sa conversion à Cane-Ridge. — Ses débuts dans l'itinérance. — Son courage chrétien. — Conversion d'un vieux trappeur. — Sa charité. — Le tremblement de terre de 1812. — Luttes contre l'intempérance. — Son œuvre parmi les Indiens. — L'Indien *Yeux-gris*. — Finley, d'après M. Jobson. — Sa mort.

James B. Finley occupe une place à part au milieu de nos pionniers. Son éducation première, identique à la leur par certains côtés, en différait considérablement à d'autres égards; il avait de plus que la plupart d'entre eux des traditions de famille, religieuses et autres, qui devaient influer sur son développement et marquer sa carrière d'un sceau tout spécial; il reçut aussi de bonne heure une culture intellectuelle à laquelle ses collègues furent généralement étrangers.

Finley naquit en 1781, dans la Caroline du Nord. Son père, qui avait fait ses études au célèbre collége de Princeton, dans le New-Jersey,

était un pasteur presbytérien distingué, et par sa mère il descendait d'une riche famille du pays de Galles. Les premières années de Finley se passèrent au bruit des armes, quoique à l'ombre d'un presbytère. La révolution américaine avait laissé après elle bien des froissements d'intérêt et d'amour-propre, bien des haines sourdes et violentes, qui ne tardèrent pas à éclater au sein d'un pays où la pacification des esprits ne pouvait s'accomplir que très-lentement et où le gouvernement nouveau avait à traverser tous les tâtonnements des débuts. Cette effervescence des esprits était grande autour du presbytère; les vaincus de la veille n'avaient pas abandonné toute espérance, et les vainqueurs, de leur côté, n'étaient pas disposés à leur céder le pas. Des violences et des luttes sanglantes avaient lieu, et la famille du pasteur, dont les sentiments patriotiques étaient connus, eut souvent à souffrir de la part des *Tories* ou partisans de l'ancien état de choses, qui étaient nombreux dans cette partie du pays. Cette aristocratie du Sud voyait avec colère la prépondérance des principes nouveaux, et elle avait recours aux procédés les plus barbares pour perpétuer la résistance. La place publique était continuellement le théâtre de luttes et d'assassinats, qui répandaient la terreur. Tous les frères de la mère de Finley, qui avaient chaleureusement épousé la cause de

l'indépendance nationale, périrent de mort violente, soit lâchement assassinés, soit en vendant chèrement leur vie dans de sanglantes rencontres. Son père lui-même était à chaque instant menacé de mort, et un matin qu'il sortait de chez lui, une balle siffla à son oreille et resta engagée dans ses vêtements. Un des anciens de son église, moins heureux que lui, fut tué d'un coup de fusil par sa fenêtre, pendant qu'il était agenouillé avec sa famille pour le culte domestique.

Dégoûté de cette vie de luttes, qui ne lui laissait guère le calme nécessaire pour s'occuper fructueusement de son troupeau, et poussé d'ailleurs par une irrésistible soif d'aventures, le pasteur partit, en 1788, pour l'Ouest, où il s'établit comme colon, sans négliger cependant sa vocation spéciale. Son fils James, né au milieu des combats de la guerre civile, grandit au sein des luttes moins sanglantes, mais aussi émouvantes, de la vie de l'émigrant. Des chants de guerre avaient bercé son enfance; son adolescence se passa au milieu de ces mille voix de la nature sauvage qui résiste à la conquête de l'homme. Son corps se fortifia et son âme se trempa dans ces rudes labeurs; le jeune colon devint intrépide à chasser le loup, l'ours, le daim et le buffle; il n'avait pas son pair, lorsqu'il fallait saisir la carabine pour repousser les agressions des Indiens. Sous la di-

rection paternelle, son esprit se familiarisait avec les diverses connaissances humaines, et sa vive intelligence savait mettre à profit les loisirs d'une vie active pour se développer et s'enrichir par des exercices de tout genre.

Le père de Finley était un presbytérien rigide, fort attaché à la doctrine calviniste de la prédestination absolue. Finley nous déclare que l'importance excessive que son père et ses amis donnaient à cette manière de voir et l'insistance qu'ils mettaient à la placer toujours au premier plan, lui firent prendre en haine toute piété, et le jetèrent dans tous les excès d'une vie mondaine et dissipée. Sans admettre la doctrine des décrets, que sa raison et sa conscience repoussaient, il se créa, faute de mieux, une sorte de fatalisme irréligieux qui s'alliait fort bien avec tous les excès d'une vie sans Dieu. Cette crise pénible ne pouvait se terminer que par un choc violent; le jeune homme le trouva dans ce grand réveil de Cane-Ridge que nous avons raconté et dont il fut l'un des fruits. Nous ne reviendrons pas sur cette conversion remarquable que nos lecteurs connaissent déjà en détail (1); elle mit un terme à une période douloureuse de la vie intérieure de Finley. Elle ne fut pas tout d'une pièce pourtant, cette conversion si

(1) Voir chap. VII de la première partie, page 169.

chèrement achetée; esprit essentiellement raisonneur, Finley avait plus de peine que d'autres à accepter la simplicité de la foi.

Le camp religieux de Cane-Ridge, outre cet excellent résultat de changer le cours de l'existence de James Finley, eut pour effet de le mettre en relation avec l'Église méthodiste qui venait d'entreprendre avec tant de zèle l'évangélisation de l'Ouest. Finley ne tarda pas à découvrir qu'il y avait entre elle et lui communion d'idées et de sentiments; d'autre part, le désir de faire du bien était très-vif chez lui. Pour un esprit aussi ardent, l'hésitation n'était pas longue; lui le fils d'un pasteur presbytérien, il se donna à l'Église méthodiste, pour la servir de toutes ses forces; il déclare ne s'en être jamais repenti. Son père lui-même devint peu après membre de cette Église, tout en conservant ses points de vue particuliers.

A mesure qu'il avançait, Finley se persuadait davantage que sa véritable vocation n'était pas de demeurer colon, et qu'il y avait pour lui quelque chose de mieux à faire que de chasser le daim ou l'ours. Après de grandes luttes avec lui-même, il se décida à offrir ses services à l'Eglise de l'Ouest; c'était au point de vue matériel un pauvre échange que celui qu'il allait faire, car il était marié et à la tête d'un établissement prospère, et nos lecteurs savent quelle position matérielle plus

que misérable l'Église faisait à ses missionnaires. Finley était inaccessible à des considérations de cette nature, et ses hésitations ne lui furent inspirées que par un vif sentiment de sa faiblesse.

Son premier circuit l'envoyait à cent trente milles de sa demeure, au milieu d'un pays sauvage, où il ne pouvait pas être question au début de transporter sa jeune famille; il fallut donc la laisser derrière soi.

« Je n'oublierai jamais, nous dit-il, la scène du départ. Il me semblait que je disais adieu pour toujours à ma femme, à ma petite fille, à mes parents, au monde entier. Nous priâmes ensemble, je les embrassai tous, puis je montai en selle et partis. Arrivé à un endroit où le chemin tournait, je voulus jeter un dernier regard à mes bien-aimés, et je les vis tout en larmes. Je sentis en moi à ce moment une terrible révolte de la nature; néanmoins la grâce triompha, et je lançai mon cheval en avant. »

Ses premiers pas dans la carrière missionnaire auraient été de nature à rebuter tout autre. Il eut à faire un long voyage sous une pluie battante, dont une mauvaise couverture, jetée sur ses épaules ne le préservait guère. Le premier membre de l'Église qu'il rencontra le toisa des pieds à la tête et lui dit un peu dédaigneusement : « Vous avez l'air de toute autre chose que d'un prédica-

teur. » Lorsqu'il eut passé quatre mois au milieu de ces ouailles peu sympathiques, il fut pris du mal du pays ou plutôt de la famille, et écrivit à son père de lui amener sa femme et son enfant. Ne sachant où leur trouver un logement, il reprit pour quelques jours sa hache, abattit quelques arbres et leur construisit une cabane de douze pieds sur quatorze ; c'était assez grand pour son petit mobilier, qui se réduisait à un lit et quelques escabeaux. Tout cela ne s'était pas fait sans des frais qui avaient épuisé les petites ressources du prédicateur. Il raconte qu'à cette époque il dut vendre une paire de bottes pour faire quelque argent.

Il faut le voir dans ces premiers jours de son ministère, ardent et infatigable à la poursuite des âmes qui se perdent. Si, d'aventure, sa monture égarée vient s'arrêter au soir d'une journée de marche à la porte de la maison d'une famille irlandaise et catholique, il saura à force de douceur, d'amour et de simplicité, vaincre les préjugés de ses membres et les amener à l'Évangile ; désormais cette maison sera pour lui un lieu de culte, où son arrivée sera saluée avec joie. Si, dans un village, toutes les portes lui sont fermées, il s'établira sur la place publique et y prêchera si bien que les dispositions seront toutes changées et qu'un vieil Allemand incrédule dira à son fils :

« Jacob, si nous ne devenons pas meilleurs, le diable nous prendra à lui. » Si l'opposition est trop forte, il ira audacieusement braver ses adversaires en plein cabaret et les contraindre à entendre chez eux la prédication de l'Évangile qui les condamne (1). Son courage faillit un jour lui coûter cher ; un colon dont la femme avait été convertie, prétendait qu'il l'avait ensorcelée et l'attendit, le fusil à la main, sur le chemin où il devait passer; une circonstance providentielle le délivra de la colère aveugle de ce fanatique (2).

Il savait admirablement trouver le côté accessible des plus opposés, le défaut de la cuirasse des mieux armés. Voici, raconté par lui-même, un trait qui montre la fécondité de ressources et l'habileté de conduite qu'il savait déployer en présence des moins bien disposés.

« Dans les limites de mon circuit, vivait un chasseur à moitié sauvage. Il passait sa vie dans les bois et ne voyait personne; aussi ses voisins ne cachaient pas que sa présence leur causait quelque effroi. Je pris la résolution de m'éloigner un peu de ma route habituelle, pour lui faire visite et m'efforcer de lui faire quelque bien. Je m'arrêtai donc un jour devant la porte de la pauvre cabane qu'il habitait avec sa famille, et lui demandai s'il

(1) Voir ce récit, page 128.
(2) Voir ce récit, page 241.

pourrait me procurer quelque nourriture pour moi-même et pour mon cheval. Il me toisa d'un regard farouche et me dit sans cacher sa mauvaise humeur : « Nous pourrons voir. » Sur ce consentement ambigu, je mis pied à terre, attachai mon cheval et pénétrai hardiment dans l'antre du vieux sauvage. Pendant que sa femme m'apprêtait un peu de nourriture, le misanthrope ne desserrait pas les dents et semblait irrité contre moi à cause de l'empiétement que je tentais sur ses domaines, et contre soi-même à cause de la lâche concession qu'il avait faite en tolérant cette intrusion. Un fusil que je vis suspendu au-dessus de la porte vint fort à propos me fournir une occasion de rompre ce silence qui devenait embarrassant pour moi et qui pouvait lui inspirer de mauvaises pensées à mon sujet.

— « Vous avez là une belle arme, lui dis-je en essayant de prendre cet incorrigible chasseur par son côté vulnérable.

— « Oui, répondit-il avec le laconisme d'un oracle.

— « Êtes-vous bon tireur, Monsieur Reeves?

— « Je me vante d'être l'un des meilleurs du pays, dit-il avec quelque fierté.

— « Et vous sentiriez-vous de force à me battre au tir ?

— « Non-seulement vous, mais qui que ce soit, ajouta-t-il de l'air le plus dédaigneux.

— « Je me permets d'en douter.

— « Dînez seulement, répondit-il, piqué au jeu, et je vous en aurai bientôt donné la preuve. »

« Il prit alors son fusil, et pendant que je mangeais, il le nettoya avec soin, le chargea et l'amorça, puis attendit avec une certaine impatience le moment de confondre ma bravade. Nous sortîmes, il fixa une cible, puis me tendant l'arme, il me dit : « A vous le premier coup. » Je couchai en joue et fis feu, puis il en fit autant; ma balle avait atteint le centre de la cible et la sienne en était à quelques lignes. Nous répétâmes l'expérience deux fois encore avec des résultats à peu près semblables. Mon homme s'intéressait tellement à la chose qu'il voulait prolonger l'exercice et prendre sa revanche. Mais j'avais autre chose à faire que de lui prouver mon adresse; il me suffisait d'avoir gagné son respect et intéressé son amour-propre; je lui dis : « Si cela vous fait plaisir, « je repasserai dans quelques semaines, lorsque « l'ordre de mes services me rappellera de ce côté, « et nous pourrons nous exercer encore. » J'ajoutai : « Si vous voulez bien dire à vos voisins de se réu- « nir chez vous, d'aujourd'hui en quatre semaines, « je leur donnerai en même temps une prédica- « tion. » Sur ce, je pris congé de mon nouvel ami.

« Quand je revins, je trouvai rassemblée pour la prédication, toute la population de la contrée à

quatre milles à la ronde. J'eus une grande liberté de parole, et je vis couler des larmes abondantes, tandis que je parlais affectueusement du salut à ces pauvres gens. Lorsque l'assemblée se fut dispersée, le chasseur me dit : « Monsieur, je vous « laisse, il me faut aller visiter mes trappes. » Je lui offris de l'accompagner. Tout en lui aidant à tendre ses piéges, je me mis à lui parler de son âme et j'amenai la conversation sur le salut offert par Jésus-Christ. D'abord il m'écoutait avec embarras et méfiance; mais peu à peu son âme s'amollit, il sentit la puissance de la vérité et il éclata en démonstrations presque passionnées de douleur morale et de repentance. Nous rentrâmes chez lui, et je pus prier au milieu de cette famille ce soir-là et le lendemain matin. Ce ne fut qu'à ma prochaine visite que le vieux chasseur obtint la paix par la foi; je formai peu après une *classe* dans sa maison; il en fut le conducteur. »

On voit par ce récit l'usage ingénieux que Finley savait faire de son adresse et de ses talents d'enfant de l'Ouest; on ne peut qu'admirer cet art merveilleux, qui fut commun à tous nos pionniers, de se mettre au niveau des intelligences les plus variées, pour leur faire saisir de quelque façon les vérités du salut. Cette tactique naïve peut amener le sourire sur nos lèvres; elle ne demeure pas moins l'indice incontestable d'une rare éner-

gie d'action et d'une adaptation remarquable de l'ouvrier à l'œuvre. Quand nous aurons fait avec nos manœuvres oratoires savamment combinées, ce que ces hommes rudes et simples firent avec leur stratégie toute primitive, nous aurons le droit de leur jeter la pierre.

Si Finley se montra dès l'origine de son ministère intrépide et vaillant, il sut aussi déployer cette mansuétude et cette débonnaireté de cœur qui sont tout aussi indispensables au ministre de Jésus-Christ. Son circuit avoisinait le champ cultivé par les Moraves; il entretint avec eux les rapports les plus fraternels, et il rend le plus cordial témoignage à leurs travaux évangéliques. La charité du jeune missionnaire était inépuisable, et son désintéressement était sans limites. Il lui arriva un jour d'être appelé à visiter une pauvre femme qui venait de perdre son mari, et qui était réduite à la misère avec ses quatre jeunes enfants; en voyant cette indigence, le prédicateur oublia la sienne. Il avait en poche trente-sept *cents* (1 fr. 85 c.), qui composaient toute sa fortune : il les glissa dans la main de la pauvre veuve; puis, voyant ses enfants grelotter sous leurs habits insuffisants, il se dépouilla lui-même de tous ceux de ses vêtements qui ne composaient pas le strict nécessaire de son pauvre accoutrement. Ce fut seulement en sortant de la cabane qu'il s'aperçut

que l'air était bien vif et bien pénétrant et qu'il réfléchit que sa libéralité allait l'exposer cruellement aux intempéries de la saison ; comme confirmation de cette pensée, la pluie vint bientôt transpercer ses habits et le tremper jusqu'aux os. Il ne céda pourtant pas à la tentation de regretter sa couverture de voyage, qu'il voyait par l'imagination servant d'abri aux chétives créatures auxquelles il l'avait laissée. Lorsque la nuit vint, il fallut que notre prédicateur, tout grelottant, se décidât, quoique à contre cœur, à frapper à la porte d'une auberge ; il déclara franchement au tavernier qu'il n'avait pas un sou en poche. Cet homme, le prenant en pitié, le reçut toutefois, et son cœur fut tellement touché des prières et des exhortations de Finley, qu'à son départ il lui remit un dollar, plus quelques effets d'habillement, qui remontèrent un peu la garde-robe épuisée du prédicateur. Celui-ci reconnaissant continua sa route en se rappelant ce passage des Proverbes : « Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel, qui lui rendra son bienfait. »

Finley affirme que cette première année de son ministère fut la plus intéressante et l'une des plus fructueuses ; il admit, dans ce court espace de temps, cent soixante-dix-huit membres dans l'Église.

Nous nous sommes étendu sur ces débuts, qui

nous ont paru caractéristiques et qui nous ont permis de faire connaître le prédicateur dont nous parlons, en prenant sur le fait son ministère à son origine. Nous n'avons pas la pensée de raconter avec détail l'histoire de sa vie : nous voulons seulement dessiner les grandes lignes d'un caractère chrétien d'une remarquable pureté, et il nous suffira de prendre çà et là quelques traits dans sa vie pour tracer cette image.

Cette première année avait décidé de la vocation de Finley; il avait compris que Dieu l'appelait à l'œuvre de l'évangélisation, et il s'y dévoua sans arrière-pensée. Les années qui suivirent furent marquées pour lui par des succès sans cesse grandissants : des réveils religieux accompagnèrent partout sa prédication. Le grand tremblement de terre de 1812 sembla donner une nouvelle vigueur à sa parole, en même temps qu'il jetait une salutaire terreur dans les consciences. L'une des secousses eut lieu pendant qu'il célébrait un service funèbre; on conçoit quel commentaire un pareil événement devait apporter à cette cérémonie, et à quelle puissance dut atteindre la parole du prédicateur, au milieu du tumulte et des cris d'effroi. L'une des plus violentes secousses eut lieu le 16 février; elle dura quinze minutes, pendant lesquelles les édifices oscillaient avec force et s'écroulaient avec fracas. Finley nous raconte que

l'épouvante avait atteint son paroxysme et que les plus incrédules gémissaient ou se tordaient de désespoir. Au milieu de ces scènes de désolation, il vit une pauvre chrétienne, méprisée jusque-là, parcourir les rues en sautant de joie, et en criant : « Gloire, gloire à Dieu! Mon Sauveur vient! Je suis à Lui, et il est à moi ! » Le missionnaire sut mettre à profit cette occasion unique; et les cris confiants de la pénitence répondirent bientôt partout à son message de paix.

Les victoires remportées par lui ont toutes un caractère singulièrement attachant par le courage qu'il y déploie et la variété des moyens qu'il met en œuvre. Si un cabaretier soulève une émeute pour chasser du pays le prédicant importun qui lui enlève sa clientèle, Finley trouvera moyen, par une manœuvre stratégique bien calculée, d'isoler de sa troupe cet honnête commerçant, qui, pour toute punition, est forcé de subir, tout effrayé et tout tremblant, quelques prières qui achèvent de le démoraliser; ses acolytes subissent l'un après l'autre le même traitement, et plusieurs se convertissent.

Dans tout l'Ouest, l'abus des liqueurs fortes faisait un mal incalculable, ainsi que nous l'avons dit ailleurs. Finley fut l'un des plus vaillants champions de la sobriété, et on peut dire qu'il remporta de véritables conquêtes à cet égard, et,

à force de luttes, transforma certaines parties de la contrée. Il ne laissait pas passer une occasion de protester contre ce vice; il préféra passer une nuit en plein champ que d'accepter l'hospitalité d'un membre du troupeau qui faisait le trafic de l'eau-de-vie et qu'il expulsa sans pitié de l'Église. Sa fidélité sur ce point lui attira bien des inimitiés; un jour qu'il avait prêché avec chaleur sur ce sujet, un auditeur se leva et l'apostropha en ces termes : « Jeune homme, je vous conseille de quitter ce circuit et de rentrer chez vous, car vous faites plus de mal que de bien; je vous avertis que nous ne vous supporterons pas plus longtemps si vous continuez à nous prêcher autre chose que l'Évangile et à vous mêler de nos affaires privées. » Le jeune prédicateur répondit carrément : « Je ne partirai pas; car j'ai reçu mission de Dieu de détruire cette forteresse du diable, et c'est ce que je ferai, avec le secours de Dieu, en dépit de tous les distillateurs, de tous les vendeurs et de tous les buveurs d'eau-de-vie. »

Cette intrépidité morale qu'il portait dans toutes les sphères de son activité la rendait féconde, et les succès ne manquèrent pas à ses efforts. Sa parole agressive et simple portait un jour le trouble dans l'âme d'un vieux Français qui avait servi l'empereur Napoléon, et que les hasards d'une vie aventureuse avaient jeté sur le sol des États-Unis.

Lorsque la paix fut descendue dans son âme, il s'écriait naïvement en mauvais anglais : « J'ai combattu sous l'empereur Napoléon, mais maintenant je combattrai sous l'empereur Jésus. Vive l'empereur Jésus. » Un autre jour la prédication de Finley atteignait et convertissait un homme dont un magistrat disait : « Si les méthodistes rendent meilleur celui-là, ils feront ce que n'a pu faire la police pensylvanienne, car il a habité presque toutes les prisons de l'État, sans valoir mieux pour cela. »

Finley connut la vie des camps religieux dans toutes ses émouvantes et tragiques péripéties ; il savait aussi bien qu'un autre tenir tête à l'orage et le dominer par une fermeté virile. Sa parole commandait la tranquillité et imposait le silence aux perturbateurs les plus audacieux, et plus d'une fois elle tranforma leurs dispositions hostiles. Un certain officier s'était mis un jour à la tête d'une troupe de mauvais sujets, qu'il avait excités à force d'eau-de-vie, pour inquiéter l'une de ces assemblées religieuses ; mais le sérieux du prédicateur le saisit et paralysa l'un après l'autre tous ses mauvais desseins ; sous cette parole pressante et claire, il sentit tout ce que sa conduite avait de répréhensible ; le sentiment du péché qu'il ignorait jusqu'à ce jour se dressa dans sa conscience avec toutes ses exigences et toutes ses terreurs.

Pour échapper à cette obsession, il s'enfuit chez lui; mais l'Esprit de Dieu ne l'abandonna pas; ce fut là le point de départ d'une vie nouvelle pour ce pauvre homme.

Après avoir été l'un des meilleurs prédicateurs au milieu des colons de l'Ouest, Finley devait être aussi l'un des premiers missionnaires au milieu des populations indigènes. L'évêque Asbury le désigna, lorsqu'en 1822 il voulut entreprendre sur une large échelle l'évangélisation des Indiens. Malgré des difficultés sans nombre, des débuts fort pénibles, Finley prouva qu'il méritait la confiance de ses frères. Nous ne nous étendrons pas sur les phases successives de cette mission dont il devint le principal ouvrier; nous renvoyons le lecteur aux détails que nous avons donnés précédemment (1).

A la conférence générale d'Indianapolis, en 1856, Finley arriva avec l'un de ses collègues et amis Indiens, dont la présence produisit une grande sensation. Le vieux missionnaire monta sur l'estrade et présenta à l'assemblée son ami vêtu du costume national; son nom fut accueilli avec un sourire sympathique; il s'appelait *Yeux-gris* et jamais nom ne fut mieux mérité. C'était un homme de taille moyenne et à la figure intelli-

(1) Voir chapitre IX de la première partie, page 225.

gente. Finley raconta sa conversion et ses débuts comme prédicateur. Puis il ajouta : « Ce frère, mon collègue et mon fils dans l'Évangile, a, depuis vingt ans, annoncé la parole de vie à son peuple, sans cesse refoulé par les déprédations et les injustices des blancs. Il est venu ici à pied avec sa femme, des profondeurs du Kansas où sa tribu habite, pour voir son ancien pasteur, et mon cœur s'est embrasé de joie quand je l'ai rencontré après une longue séparation. Lorsque je lui ai demandé des nouvelles de mes enfants spirituels, il m'a appris que bon nombre étaient partis pour le ciel. Que Dieu soit loué à jamais de m'avoir envoyé au milieu de ces pauvres Indiens pour leur annoncer l'Évangile de son Fils. Encore un peu de temps, bien peu de temps, et je rejoindrai moi-même ces frères et ces sœurs devant le trône de mon Dieu. Mes frères, priez pour les Indiens! Il n'y a jamais eu de peuple plus maltraité et plus trompé que celui-là. Ah! si j'étais jeune, je voudrais rivaliser avec ceux d'entre vous qui ont le privilége de les évangéliser, et ce serait avec joie que je travaillerais à leur salut. Mais, hélas! je suis vieux et je touche à ma fin. »

Laissons à M. Jobson, qui nous cite cet appel chaleureux du vieux pionnier en faveur de ses chers Indiens, le soin de nous dépeindre Finley tel qu'il l'a vu à cette conférence d'Indianapolis,

où il assistait lui-même en qualité de délégué des wesleyens anglais :

« Finley est un très-digne et très-aimable vieillard. Il est grand et corpulent, comme son ami Cartwright, bien qu'il n'ait ni l'extérieur rude ni l'orageuse nature de l'*oncle Pierre.* L'expression qui domine sur son visage est la sérénité. La piété semble avoir adouci les lignes un peu dures de sa physionomie brunie par le soleil; elle lui a communiqué je ne sais quelle transparence et quel doux éclat. Ses cheveux blancs, longs et soyeux qui retombent sur ses épaules, le rangent parmi les patriarches de la conférence. Un coup d'œil même rapide suffit pour placer un tel homme parmi les caractères fortement trempés. Lorsqu'il parle dans la conférence, on sent toute l'autorité et tout le poids d'une parole qui a derrière elle une longue expérience dans l'œuvre de Dieu. Son langage est toujours vivant et viril; son style, pur, pittoresque et imagé, a emprunté quelque chose aux grandes forêts de l'Ouest; il plane sur ses discours une émotion communicative qui attache et qui entraîne. Les sources vives de cette nature expansive se répandent quelquefois en larmes abondantes, et lorsqu'il prêche, on sent qu'il a pour ses auditeurs toute la sollicitude et toute l'affection d'un père en Israël (1). »

(1) Jobson's *America and American Methodism*, page 209.

Depuis que ce portrait a été tracé, Finley s'en est allé rejoindre auprès de Dieu cette première génération de missionnaires et de fidèles de l'Ouest qu'il a connue. Nos documents ayant tous été écrits avant sa mort, nous manquons de détails sur la fin de ce juste, mais il n'y a pas imprudence de notre part à affirmer qu'elle a dû être douce et paisible, sinon glorieuse et triomphante. La vie d'un tel homme nous répond de sa mort.

CHAPITRE VII

HENRY BASCOM

Bascom homme de transition. — Ses commencements. — Périls dans les bois et de la part des bêtes féroces. — Ses succès remarquables. — Ses talents de prédicateur estimés par Finley. — Sa place dans l'Église.

Le dernier portrait que nous voulons détacher pour nos lecteurs de la galerie de nos prédicateurs pionniers est celui de Henry Bascom, que l'on a surnommé l'Apollos de l'Ouest. Il nous semble digne de fermer la marche de cette vaillante armée dont nous avons rapidement évoqué le souvenir. Avec d'incomparables talents et un caractère à la hauteur de ses talents, il se tient sur le seuil des temps nouveaux, appartenant au grand passé héroïque de l'Ouest par sa naissance, par ses traditions, par ses premiers travaux, par son courage inébranlable, mais appartenant aussi à l'avenir qu'il rapproche par ses aspirations, et dont il porte en soi l'esprit avide de connaissances et de progrès. Avec lui finit une ère glorieuse, mais nécessairement transitoire, l'ère des petits

commencements et des grandes luttes, l'ère où l'on n'avance que pas à pas et où chaque pas que l'on fait coûte une souffrance, un déchirement, souvent une victime. Avec lui s'ouvre une ère nouvelle, celle de l'organisation savante et des perfectionnements féconds, l'ère où l'on cultive ce que l'on a planté dans le sillon péniblement creusé, l'ère où le torrent impétueux s'endigue et devient le fleuve calme mais puissant. Il est un des derniers parmi les pionniers de la grande vallée, et l'un des premiers parmi ses pasteurs et ses docteurs. Par un côté il appartient donc à cette étude. Il lui appartient d'autant plus que la mort a déjà posé son sceau glacé sur ses lèvres éloquentes, et que le nom de Bascom est inscrit lui aussi au martyrologe de l'Ouest, parmi les noms de tant d'autres jeunes hommes qui ont trouvé une mort prématurée ou qui du moins en ont puisé les germes dans les travaux de géants de cette vie sans repos.

Bascom fut essentiellement un homme de l'Ouest. Élevé au sein des paysages sauvages et grandioses des Alleghany, son esprit y chercha de bonne heure ses inspirations et y trouva sa force. La nature fut sa première et sa principale école; il n'eut pas trois mois de collége dans toute sa vie; et il devint pourtant l'un des hommes les plus distingués de son siècle. Henry Clay, l'un des ora-

teurs politiques et l'un des hommes d'État les plus célèbres et les plus intègres des États-Unis, fut lié par une étroite amitié à cet enfant de la nature, et déclara souvent que Bascom était l'orateur le plus éloquent qu'il eût jamais entendu.

Ce jeune homme, dont les grands talents devaient exercer une sorte de fascination sur ses contemporains, naquit dans l'une des plus pauvres cabanes de l'Ouest. Son père, qui luttait avec courage mais avec peu de succès contre la pauvreté, ne put lui donner aucune instruction ; la riche intelligence de l'enfant y suppléa en partie par un travail persévérant et opiniâtre. Il fut amené à la connaissance de l'Évangile, bien jeune encore, dans un camp religieux. On se rappelle l'impression d'étonnement et d'admiration produite par cet adolescent, lorsqu'à une assemblée fraternelle où il était venu de fort loin, il se leva dans son costume bizarre de fermier, raconta naïvement sa conversion et parla de l'amour du Sauveur. Il y avait dans le timbre frais et argentin de cette voix enfantine et dans la naïveté sans prétention de ce récit, quelque chose de profondément touchant. Tous comprirent que, sous la rusticité de son apparence, se cachait une âme d'une rare pureté et une intelligence d'une grande puissance.

Nous n'avons pas à raconter la marche ascensionnelle du talent et de la piété de Bascom. Ses

progrès furent si rapides et son développement si précoce qu'à l'âge de seize ans il prenait déjà la parole dans les assemblées et secondait activement les prédicateurs en titre. Il entrait, dès 1814, dans les rangs de l'itinérance, tellement pauvre des biens du corps qu'un membre de son troupeau dut lui faire présent de vêtements mieux en rapport que ses habits de fermier avec sa nouvelle position, mais il était tellement riche déjà des dons de l'intelligence et du cœur qu'il enleva tous les suffrages et gagna dès la première heure l'estime et l'affection de ses collègues et de l'Église.

Cette estime et cette affection, on les lui témoigna en l'appelant aux postes les plus périlleux et aux circuits les plus reculés. Nous avons raconté déjà à quels périls il fut exposé de la part des bêtes féroces, auxquelles il dut parfois disputer sa vie (1). Un jour, il était poursuivi par une panthère à laquelle il n'échappait qu'à grand'peine. Un autre jour, une autre panthère le guettait, tandis qu'absorbé dans ses méditations, il cheminait sans préoccupations de cette nature ; heureusement pour lui qu'un chasseur était là, dont la balle vint le délivrer de ce terrible ennemi qui prenait son élan pour fondre sur lui. D'autres fois, le vaillant jeune homme se délivra lui-même;



(1) Voir page 154.

c'est ainsi qu'on raconte une lutte corps à corps qu'il soutint contre un ours qui s'était précipité sur lui et qu'il tua, en lui enfonçant un couteau-poignard dans le cœur, au moment même où il sentait sa poitrine se resserrer et sa respiration devenir haletante sous l'étreinte de la lourde patte du fauve quadrupède.

A côté de ces grands et tragiques dangers, combien d'autres moins émouvants, mais dont la fréquence ne laissait pas que d'être inquiétante! Coucher à la belle étoile presque quotidiennement ne l'effrayait guère; mais ce qui était peu rassurant, c'était d'être tenu éveillé toute la nuit par les hurlements des loups ou par les rugissements sinistres de la panthère; s'installer commodément sur un arbre pour y dormir peut paraître intéressant et pittoresque de loin, mais quand il fallait constamment, par la pluie et par le gel, user d'un pareil régime, la chose devait bien assurément avoir ses inconvénients, eût-on une constitution de fer. Puis il fallait par tous les temps traverser à la nage les fleuves et les rivières, et quelquefois porter ensuite pendant des heures entières des vêtements trempés qui en hiver se raidissaient et se couvraient de glaçons. La faim et la soif, la chaleur et le froid apportaient aussi leur contingent de souffrances.

La première année du ministère de Bascom

s'écoula au milieu des privations et des luttes de tout genre. Elle lui laissa quelques résultats positifs : d'abord la conviction que Dieu l'appelait à persévérer dans la voie où il était entré, et où il avait rencontré des succès fort encourageants à côté de difficultés qui avaient singulièrement mûri son caractère et sa piété. Son esprit avait acquis la conscience de sa force dans les longues méditations auxquelles il avait pu se livrer; des lectures bien faites avaient agrandi le champ de ses connaissances. Dans ces douze mois, il avait parcouru quatre mille milles et prêché quatre cents fois; le traitement que lui avait fourni l'Église s'élevait à douze dollars et dix *cents* (60 fr. 50 centimes), outre quelques effets d'habillement. Il fallait être bien ingénieux en vérité pour faire vivre sur cette somme un homme et un cheval.

Quand il fut de retour du poste reculé où l'avait placé l'Église, il était méconnaissable. Son talent de prédicateur avait grandi d'une manière étonnante, et ses collègues se refusaient presque à croire que ce prédicateur qui savait si bien gouverner sa parole fût le même que le jeune homme à la démarche gauche et embarrassée qui, une année auparavant, était parti seul pour les profondeurs de l'Ouest. Ceux mêmes qui avaient reconnu dès lors les heureuses dispositions de cette nature d'élite, voyaient leurs espérances les plus

ambitieuses à l'égard de ce jeune homme complétement dépassées par la réalité.

Voici à cet égard le témoignage d'un homme bien informé et d'un jugement sûr, l'excellent Finley.

« Lorsque la renommée de ce jeune et éloquent prédicateur parvint jusqu'à moi, j'étais sur un point tout opposé de notre circonscription de l'Ouest. Bien que la rumeur publique parlât avec un grand enthousiasme de la puissance enchanteresse et incomparable de sa prédication, je me tins prêt, selon la règle que m'a imposée une expérience constante, à rabattre considérablement de ces descriptions qui me semblaient évidemment exagérées. L'occasion se présenta pour moi, dès notre prochaine conférence, de faire ample connaissance avec ce jeune homme. Il monta en chaire au milieu de l'attente générale. Mon impression sur la prédication pénétrante que j'entendis peut se résumer dans le mot de la reine de Scébah : « On ne m'en avait pas raconté la moi-« tié. » Ceux qui n'ont eu le privilége de l'entendre que lorsque son âme ardente eut été emprisonnée et enchaînée dans l'étroite et parfois étouffante prison d'une haute culture intellectuelle, et lorsqu'elle eut perdu quelque chose de sa fraîcheur et de sa puissance dans l'atmosphère des villes, ne se feront jamais une idée parfaite de

ce qu'était cette âme profonde lorsqu'elle était en communion avec la nature et avec le Dieu de la nature, et lorsque les souffles purs des cimes élevées passaient en frémissant sur elle, dans ces jours lumineux et féconds de sa vie itinérante. Doué d'un talent naturel extraordinairement puissant et brillant, Bascom avait surtout besoin d'une culture appropriée à son génie, et nous sommes convaincu que la Providence le plaça dans la sphère qui était le mieux en rapport avec sa nature toute spéciale. Si son génie eût été entravé par les règles des écoles (qui sont souvent aussi peu nécessaires à l'orateur qu'un livre de musique le serait au rossignol ou qu'un traité sur les lois du son et du mouvement le serait à l'impétueux et retentissant Niagara), si, dis-je, son génie eût passé sous les laminoirs des écoles, nous aurions eu sans doute un Bascom expert dans l'art de bien dire et connaissant toutes les ressources et toutes les finesses d'une élocution savante; mais il aurait eu aussi quelque chose de la roideur de l'automate auquel il ne manque que la vie; nous aurions possédé la précision parfaite qui caractérise les œuvres étonnantes de l'art humain, mais tout cela aurait senti l'effort et aurait conservé un cachet artificiel. La nature, ne nous lassons pas de le dire, est la source où l'orateur doit puiser son inspiration et la sphère où doivent

se développer ses talents. Comme l'aigle qui prend son essor bien au-dessus des demeures des hommes et qui baigne son œil dans les clartés sereines du soleil, l'enfant du génie doit planer ainsi au sein des vivifiantes lumières de la nature.

« Bascom nous a souvent dit au sujet de la composition de ses sermons qu'il ne possédait pas en général la liberté d'esprit nécessaire pour se livrer à ce travail, à moins qu'il ne fût en pleine campagne, en face de la nature. On montre au voyageur dans le Kentucky un vieux débris de fortifications indiennes, à l'ombre duquel il a composé quelques-uns de ses meilleurs sermons.

« Ses talents si remarquables de prédicateur se montrèrent de très-bonne heure; il atteignit presque du premier élan la haute position qu'il occupa comme orateur chrétien. Les grands talents oratoires auxquels certains hommes, tels que Démosthène, ne parviennent que par une sévère application et par de lents progrès, furent chez lui, non le fruit tardif de l'éducation, mais le produit spontané de la nature. Il naquit orateur et n'eut pas à modeler son fougueux génie dans un moule quelconque, qui n'aurait pu que le déformer.

« Un grave théologien à qui l'on demandait, après un sermon de Bascom, ce qu'il pensait du prédicateur, répondit : « Je n'ai pas eu le temps « de penser au prédicateur; ma pensée a été toute

« absorbée par la contemplation de la grandeur « du Dieu qui a créé un tel homme. »

« J'ajouterai un mot au sujet de cette éloquence qui dérive de l'étude et de la contemplation de la nature. Dans ce temps où livres et colléges abondent dans notre pays, il ne serait pas mauvais d'étudier un peu aussi le monde extérieur. Trop souvent on nous a rendus malades avec l'uniformité désespérante des préparations que l'on fait subir dans nos écoles aux futurs pasteurs de nos Églises. Ils sont presque tous calqués sur un même patron et fondus dans un même moule. Une servile et désastreuse imitation a prévalu partout jusque dans le ton de la voix et dans les formes du débit, jusque dans le geste de la main et l'inclinaison de la tête, hélas ! jusque dans la coupe de l'habit et jusque dans la démarche. Aussi, adieu le naturel, adieu l'originalité, adieu la vie et la puissance ; tout est plaqué et artificiel. Dieu me garde de dire du mal des livres et des écoles : nous en avons un trop grand besoin ; mais ce qu'il nous faut aussi ce sont des hommes simples dont la parole ne soit pas une fusée brillante ou un feu d'artifice, mais un tonnerre allumé au grand récipient de la nature et à celui de la Bible (1). »

Nous n'avons rien voulu retrancher aux re-

(1) Finley's *Sketches*, page 278.

marques dont Finley accompagne ses appréciations. Il y a sans doute quelque chose d'exagéré dans ces appréhensions qui ne tiennent pas assez compte de l'esprit des temps nouveaux. Mais n'y a-t-il pas aussi beaucoup à prendre dans ces avertissements que nos vieux pionniers ne se sont pas lassés d'adresser à la jeune génération qui les suit? N'ont-ils pas eu un juste sentiment des dangers qui menacent la prédication contemporaine, trop portée à se lancer en dehors du réel, à devenir métaphysique et savante, ou poétique et vaporeuse ?

Henry Bascom ne demeura dans l'Ouest que pendant les premières années de son ministère. Il acquit une science étendue, qui lui fit assigner plusieurs postes importants de professeur dans les universités de son Église ; ses collègues l'appelèrent enfin à l'épiscopat. Nous n'avons pas à le suivre dans ces divers postes, où il déploya un zèle égal à ses talents. Il nous suffit de l'avoir présenté à nos lecteurs dans les rapports qu'il soutint avec l'Ouest. C'est une gloire pour l'Église de la Grande Vallée d'avoir formé des hommes comme celui-là.

CONCLUSION

CONCLUSION

La colonisation de l'Ouest. — Fusion des races les plus diverses. — Quelques détails statistiques. — Les Églises. — L'Église méthodiste.

Parvenus à la fin de ces rapides esquisses, jetons un coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre des missionnaires de l'Ouest. Mais , comme cette œuvre d'évangélisation a sans cesse côtoyé et souvent fécondé l'œuvre de colonisation proprement dite, essayons d'abord de nous rendre compte de l'étendue et de la prospérité de celle-ci , en n'oubliant pas que sa grandeur actuelle a sa source non-seulement dans l'indomptable énergie des colons, mais aussi dans les principes chrétiens qui de bonne heure l'ont épurée en lui assignant un but élevé.

On peut dire que la race à qui est échue la noble tâche de conquérir à la civilisation l'immense bassin du Mississipi, est une race prédestinée aux grandes choses et aux larges ambitions. Si elle ne se distingue des autres familles humaines ni par une supériorité physique incontes-

table, ni par des aptitudes intellectuelles hors ligne, on peut dire pourtant qu'elle porte sur le front un cachet de distinction indélébile. Ce cachet, je l'appellerai le génie de la civilisation. Il faut en effet qu'un peuple possède en soi une puissance de progrès bien remarquable pour franchir en quelques rapides étapes le chemin de douleur où d'autres peuples s'attardent pendant des siècles. En un demi-siècle, une grande nation est née, qui, s'adossant au revers occidental de la grande chaîne alleghanyenne, s'est élancée dans tous les sens, ne s'arrêtant au nord qu'au bord des lacs canadiens, et au midi que sur la plage du golfe du Mexique, et franchissant à l'Ouest les Montagnes Rocheuses pour jeter ses colonies victorieuses sur les rives où viennent mourir les flots du Grand Océan. Position admirable et sans pareille qui commande aux deux plus vastes mers du globe et qui semble destinée à être le berceau du plus grand peuple de l'avenir.

Voici comment cette marche victorieuse de la civilisation est décrite par M. Simonin, l'un des hommes qui connaissent le mieux parmi nous les Etats-Unis (1) :

« Les romans de Cooper ont dépeint en traits ineffaçables ce qu'on nommait l'*Ouest* aux États-

(1) *Les deux rivales de l'Ouest américain, Chicago et Saint-Louis,* par L. Simonin, *Revue des Deux Mondes*, du 1er avril 1875.

Unis à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci. Ce fut d'abord la partie la plus lointaine des États de New-York et de Pensylvanie. A mesure que le pionnier avançait dans le désert, disputant sa place et sa vie à l'Indien, la limite de l'Ouest s'éloignait et les solitudes allaient se défrichant et se peuplant. L'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, passèrent ainsi l'un après l'autre du rang de territoire à celui d'États. On calculait que cette marche de la civilisation se faisait à la vitesse de quinze milles ou environ vingt-cinq kilomètres par an. En 1800, on colonisait l'Ohio, sur les confins de l'État de Pensylvanie; en 1830, on était arrivé à l'extrémité de la chaîne des lacs; en 1860, le planteur fixait définitivement sa tente au delà du Missouri, et le gouvernement fédéral, dans cet espace de soixante ans, ajoutait de nombreux États à la liste de tous ceux qui avaient été primitivement admis dans le sein de l'Union.

« Au début, le pionnier, armé de la hache, ouvrit seul sa route à travers la forêt vierge ou le long de la plaine sans fin, au milieu des hautes herbes et des graminées naturelles. Quand la vapeur eut appris à sillonner la terre et l'eau, ce ne fut plus le colon qui marcha seul en avant; le *railway*, le *steamboat*, non contents de le suivre, le précédèrent, et l'Ouest s'ouvrit encore plus vite et d'une façon décisive devant tous ces conquérants

réunis. En moins de cinq ans, de 1862 à 1867, nous avons vu se coloniser ainsi tout l'espace qui s'étend entre le Missouri et le pied des Montagnes Rocheuses sur cinq cents milles de long. La plaine immense qui court d'Omaha à Cheyennes a été ouverte tout entière à la civilisation par le tracé, à travers les prairies, du chemin de fer du Pacifique, une des œuvres les plus gigantesques de ce temps, et qui unit aujourd'hui le Missouri au Sacramento, et par suite San-Francisco à New-York. »

Dans ces limites immenses se meut en effet un peuple qui possède son unité et son originalité au milieu de la grande nation dont il est le plus vigoureux rejeton. Car jamais peuple n'a manifesté une pareille force d'expansion. Le dernier venu, il a pris place au banquet des peuples, et on lui a fait la part de Benjamin. Son pays, assez vaste pour contenir tous les peuples de l'Europe, a toute la richesse et toute la fécondité d'une terre vierge que n'a pas épuisée une insatiable spéculation.

Nous ne serions pas éloigné de penser que l'un des éléments essentiels de la vitalité de ce peuple se rencontre dans cette fusion des races les plus variées qui a donné le jour à la nationalité américaine. L'Ouest, en particulier, a été le rendez-vous des cinq parties du monde. Le fond de la population est anglo-saxon. L'Illinois et la Loui-

siane ont conservé de nombreux éléments français, vestiges des premières expéditions guerrières, et la révocation de l'édit de Nantes a jeté sur ce sol quelques épaves. Une colonie de quinze cents Grecs établie sur les côtes de la Floride, et mêlée bientôt à la population, a infusé dans ses veines un sang bien différent. Les Espagnols, ces anciens maîtres du pays, ont aussi marqué de leur empreinte la race nouvelle. Dans le Nord-Ouest, les Hollandais et les Scandinaves ont laissé des traces de leur passage. L'Allemand enfin a apporté son caractère national avec ses aptitudes au travail et sa ténacité. Les Indiens seuls, ces antiques maîtres de la contrée, semblent avoir abdiqué devant l'émigration; cependant cette première impression s'efface devant une étude tant soit peu approfondie, et l'on ne tarde pas à reconnaître que, si la trace du sang indigène est presque imperceptible dans la race conquérante, celle-ci a hérité au moins à certains égards de l'esprit et des qualités des vaincus.

Ce peuple, auquel manque absolument l'homogénéité des grandes races, s'est unifié sous l'inspiration d'un instinct infaillible, qui est la garantie de son avenir. La population de la Grande Vallée doit atteindre aujourd'hui vingt millions d'âmes, formant seize États souverains et cinq *territoires*, dont plusieurs frappent impatiemment aux portes

du Congrès pour solliciter leur admission dans l'Union.

Les principales villes de l'Ouest sont Buffalo, Cleveland, Toledo sur le lac Érié, premiers postes de la civilisation dans sa marche vers l'Ouest; Détroit qui se souvient d'avoir été fondée par des Français; Pittsburg, fondée aussi par des Français qui la nommèrent *Fort Duquesne,* et aujourd'hui célèbre par ses innombrables usines; Cincinnati, qui aime à s'appeler la « cité reine, » mais à laquelle on donne plus volontiers le surnom peu gracieux de *Porcopolis,* parce qu'elle fait un immense commerce de salaisons. Toutes ces villes ont une population qui varie de 100,000 à 250,000 âmes. Mais leur grandeur et leurs richesses sont éclipsées par les deux véritables reines de l'Ouest, Chicago et Saint-Louis, qui renferment aujourd'hui à elles deux un million environ d'habitants, quoique la première n'eût en 1840 que 4,800 habitants, et que la seconde n'en eût que 5,000 en 1822. La population de ces deux étonnantes cités double en dix ans. Leur magnificence rivalise avec celle des plus riches capitales du vieux monde. Leur commerce atteint et souvent dépasse celui des métropoles de la richesse européenne, Liverpool ou Marseille. Tout semble leur présager le plus brillant avenir, et l'épouvantable incendie qui a détruit Chicago, il y a peu d'années, semble

n'avoir servi qu'à donner un nouvel élan à l'irrésistible marche en avant (1).

Si les villes de l'Ouest s'élèvent, par leur grandeur et leurs richesses, à la hauteur des grandes cités de l'Europe, elles sont menacées de descendre à leur niveau au point de vue moral, et il faut bien reconnaître que, la fièvre des affaires aidant, il s'est produit dans ce sens-là d'alarmants symptômes. Toutefois, même au sein de ces vastes agglomérations où abondent les éléments pervers, la puissance du bien l'emporte sur celle du mal. Mais, il faut bien le dire, c'est surtout le fermier qui paraît devoir conserver le mieux les traditions de foi et de moralité qui font du ***western man*** le type de l'attachement incorruptible aux principes. Ce fermier de l'Ouest a fait de grands progrès assurément depuis le temps où Cartwright, ou tel autre de nos prédicateurs pionniers, lui inculquait les éléments de la civilisation en même temps que ceux du christianisme. Partout aujourd'hui le *log-house* a été remplacé par l'habitation confortable construite à l'européenne. « Que le fermier soit riche ou simplement dans une modeste aisance, la maison est toujours proprement tenue ; il n'y manque jamais le salon, le ***drawing room***, où la famille se réunit le soir pour lire, cau-

(1) Voir sur ces *deux rivales de l'Ouest américain*, l'étude de M. Simonin citée plus haut

ser, faire de la musique. Le piano, marqué souvent du nom d'un des facteurs les plus connus, est dans un coin de l'appartement, et la fermière y joue et même y chante à ses heures. Des tapis moelleux sont étendus sur le parquet, sur les marches des escaliers intérieurs; de bons meubles, quelques-uns coquets, décorent les diverses pièces. Le linge est blanc et la table abondamment servie (1). »

Ces fermiers de l'Ouest, intelligents, sobres, travailleurs, qui se sont si rapidement élevés par eux-mêmes, ont été, ne l'oublions pas, les plus fermes soutiens de la cause du bon droit dans la lutte colossale où se sont rencontrés, il y a quelques années, les partisans et les adversaires de l'esclavage. C'est l'un d'eux, Abraham Lincoln, qui, appelé à la présidence des États-Unis à une heure décisive, s'est trouvé à la hauteur de la tâche écrasante que les événements les plus imprévus ont tout à coup fait peser sur lui. C'est parmi ses rudes compatriotes de l'Ouest qu'il a toujours trouvé, à l'heure où tous les courages faiblissaient, une énergie indomptable pour continuer la lutte; ce sont eux, l'histoire le dira, qui, en jetant dans la balance longtemps indécise le poids de leur volonté à la fois tenace et intrépide, ont sauvé l'Union à la fois du démembrement et de l'esclavage.

(1) Article de M. Simonin, cité plus haut.

La religion et l'instruction sont également en honneur dans l'Ouest. Vingt mille églises ouvrent leurs portes à une population qui a appris à donner le pas aux intérêts de l'âme sur ceux de la vie présente. Deux cents colléges et plus de cinquante mille écoles reçoivent tous les enfants; nul n'y manque, et filles et garçons sont reçus dans le même local. Les mœurs autorisent ce rapprochement des deux sexes, qui contribue à inculquer aux futurs citoyens de la république américaine ce respect de la femme qui est entré si profondément dans leurs mœurs.

Ce peuple qui, de si bonne heure, a cherché avec avidité la satisfaction de ses besoins moraux et intellectuels dans la religion qui console et élève l'âme et dans l'étude qui l'embellit, occupe un rang distingué parmi les peuples, au point de vue des qualités du cœur et de l'esprit qui constituent la vraie grandeur d'une nation. L'habitant de l'Ouest se distingue même essentiellement de ses compatriotes des États de l'Atlantique par une moralité plus générale et par une vie religieuse plus profonde. Le culte y est suivi avec régularité, et, ce qui vaut mieux, les principes chrétiens y sont pris au sérieux et exercent une influence décisive sur l'immense majorité de la nation. La religion, dans son indépendance absolue à l'égard des pouvoirs publics, trouve le principe même de

sa force d'expansion; elle n'est pas, comme chez nous, une branche de l'administration qui peut, au besoin, se passer des sympathies et de l'appui du peuple, forte qu'elle est de ceux de l'État. Il faut, aux États-Unis, qu'une religion soit plus qu'une institution publique; elle est une entreprise qui réclame le concours des énergies individuelles, qui met en jeu l'activité de chacun de ses membres, qui est sans cesse aiguillonnée par la libre concurrence et par la perspective de l'abandon où elle serait laissée à l'instant où elle serait au-dessous de sa mission. Les Églises qui ont pris racine dans l'Ouest ont eu d'ailleurs un passé de luttes et de souffrances qui doit leur servir de programme et d'engagement pour l'avenir.

Nous ne voudrions pas exagérer la part qu'ont prise les missionnaires méthodistes à ce grand et laborieux travail de la création d'un peuple libre, intelligent et moral. Nous reconnaissons que d'autres Églises en ont partagé les périls et doivent en partager la gloire. Un fait est certain toutefois, et les écrivains les plus indépendants l'ont reconnu hautement : c'est que l'Église méthodiste s'est mise à la tête de l'évangélisation de la grande colonie de l'Ouest, et a été l'auxiliaire le plus utile de la civilisation. Qui peut dire de quelle lamentable façon aurait échoué cette grande entreprise, si l'esprit aventureux et colonisateur de la race

anglo-saxonne n'avait reçu la forte direction religieuse que lui imprimèrent nos courageux évangélistes? Au lieu de ce peuple si grand parce qu'il a su allier la liberté la plus complète à l'ordre social le mieux établi, nous verrions, pour tout résultat d'une grande entreprise misérablement avortée, quelque république orageuse et violente comme les républiques espagnoles de l'Amérique du Sud, se déchirant dans des luttes sans grandeur.

L'Église militante dont nous avons fait connaître les travaux a trouvé dans l'Ouest un succès et une prospérité qui sont la récompense de ses efforts persévérants. On peut dire que ses progrès ont été en rapport avec ceux du pays, et ce n'est pas peu dire. Elle est encore aujourd'hui la plus nombreuse et la plus florissante des Églises de l'Ouest. Ses membres, qui sont aux États-Unis au nombre de plus de deux millions, et ses adhérents, qui atteignent un chiffre de dix millions, sont surtout répandus dans l'Ouest. Dans l'Indiana, un septième de la population fait partie de l'Église et près de la moitié se rattache à son culte; aussi a-t-on quelquefois appelé cet État l'État méthodiste. Dans l'Illinois, dans l'Ohio, la proportion est presque aussi forte.

On le voit, si Dieu a appelé l'Église méthodiste à de grandes souffrances et à de grandes luttes, il

lui a donné une belle part dans le succès. Sans doute, tout n'est pas fait, et il ne faudrait pas qu'elle s'endormît sur son passé; ses vétérans ne cessent de lui rappeler les exemples des anciens jours et de lui dire que sa seule force sera dans un ministère largement missionnaire et agressif.

D'autre part, l'Église méthodiste semble avoir compris les nécessités du temps. Son jeune clergé, formé dans des facultés et dans des colléges nombreux, est apte à répondre aux besoins nouveaux. Puisse-t-il réussir à allier dans une juste mesure l'esprit des pères, qui fut la force et la gloire de l'Église, aux exigences d'une époque qui réclame beaucoup de ceux à qui elle confie le soin de l'instruire! Pour que cette Église conserve la place éminente qu'elle s'est faite, il faut que ses pasteurs aient plus d'instruction et autant de zèle que ceux qui les ont précédés. Nous pensons que ces deux éléments peuvent se combiner, et cependant, il faut l'avouer, l'histoire de l'Église prouve que cette union si désirable s'est rarement réalisée. Le problème n'est pas insoluble toutefois, et sa solution renferme, non-seulement l'avenir d'une Église particulière, mais celui de l'Église universelle.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

—

SECONDE PARTIE

LES OUVRIERS

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. — 7121





